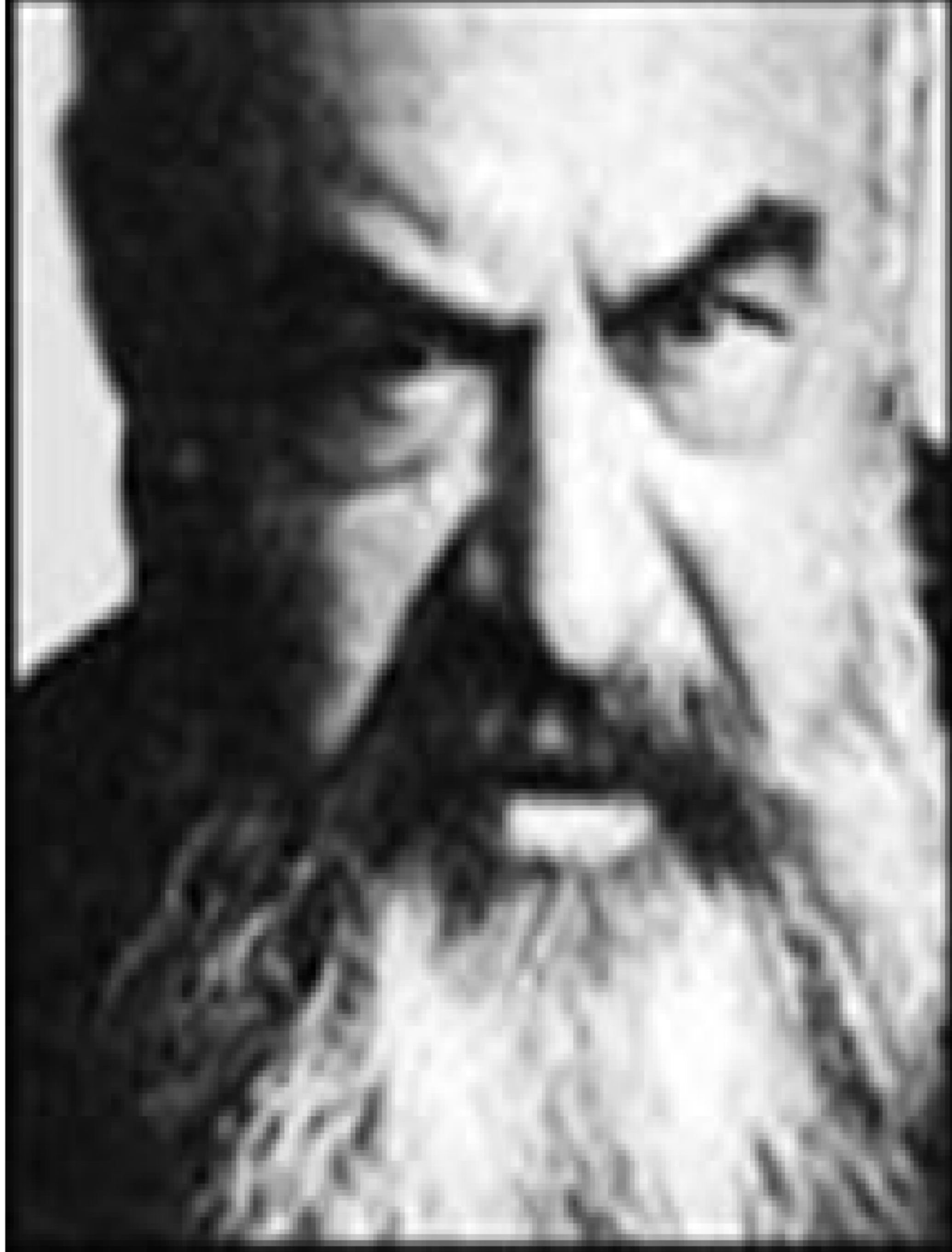
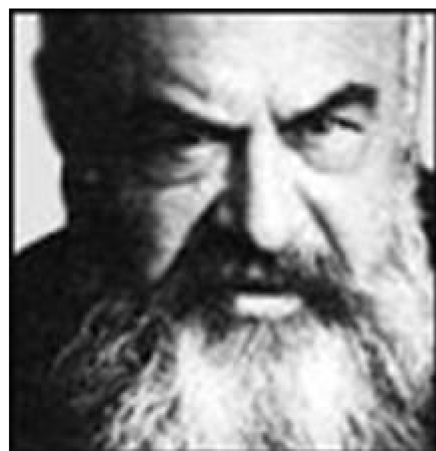




Tristan Bernard

AUX ABOIS

Journal d'un meurtier

(1933)

Table des matières

Journal d’un meurtrier

La chambre où j’écris est au troisième étage d’un hôtel du Havre. Elle donne sur un des bassins. Mais à quoi bon décrire ce que je vois ? Ce n’est pas pour cela que j’ai pris la plume. J’écris pour moi tout seul. J’écris parce que je n’ai personne à qui parler. Et comme je ne veux pas que ces pages traînent, je les enverrai sous des initiales dans un bureau de poste de Paris, toujours le même pour ne pas me tromper.

Je me regarde dans la glace, je ne suis ni beau ni laid, ni grand ni petit. J’ai trente-quatre ans. Il y a des personnes qui me donneront moins, d’autres plus. Mais quand je dirai mon âge, elles n’insisteront pas, car cette évaluation ne leur tient pas à cœur. Mon nez paraît un peu pointu depuis que je ne porte plus que la moustache. J’ai des cheveux châtain clair pas très dociles. Quand je me coiffe avec une raie, ça ne tient pas.

J’ai un peu d’instruction, j’ai passé mon bachot. Au lycée, je n’ai pas fait sensation. Il y avait des professeurs qui me jugeaient intéressant, mais la plupart ne faisaient pas attention à moi.

Je me suis marié de bonne heure, à vingt-quatre ans, et j’ai divorcé il y a trois ans. Ma femme me trompait.

C’est moi qui ai pris les torts à mon compte. Ce n’était pas une mauvaise créature. Elle réfléchissait peu, voilà tout.

Elle écoutait facilement les gens quand ils lui plaisaient. Moi, elle ne m’a pas écouté longtemps.

Elle vit avec son amant, qui n’est pas non plus un mauvais type. Je sais qu’ils ne sont pas très heureux au point de vue matériel. Jusqu’à présent, je lui ai servi régulièrement sa pension. Maintenant, ça commence à être dur.

J’ai eu beaucoup d’ennuis d’argent. J’étais assureur et j’avais une assez bonne clientèle, mais j’ai été obligé de la céder. J’ai des créanciers que je suis obligé de faire attendre. Ils attendront peut-être

longtemps. Ce n'est pas qu'ils soient faciles, mais je ne suis pas très solvable. Ils le savent et, comme moi, ils sont forcés d'attendre des jours meilleurs. J'ai fini par supporter sans trop de peine ce passif. Mais je serais très malheureux si je ne pouvais pas envoyer d'argent à mon ancienne femme.

L'homme qui avait négocié la cession de ma clientèle était un ancien clerc d'huissier. J'avais été mis en rapport avec lui par un camarade, un nommé Daubelle. L'ancien clerc d'huissier s'appelait Sarrebry. La première fois que je l'ai vu, il m'a déplu et ça n'a pas changé. C'était un petit homme rondelet, mal rasé, déjà tout gris. Il avait de vilains yeux qui dansaient, et un râtelier qui bougeait dans sa bouche tordue. Quel remue-ménage inutile sur cette vilaine figure !

Il avait bien une gueule d'ennemi… Notre affaire se traita comme un combat haineux. Elle était bonne pour lui, mais il ne me sut aucun gré des avantages qu'il en tira. Il dut avoir de furieux regrets de ne pas m'en avoir pris assez.

On ne s'était pas vus depuis un an, et je le rencontre à la terrasse d'un café près de la porte Saint-Denis. Il se trouve que j'avais un peu songé à lui quelques jours auparavant. J'avais absolument besoin de trois mille francs. Je m'étais bien dit que c'était absurde de les lui demander, qu'il ne me les donnerait pas, car je n'avais rien de sérieux à lui offrir en garantie.

Le matin même où je l'avais rencontré à ce café, j'avais vu Daubelle, celui qui m'avait fait connaître ledit Sarrebry. Il paraît que l'ancien clerc d'huissier était devenu terriblement serré depuis la crise. Il ne risquait plus ses fonds et Daubelle croyait savoir qu'il avait de côté, chez lui, des billets de banque en nombre.

– Je suis sûr qu'il en a beaucoup, car il a vendu l'autre jour des valeurs qui se trouvaient n'avoir pas trop baissé.

Sur cette terrasse de café, Sarrebry fit un effort pour être aimable et mit en train un sourire qui aboutit plus ou moins. Il me fit signe de m'asseoir et m'offrit une consommation. Je crus lui faire plaisir en la refusant.

En cherchant bien, j'avais tout de même une modeste affaire à lui proposer, pas une bonne affaire, c'est entendu, un petit quelque chose sur quoi on pouvait cherrer[1] un peu.

C'était une créance de quatre mille et des francs que je considérais comme perdue, mais on peut se tromper…

Je le répète, c'était surtout un prétexte pour reprendre mes relations avec lui. J'avais appris qu'il avait de l'argent. Je comptais sur la Providence pour me faire avoir un peu de ce numéraire. J'étais comme un homme qui s'approcherait d'une mine d'or sans outil sur lui, sans permission de l'explorer, mais qui ne bougerait pas de là parce que l'or est à proximité.

– Venez chez moi, nous serons mieux pour causer.

Il habitait tout à côté, rue Meslay, au troisième sur la cour, dans un petit appartement où il vivait seul. J'examinai l'étroite salle à manger, et un bureau un peu plus grand, meublé de meubles disparates qui, sans doute, provenaient de laissés-pour-compte, à la suite de diverses opérations de prêts.

Je lui donnai quelques renseignements sur la créance que je voulais lui céder et j'allai jusqu'à lui raconter que j'attendais une précision intéressante, relative à ce créancier dont on allait m'indiquer la nouvelle adresse. Tout cela était mensonger. Je tenais avant tout à garder une nouvelle occasion de le revoir.

Il me dit qu'il ne sortait jamais le soir et qu'on pouvait venir jusqu'à dix heures.

À dix heures, le soir, dans ce petit appartement…

Entendons-nous. Je me sentais incapable d'un meurtre ou d'un vol. Toute ma vie, il m'avait semblé que c'était un pas impossible à franchir. Je n'avais jamais commis le moindre acte délictueux.

… J'allai dîner ce soir-là chez un marchand de vins du faubourg Saint-Martin.

Tout en mangeant, je me répétai dix fois que j'étais tout à fait incapable de tuer ou de voler. Il n'y avait point à tabler là-dessus. C'était une impossibilité absolue.

Cette conscience de mon impuissance à devenir un malfaiteur me laissait tout le calme d'esprit pour imaginer un assassinat, qui se présentait vraiment dans des conditions favorables.

D'abord, je n'avais pas de casier judiciaire. Personne dans ma maison, dans mon quartier, ne fournirait sur moi de renseignements fâcheux. Enfin, pas de complice, pas de bavardage à craindre.

La chose une fois exécutée, je n'irais pas bêtement voir des filles qui me donneraient à la police. Je n'agirais pas comme ces criminels imbéciles, ces ingénus qui ne connaissent rien du monde. On les prend pour des malins tant qu'ils sont invisibles. Dès qu'ils ont quelques sous sur eux, ils ne savent plus ce qu'ils font. Ils vont s'amuser, comme des enfants.

Passons aux moyens d'action.

Les armes à feu font trop de bruit. L'idée de me servir d'un couteau me faisait mal au cœur. Je n'arriverais jamais à percer la peau d'un être vivant.

Et puis il faudrait acheter un couteau ou un browning. Et c'est là le bon moyen de se faire repérer.

Les marchands d'armes, aussitôt qu'ils lisent le récit d'un crime, sont si contents de jouer un rôle en apportant un renseignement à l'instruction !

… À la rigueur, je serais capable de frapper avec un casse-tête… Tiens ! un marteau… J'ai un marteau assez gros dans un tiroir. Il y a très longtemps que je l'ai acheté pour clouer des caisses, la dernière fois que j'ai déménagé.

Je vais rentrer chez moi. Et puis je reviendrai ce soir rue Meslay, avec mon marteau dans ma poche. Je ferai cela simplement pour continuer l'histoire que j'ai imaginée dans ma tête.

Serais-je capable, si j'avais vraiment l'idée de tuer quelqu'un, de prendre seulement le marteau et de l'emporter avec moi ?

Pourrais-je seulement franchir le seuil d'une maison où il y aurait quelqu'un à tuer ?

– Garçon, l'addition ! Vous ferez ajouter un petit verre d'eau-de-vie.

Je me sens un peu mou. Je ne veux pas être mou.

Et, du restaurant à ma maison, je marche très vite… Mais c’est trop loin… Je prends un taxi. Ça n’a aucune importance pour me faire conduire chez moi. Quand j’irai rue Meslay, c’est une autre affaire. Pas de taxi, pas de chauffeur bavard. Je sais bien que ces précautions ne signifient rien, puisque je n’ai aucune intention. Mais le jeu, c’est d’agir comme si j’avais positivement une intention…

Je me souviens que, dans le taxi, je me sentais très animé. Et j’ai monté impatiemment mes quatre étages.

Je n’ai pas trouvé tout de suite le marteau. J’ai cru qu’il était dans ce tiroir de commode… Ah ! que je me suis senti dépité !

Et puis voilà que, dans ce petit cabinet où sont mes vêtements, en passant la main sur un rayon assez élevé où je pose mes chaussures, j’ai mis tout à coup la main sur ce marteau, sur ce bon marteau. Il n’est pas grand. Il est bien équilibré, solide. On a le manche bien en main, et le bois de ce manche est fortement assujetti. Il ne joue pas dans la tête de fonte d’acier. Oh ! cette fonte, qu’elle est dure !

La concierge est en train de bavarder sur la porte. Elle m’a vu rentrer. L’embêtant, c’est qu’elle va me voir sortir. J’attends un instant. Peut-être va-t-elle faire quelques pas dehors pour accompagner quelqu’un ?

Après tout, à quoi bon feindre de ne pas sortir de chez moi, puisqu’il faudra rentrer tout à l’heure et donner mon nom en rentrant ?

Je ne sais plus à quoi j’ai pensé pendant la route, en gagnant la rue Meslay. C’est parti de ma tête. Je crois m’être dit un instant que je n’avais pas l’air d’un criminel, mais d’un homme comme les autres. Au fait, pourquoi aurais-je l’air d’un assassin, puisque tout cela c’est du chiqué ? Je sais bien que je ne tuerai pas.

Dans l’après-midi, quand j’étais venu là avec Sarrebry, personne ne m’avait vu entrer, personne ne m’avait vu sortir. J’avais aperçu dans le fond de la loge un vieillard assis dans un fauteuil, un journal à la main. Il lisait ou il dormait. Quand j’entrai cette fois dans l’allée, la porte de la maison étant encore ouverte, je vis le même vieillard momifié, toujours au même endroit. Je traversai la cour et montai les trois étages.

En sonnant, j’ai eu l’impression, mais une seconde à peine, que ce

n'était plus un jeu et qu'il allait vraiment se passer quelque chose. Mais, quand il vint m'ouvrir, cette idée s'enfuit tout à fait.

Allons, à quoi avais-je pensé ? Je viens chez cet homme tout simplement pour lui raconter un boniment quelconque et pour qu'il consente à me donner trois billets, garantis par cette créance de quatre mille quatre cents francs. J'enverrai tout de suite à mon ancienne femme les deux mille francs en retard. Je serai très soulagé. Et, pendant quelque temps, je pourrai dormir tranquille.

… Il m'a fait entrer dans son cabinet. Il m'a fait asseoir. Il s'est assis sur son fauteuil de bureau. Je lui parle de mon affaire sans penser à ce que je dis. Et j'ai intérieurement une envie de rire à l'idée de la comédie que je me suis jouée. Comme ça me ressemble d'avoir imaginé, même en blague, que je pourrais faire du mal à cet individu !

Il m'avait fait entrer et asseoir sans aucune défiance. Mais, devant cette confiance, il n'y a même pas de quoi m'attendrir. C'est si naturel ! Nous sommes deux bourgeois normaux, comme il y en a tant. Nous allons notre petit trantran d'existence et il n'a pas plus l'air d'une victime que moi d'un assassin.

… Ce que je vais raconter maintenant, je ne le dirais pas devant un tribunal, car personne ne me croirait.

À un moment donné, il a quitté son fauteuil, il a passé devant moi. Il est allé s'accroupir devant une commode pour ouvrir le tiroir du bas. Il cherchait, je crois, de quoi fumer. J'avais tout près de moi son crâne. J'ai tiré mon marteau de ma poche et je lui ai donné un grand coup sur la tête. Je crois qu'il a été tout de suite assommé. J'ai entendu comme un reniflement très sourd. Personne n'a pu l'entendre que moi. Et puis ce n'était pas un bruit trop anormal.

… Ce n'est qu'à ce moment-là que le crime a commencé. Il me semble que c'est bien consciemment que j'ai continué à taper avec le marteau. Alors, j'ai été vraiment un assassin. Je pensais qu'il était touché à mort, mais il avait encore des spasmes, des secousses. Il a fallu l'achever, taper, taper sur cette tête pour en chasser la vie.

Les gens diront : « La victime a été achevée avec une férocité abominable. » Mais ce n'est pas de la sauvagerie, c'est la précipitation éperdue d'un affolé qui fait une besogne odieuse avec la hâte frénétique d'en finir.

Commençons les explorations… D’abord, j’ai eu l’idée que je ne trouverais rien.

J’ai déplacé le corps. Il avait ses clefs dans une poche de son pantalon. Mais que de clefs, que de clefs !

Lesquelles étaient les bonnes ?

Il fallait les essayer à toutes les serrures. Dans le bureau d’abord, sur trois tiroirs fermés. Et puis, dans sa chambre, sur l’armoire. Et, dans cette armoire, encore d’autres tiroirs fermés.

Jamais je n’y arriverais… Pourtant j’avais tout mon temps… Je commençai mes recherches. Et soudain une idée me sauta dans la tête. Je savais qu’il n’avait pas de domestiques, une femme de ménage seulement, qui ne venait que le jour. Mais il m’avait dit qu’il ne sortait pas le soir… Les gens qui le connaissaient savaient cela. Si on allait sonner à la porte ? Ce coup de sonnette, qui maintenant me semblait imminent, allais-je l’entendre à la minute, à la seconde suivante ?

Non, il ne faut pas s’attarder ici. Je vais regarder dans les poches de son veston. Il a peut-être un portefeuille…

Ça y est… Un portefeuille bourré de billets… Plusieurs liasses… Il devait garder cela sur lui jusqu’au moment de se coucher, avant de le placer dans une cachette. Je prends ces billets… Je les compterai chez moi.

Je bute contre le marteau. Qu’est-ce que je vais en faire, de ce marteau ? Il ne peut rien révéler. Il y a si longtemps que je l’ai acheté… C’est égal, il vaut mieux qu’on ne le trouve pas tout de suite. J’ouvre la porte de la chambre et je glisse le marteau sous le lit, le plus loin possible.

Maintenant, il s’agissait de s’en aller sans perdre une minute et cependant je n’ai pas pu m’empêcher de regarder combien il y avait de liasses. Cinq, six, sept liasses de dix mille. Soixante-dix mille francs. Quelle curiosité de gosse ! J’aurais pu attendre d’être chez moi.

Avant de m’en aller, je fermai le bouton de l’électricité. Il était l’heure pour lui d’éteindre sa lumière. Il ne faut pas que le logement reste éclairé toute la nuit. Il vaut mieux n’attirer que le plus tard possible l’attention des voisins.

J'ai tout éteint. Puis j'ai ouvert la porte doucement et je suis sorti très droit, pour n'avoir pas l'air d'un voleur, si quelqu'un s'était trouvé dans l'escalier.

Encore éclairé, l'escalier. Je traverse la cour. La porte d'entrée est fermée.

J'ai demandé le cordon avec une de ces voix rudes qui n'ont aucune personnalité.

C'est égal, on est plus à son aise dans la rue.

Passant quelconque parmi tous ces passants anonymes, je gagne la rue Saint-Martin, puis le boulevard. Il vaut mieux ne pas m'arrêter dans un de ces cafés. Changeons de quartier, changeons de quartier…

Le tramway de Montrouge vient à point pour m'emmener dans les environs de Montparnasse. Mon argent est dans ma poche gauche.

Il n'y a pas grand monde dans le tramway. Je me dirige vers une place de l'intérieur et, tout à coup, il me semble que mon pantalon traîne d'un côté. J'ai fait sauter un bouton de bretelles…

C'est grave… À quel moment l'ai-je fait sauter ? Peut-être en assenant le coup de marteau…

Le bouton porte-t-il la marque d'un tailleur ? Il faudrait examiner de près un autre de mes boutons. Mais ce n'est pas le moment. Il y a quelques personnes dans le tramway. Pas de gestes singuliers.

Ah ! oui, c'est grave… En fouillant là-bas dans les papiers, les gens de police découvriront que nous avons eu des relations d'affaires. S'ils portent le bouton chez le tailleur, le tailleur retrouvera mon nom. On fera un rapprochement dangereux.

J'eus un instant l'idée absurde de retourner là-bas à la recherche de ce bouton, mais quelles difficultés, quel danger ! Comment peut-on concevoir des bêtises pareilles ?

Le tramway, heureusement, continue sa course comme pour m'éloigner de là et m'empêcher de faire cette idiotie.

Les boutons où s'attachent mes bretelles sont à l'intérieur de la ceinture de pantalon. Seulement, le bouton qui manque peut avoir

sauté en dehors et c'est même la grande probabilité.

Je promenai ma main négligemment, comme pour me gratter, le long de ma jambe, et j'eus la joie de sentir, un peu plus haut que la chaussette, retenue par la jarretelle, une petite saillie dure… ronde… Il y a du bon, c'est le bouton. Il s'est arrêté là, gentiment.

Je descendis à la place Denfert et me dirigeai vers un grand café du boulevard Montparnasse. J'avais soif et j'avais faim.

Je commandai une bonne soupe au fromage, un bœuf à la mode froid, et un demi pour commencer. Et tout à coup je me rappelai que je n'avais pas emporté assez d'argent de chez moi pour payer ce petit souper. J'étais parti avec un peu de monnaie et j'avais laissé trois billets dans ma commode, trois cents francs qui me restaient.

Je n'allais pas tirer de ma poche, pour payer l'addition, mes soixante-dix billets de mille. Je me rendis d'abord à la toilette et je détachai un de ces billets. Je profitai de l'occasion, étant bien enfermé, pour voir si chaque liasse était complète et si les dix billets s'y trouvaient bien.

Du café où j'étais pour aller chez moi, il y avait cinq minutes à pied. Mais j'avais trop d'argent pour m'aventurer dans ces rues un peu désertes.

Il fallait mettre de côté, dès le lendemain, la plus grosse partie de cette fortune. Cinquante mille, même soixante mille. Je n'aimais pas avoir autant d'argent sur moi. Mais où les mettre, ces billets ? Dans une banque, en me faisant ouvrir un compte, c'était bien imprudent, et, si j'étais soupçonné un jour, quelle coïncidence de dates entre le dépôt et l'assassinat ! Le mieux était de prendre un coffre. On met les billets dans une enveloppe et les employés de banque ne savent pas ce que vous avez caché.

Je me souviens qu'une fois chez moi, après avoir placé mon argent dans le tiroir de la table de nuit, tout près de moi, je me suis endormi assez vite… Je me suis réveillé deux heures après en me demandant ce qui s'était passé. Tout était un peu trouble dans ma tête et je me suis mis à pleurer silencieusement, sans savoir pourquoi. C'était un être faible que j'avais en moi et qui pleurait comme un enfant.

Est-ce que je m'attendrissais sur le compte de Sarrebry ?

Pas une minute, je n'ai pensé à lui. Peut-être est-ce parce que je m'étais un peu attendu à ce qu'une pitié sournoise entrât dans mon cœur. Je m'étais mis malgré moi en garde contre cette compassion.

Souvent on se rend incapable d'éprouver des sentiments, quand on les a trop escomptés.

Je me réveillai au grand jour. Pourquoi me lever ? Je n'avais rien à faire. Un moment, j'avais eu l'idée d'aller chercher des journaux. Mais certainement rien n'avait été découvert avant ce matin. Pour l'instant, moi seul étais au courant de la chose. Je savais avant tout le monde ce qu'il y aurait de sensationnel dans les premières éditions des journaux du soir.

Comment ça s'est-il passé ? La femme de ménage est arrivée vers les huit heures à l'appartement de la rue Meslay. Elle a sonné. On n'a pas répondu. Elle a peut-être la clef…

Je crois entendre son cri…

Elle ameute les voisins, la concierge.

… Peut-être y aura-t-il quelque chose déjà dans le journal de midi… Je ne crois pas. Il s'imprime entre neuf et dix heures. Ils ne sauront encore rien. Attendons la première édition des journaux du soir.

Question importante : vais-je rester à Paris ? J'ai toujours entendu dire que Paris est l'endroit du monde où l'on se cache le mieux.

Mais je ne crois pas que j'aurai la patience d'y rester. J'ai l'impression que je suis trop près de la police.

Je sais où j'irai : j'irai au Havre. Pourquoi ? Une idée.

Ce n'est pas du tout que j'aie l'intention de partir pour l'Amérique. Mais, au Havre, je suis à côté de la sortie, si je me sens obligé de partir tout à coup. Je sais bien que l'on s'emprisonne en partant sur un bateau et que les transatlantiques sont surveillés. Une fois là-dessus, quel énervement ! Pendant six jours interminables…

Enfin, je n'ai pas dit que je m'embarquerais. Je verrai cela. En tout cas, je veux aller au Havre.

Il faut tout de même se lever. J'aime mieux être habillé et prêt à sortir. Et puis, tout à l'heure, il faut aller déjeuner.

Depuis mon divorce, je prenais mes repas dans un petit restaurant du quartier. Je leur devais même de l'argent. Mais je n'allais pas les payer ce même jour. Pas si bête.

Je ne paierai aucune dette ces jours-ci. J'enverrai seulement deux mille francs à mon ancienne femme ; ça, j'y tiens.

Décidément, j'attendrai aussi pour mettre mes billets dans un coffre. C'est embêtant de trimbaler de l'argent sur soi. Mais c'est encore ce qu'il y a de plus sûr.

Les avait-il numérotés, ses billets ? Je ne pense pas. Jadis il y avait des gens qui gardaient les numéros des billets. Aujourd'hui, ça ne se fait plus guère.

La matinée a été horriblement longue. Je m'étais habillé en traînant le plus possible. Puis, j'étais allé au bureau de poste pour envoyer les deux mille francs. J'avais mis soixante billets dans une enveloppe fermée, puis cinq mille francs dans une autre enveloppe, petite réserve destinée à être entamée bien avant la grande à laquelle je ne toucherai qu'à la dernière extrémité… Les rares fois de ma vie où je m'étais trouvé nanti de sommes importantes, j'avais pris les mêmes précautions, et je continuais à y croire. Pourtant elles n'avaient jamais retardé la moindre débâcle. Il y a des gens qui savent garder l'argent. Ceux-là n'ont pas besoin d'avoir recours à ces endiguements puérils.

Comme je le pensais, il n'y avait rien dans le journal de midi.

C'est curieux. Je sens en moi une impression de tranquillité absolue. Et, la veille au soir, je m'étais dit que je n'aurais plus une seconde de paix.

D'ordinaire, je prenais mon café à mon restaurant, et très vite. Ce jour-là, je sentis le besoin de le savourer longuement à la terrasse d'un grand café. J'en commandai même une autre tasse, mais, réflexion faite, je ne la bus pas. J'avais peur de m'agiter un peu et de n'avoir plus le sang-froid qui m'était nécessaire.

Faute de soucis matériels immédiats, je me sentais désœuvré. Où aller ? Quinze ans, dix ans auparavant, j'avais été un habitué des courses. Mais il y avait longtemps que, faute d'argent, j'y avais

renoncé et que j'en avais perdu le goût.

Les jours précédents, j'avais fait des antichambres, à la recherche d'une situation. C'est une attente fastidieuse, parce que l'on est sans foi, sans espérance. Le « patient » ne s'impatiente pas, parce qu'il sait trop ce qu'on va lui dire : on prendra note de son nom et de ses références. On lui dit encore : on vous écrira. On ne vous écrit jamais. Le postulant le sait à peu près d'avance. Il n'est pas pressé de recevoir une réponse qu'il pressent évasive. On fait tout de même des démarches, car on ne croit plus à la légende de l'homme que la fortune vient trouver dans son lit. On sait trop que c'est là un bobard monstrueux, inventé par le prochain, qui vous pousse à l'inaction pour supprimer la concurrence.

J'avais pris l'autobus pour aller aux grands boulevards, non pas ceux qui avoisinent la porte Saint-Martin.

Je la connaissais, cette remarque ressassée des criminalistes : l'assassin qui revient invinciblement sur le lieu de son crime. Ils ne m'auront pas comme ça. À cet égard au moins, je suis bien tranquille. Cette fameuse observation, ce n'est pas moi qui l'illustrerai d'un exemple nouveau.

Je descendis au grand carrefour du boulevard Haussmann et de la rue Richelieu. Et c'est là que j'entendis crier la « première » d'un journal du soir. Je l'achetai en affectant de n'y mettre aucune précipitation. Précaution instinctive et imbécile. Le camelot était un peu trop pressé de se débarrasser de son papier pour scruter l'état d'âme des acheteurs.

Je me pris à penser que si l'affaire qui m'intéressait prenait un grand retentissement, ces vendeurs de journaux devraient m'en être reconnaissants.

… Pour le moment, quinze lignes seulement en dernière heure, sous un titre pas trop gros : *Un assassinat rue Meslay*. Il était question – l'expression était inévitable – d'une « macabre découverte ».

Mais le nom de la victime était mal orthographié : on l'appelait Sarbry, au lieu de Sarrebry. Cette erreur persistait dans d'autres feuilles. Seul, le *Temps* donne la bonne orthographe.

Dans les éditions qui suivirent, les détails étaient plus circonstanciés. Ils s'étaient aperçus tout de même que l'affaire offrait

quelque intérêt.

Ce n'était pas la femme de ménage qui avait découvert le corps, mais la concierge, qui, à son ordinaire, montait le lait dans l'appartement. Elle avait une clef à elle. La phrase fatale : « Un terrible spectacle s'offrit à ses yeux », se retrouvait naturellement dans tous les articles.

Un journal donnait de la victime un portrait rajeuni, et pas du tout ressemblant.

Qui sait ? S'il avait eu ce visage-là, le marteau ne serait pas tombé si facilement sur sa tête…

Un autre journal (encore un qui l'appelait Sarbry) publiait la photo du corps. J'aurais pu me dire à l'avance que j'en aurais une vilaine impression… Eh bien, non ! En réalité, cette image, d'ailleurs un peu confuse, me laissa complètement indifférent.

Le même journal donnait aussi le portrait du commissaire qui avait fait les premières constatations. À l'intention du photographe, il avait largement ouvert les yeux et incliné la tête de côté, en prenant son air le plus distingué. La journée n'avait pas été perdue pour tout le monde.

On ne disait pas si on avait retrouvé mon marteau. Du reste, à l'heure où j'écris ces lignes, c'est-à-dire une semaine après l'affaire, ils n'ont pas encore mis la main dessus. Je n'avais pas du tout cherché une cachette compliquée. C'est presque au hasard que je l'avais envoyé sous le lit. Voilà qui tendrait à prouver que les perquisitions ne sont pas toujours aussi minutieuses qu'on se plaît à le croire.

L'appartement est encore sous scellés. Personne ne l'habite. Il faudra attendre qu'il y vienne un locataire pour qu'on fasse un nettoyage sérieux. Alors il est probable qu'on dénichera l'instrument en question.

Ce marteau, en tout cas, m'a valu, deux ou trois jours après le meurtre, une certaine douleur.

C'était le jour même où je quittais Paris. Mon concierge m'aidait à faire mes valises. Il me dit à brûle-pourpoint :

– Vous n'avez pas trouvé votre marteau ?

Je sentis le rouge qui me montait au front. À ce moment, heureusement, j'avais le dos tourné, la tête penchée sur une des valises que j'étais en train de fermer…

– Oui, continua-t-il, le marteau qui était dans un tiroir de la commode. Je m'étais permis de m'en servir pour clouer un piton dans ma loge. Et, en le rapportant, je ne sais pas ce qui m'a pris : au lieu de le remettre en place, je l'avais posé, je ne sais pourquoi, dans le cabinet à habits, sur la planche aux chaussures.

– Bon, bon, fis-je, désireux de lui voir prendre un autre sujet de conversation. Je l'ai trouvé…

– Oui, mais c'est qu'hier il n'y était plus…

Je feignis de peiner sur les courroies de la valise, pour me donner le temps de la réflexion.

– Je l'avais trouvé là-haut et je l'avais mis par mégarde dans le tiroir de la commode qui ferme à clef.

Voilà une petite histoire réglée. Ce concierge n'avait sans doute pas lu attentivement le drame de la rue Meslay. Les constatations établissaient que le crime avait été commis avec un marteau. Il n'y avait pas de chances pour que l'homme fît le rapprochement, même s'il avait suivi l'affaire.

Mais ce qui m'avait inquiété surtout, c'est le trouble où m'avait jeté cette brusque remarque… Oh ! si je n'ai pas plus de présence d'esprit que cela, c'est grave…

Je prévoyais un autre passage dangereux, mais pour celui-là j'étais sur mes gardes. C'était ma première entrevue avec Daubelle, l'ami avec qui, la veille même du crime, j'avais parlé de Sarrebry, et qui m'avait révélé que le courtier avait chez lui beaucoup d'argent.

J'avais connu ce Daubelle chez des amis communs, aujourd'hui disparus de ma vie. C'était un employé de commerce, pas brillant, vraiment quelconque.

Avait-il des soupçons ? C'était bien improbable. Il appartenait à cette catégorie d'hommes, heureusement nombreuse, dont moi-même j'avais cru faire partie, et aux yeux de qui commettre un crime est une

action monstrueuse et irréalisable.

Voilà sur quoi il fallait compter, car je ne faisais pas grand fond sur son amitié.

Une question se pose : ne vaut-il pas mieux aller le voir moi-même, d'abord ? Il doit être étonné que je ne sois pas pressé d'échanger avec lui des réflexions sur le meurtre de Sarrebry.

Non.

Non, une fois pour toutes, dans la situation inquiétante où je me trouve, il ne faut pas aller au-devant des gens. Je pensais à cette velléité absurde qui m'avait assailli de remonter à l'appartement pour retrouver ce bouton de pantalon. Je sais bien que je n'aurais pas donné suite à cette idée imbécile. Mais, par principe, gardons-nous de vouloir prévenir les événements. On s'enferre soi-même avec de tels procédés.

Parler le moins possible.

Quand Daubelle viendra me voir, et ça ne tardera pas, quelle sera mon attitude ?

Évidemment, j'aurai suivi l'affaire dans les journaux et j'en aurai été frappé.

Tout de même, un peu agaçante, cette histoire de Daubelle. C'est le point inquiétant, le point de fuite possible. J'ai hâte maintenant de le voir venir pour liquider cette affaire-là, pour être débarrassé de cette menace.

Mais, cette impatience, c'est encore un état d'esprit contre lequel il faut réagir. C'est de la faiblesse, c'est de la paresse…

Il est venu. Je rentrais de déjeuner et je m'étais étendu sur mon lit. C'est étonnant ce que je me sens las depuis le soir en question. Je suis harassé de fatigue.

On a sonné. C'est certainement lui.

Oh ! ce n'est pas un homme d'un esprit très subtil ! Je me sens largement de taille à l'affronter.

Nous nous sommes assis amicalement près de ma petite table, dite de travail, où je ne travaille d'ailleurs jamais.

J'ai été prendre dans l'armoire un flacon de cognac. On boira.

Pendant deux ou trois minutes, on a parlé de n'importe quoi et sa timidité à aborder la question m'a inquiété un peu. C'est à ce moment-là que j'ai pensé qu'il pouvait avoir un soupçon. Oh ! un soupçon très fugitif qu'il a dû tout de suite écarter…

Enfin, il se décide, après un silence.

– Eh bien ! tu as vu cet assassinat de Sarrebry ?

– Hein, crois-tu ?…

Et j'ajoute :

– Nous avions parlé de lui le jour même.

J'ai dit ça rapidement parce qu'il me semblait que c'était ce que je devais dire. Était-ce adroit, ou était-ce maladroit ? Puis la conversation est tombée. Daubelle est un homme de peu d'imagination et pas très bavard.

Et voici qu'il me pose une question, qui me semble un peu insidieuse, sans que j'en fasse rien paraître…

– Eh bien ! t'en tires-tu un peu avec tes ennuis d'argent ?

– Ça ne va ni mieux ni plus mal. J'ai une petite chose en vue, j'espère que ça réussira. Un ancien client qui voudrait s'assurer sur la vie…

Quand il m'a dit quelques instants après : « Je te quitte », je lui ai répondu mollement : « Rien ne te presse. » Mais j'étais assez content de le voir partir.

J'ai prévenu ma concierge que j'allais m'absenter quelques jours pour affaires et qu'elle garde mon courrier jusqu'au moment où je lui donnerais une adresse fixe.

Au mois de mai, ce n'est pas le moment d'aller en villégiature à la mer. Mais il y a tout de même des quantités de gens qui s'absentent.

Ça n'a rien de compromettant, et ne veut pas dire qu'on a commis un crime.

… Les journaux ne parlent pas beaucoup de l'affaire Sarrebry.

Ça a duré deux jours. On est fortement concurrencé par une traversée de l'Atlantique.

Tout cela m'arrange mieux. Quand une affaire fait beaucoup de bruit, des quantités de gens font des hypothèses, jouent aux détectives amateurs.

Il est évident que je serai appelé comme témoin un moment ou l'autre, parce qu'en fouillant dans les papiers de Sarrebry, on verra que nous avons été en relations. Mais ils n'en sont pas encore là. Il est possible que les gens qui font l'instruction ne soient pas très allumés par cette affaire. Même les gens de police, qui devraient s'en occuper sans relâche, sont un peu détournés de leur métier par des préoccupations de famille, ou par des parties de belote.

Et puis cette histoire ne fait pas énormément de bruit. Les « limiers » ne sentent pas autour d'eux assez de curiosité pour être stimulés dans leurs recherches.

Ça s'est passé le 7 au soir. Le 10, j'ai pris un train de l'après-midi pour Le Havre. Avant de m'embarquer, j'avais acheté, dans les environs de la gare Saint-Lazare, un pistolet automatique. J'avais toujours sur moi les deux paquets de billets et j'avais peur d'être attaqué dans le train. Depuis trois jours, le nombre des criminels possibles avait beaucoup augmenté à mes yeux.

Dans un compartiment de seconde où j'étais installé, il y avait une dame entre deux âges, entourée de paniers. Voisinage paisible. Quand le train quitta la gare, j'éprouvai une impression de bien-être. J'étais toujours fatigué et j'allais pouvoir me reposer, sans la moindre inquiétude pour ma subsistance.

Mais le repos n'est pas éternel dans ce bas monde.

Et puis j'étais trop seul. Je n'avais à m'occuper que de moi.

Je ne pensais pas à mon crime, ou plutôt je crois que je n'y pensais pas. L'image du bureau de Sarrebry, à l'instant du coup de marteau, se présentait de temps en temps à mon esprit. Je n'en souffrais pas et je

ne m’imaginais pas qu’un jour cette obsession pût devenir douloureuse.

J’avais peut-être des remords sans m’en douter, des remords bénins. Nous nous figurons que nous nous rendons compte de tous nos sentiments !

J’étais monté une fois en biplan, dans un camp d’aviation où l’on m’avait proposé un petit voyage circulaire. Je croyais n’avoir éprouvé aucune appréhension pendant cette tournée dans l’air. Or, après l’atterrissage, quand on me demanda de mettre ma signature sur le livre du camp, ma main tremblait tellement que je ne pus écrire. L’être fruste qui est en nous échappe parfois à notre contrôle.

L’hôtel du Havre où j’ai pris une petite chambre est assez somptueux, mais les prix, en cette saison, sont modiques.

Les deux premières journées ont été plutôt mornes. Je serais resté volontiers dans ma chambre le matin et l’après-midi, mais il fallait donner aux gens de l’hôtel l’impression que je voyageais pour affaires. En réalité, j’allais de café en café et je lisais des journaux. J’achetai trois romans. J’en avais lu beaucoup jadis, mais, depuis quelques années, je ne lisais plus. Et maintenant mon attention n’était plus docile. Au bout de dix pages, mes yeux ne suivaient plus les lignes.

Ces soirs-ci je suis allé au cinéma.

J’ai pensé à plusieurs reprises à m’embarquer pour l’Amérique pour mouvementer un peu ma vie.

L’instruction n’est pas arrivée encore à un point inquiétant pour moi, si jamais elle y arrive. J’aurai toutes chances de passer six jours tranquilles sur le bateau et de toucher le sol américain avant que l’attention de la police risque d’être alertée sur ma personne.

Mais, à ce moment-là, je me sentais envahi par une grande flemme et je me disais : plus tard, plus tard. Cependant, je me procurai des renseignements sur les bateaux qui allaient partir et cette recherche eut l’avantage de m’occuper un peu.

J’eus une autre petite distraction. J’étais agacé d’avoir sur moi cette grosse enveloppe de soixante billets. Il valait mieux louer un coffre, décidément.

Au Havre ? À Rouen ? Oui, à Rouen. Si je pars pour l'Amérique et que j'emporte tout ou partie de cet argent, ce ne sera pas trop loin de retourner à Rouen pour ouvrir mon coffre.

Tout ça ne rimait à rien. C'était de l'hésitation, qui trahissait peut-être un énervement dont je n'avais pas conscience.

En revenant de Rouen, j'entrai au cinéma, et je revins à l'hôtel pour étudier avec le portier les heures de départ des bateaux.

Or voici que, comme j'étais en conférence avec lui à son comptoir, je vis entrer dans le hall un brave homme rond, rasé, qui s'approcha du portier. Il demanda s'il n'y avait pas de lettre pour lui et prit sa clef. Le portier le laissa s'éloigner et me dit à demi-voix :

– Vous savez qui est cet homme ? C'est un type de la Sûreté.

Il ajouta :

– Il est arrivé hier soir, il cherche quelque chose en ce moment, je ne sais pas quoi.

… Tiens, ma vie reprenait son activité…

Ils sont allés plus vite en besogne que je n'aurais cru.

Au plus pressé. Il y a une chose qui me gêne.

Je montai dans ma chambre pour aller prendre un pardessus. Au moment où l'ascenseur démarrait, un voyageur fit un signe et monta avec moi dans la cage. Je reconnus l'inspecteur de la Sûreté. J'habitais au troisième, lui aussi. Il s'arrêta au 212, j'étais au 219.

J'achève en ce moment ce chapitre de ma confession. J'irai le porter tout à l'heure à la poste restante P.J.L., bureau 22, à Paris. Il vaut mieux que ce papier révélateur ne reste pas dans ma chambre en cas d'incident.

Un incident peut se produire.

Vais-je dormir cette nuit ?

16 mai

Voici maintenant neuf jours que ça s’est passé. Il y a tous les matins et tous les soirs, dans divers journaux, une petite note sur l’assassinat de la rue Meslay. On dit que la police est sur la piste de l’assassin. Au début, cette information m’avait ému. Mais je me suis dit que c’était une phrase de circonstance.

Ce qui est arrivé ici m’a inquiété davantage. L’inspecteur de la Sûreté, qui m’avait été signalé innocemment par le portier et qui habitait précisément à mon étage, m’a donné d’abord une alerte sérieuse. Je me disais bien qu’il n’était pas là forcément pour moi. Seulement, j’étais loin d’en être sûr.

Il dînait au restaurant, pas précisément à une table voisine de la mienne, mais à celle d’à côté. Et, comme la table qui nous séparait était vide, nos regards se croisaient parfois.

J’ai mal dormi la nuit suivante. Un moment, j’ai eu l’intention de filer à la première heure. Mais, peut-être à la suggestion de ma paresse, je me suis dit que cette fuite me trahirait.

Le lendemain, l’homme déjeunait toujours là. L’idée m’était d’abord venue d’aller prendre mon repas dans un restaurant du Havre. Mais je ne sais quoi me retenait à l’hôtel.

Nous mangions tous les deux en silence, sans nous regarder. Je me levai le premier pour aller prendre mon café dans le hall.

J’ai eu une certaine émotion quand je l’ai vu sortir à son tour de la salle à manger, se diriger vers moi et m’appeler par mon nom.

Pas une seconde, je n’avais eu l’intention de faire de la résistance au cas d’une arrestation brusquée. À quoi bon ? Contre la police, contre la Société, j’étais ridiculement le plus faible.

– Je suis sûr, me dit-il, que vous ne me remettez pas.

Il ajouta :

– Savournin.

Ce nom, en effet, me disait quelque chose…

Il avait été mon sergent en 1918, au dépôt où j’avais été appelé vers la fin de la guerre.

Savournin s’était mis en face de moi.

– Qu’est-ce que vous êtes devenu ?

Et, sans attendre ma réponse, il me dit à demi-voix :

– Moi, j’appartiens à la police judiciaire. Je ne fais pas de mystère avec vous. J’ai été envoyé ici pour une affaire de vols de titres… Je suis venu parce que j’étais commandé. Mais j’étais sûr de ne pincer personne. À mon avis, les clients sont déjà loin… Je pense que l’on va me laisser là encore deux ou trois jours. C’est une grande société de crédit qui a porté plainte. On tient à leur prouver que l’on fait tout ce que l’on peut…

Il me dit encore :

– Je ne vous propose pas de sortir ensemble. On n’aime quelquefois pas se montrer avec nous.

Je protestai poliment… Il continua…

– Je suis repéré, vous savez. C’est aussi pour ça que je vous ai dit ce que j’étais. Je savais bien qu’on vous l’apprendrait. Les gens du commissariat d’ici, ils sont tout heureux d’avoir de quoi causer et de dire à tout venant dans le tuyau de l’oreille : « Vous savez, cet homme-là, il est de la Sûreté. »

Je m’arrangeai tout de même pour ne pas sortir avec Savournin. Je prétextai un travail dans ma chambre, un rapport à établir pour une affaire d’assurances. Il n’était pas forcé de savoir que je ne travaillais plus.

Si je ne voulais pas me montrer avec lui, c’était un peu par scrupule. Si je savais qui il était, il ne savait pas, lui, ce que j’avais à ma charge. Alors je me disais que ça pourrait lui attirer des désagréments pour plus tard… Moi, je suis comme cela. Je n’aime pas cacher des choses aux gens qui s’abandonnent gentiment.

Le fait d'avoir tué un homme n'avait pas changé mon caractère.

Nous nous retrouvâmes, après le dîner, et nous allâmes, à la tombée de la nuit, faire un tour sur le port. La langue me démangeait… J'aurais voulu lui parler de la mort de Sarrebry. Mais je n'oubliais pas la résolution que j'avais prise de ne jamais engager le fer, en cédant à une inquiète curiosité.

Comment l'aiguiller vers cette affaire, et arriver à ce qu'il m'en parle lui-même ? Il lisait les journaux, que diable ? Les crimes devaient l'intéresser. C'était sa partie… Au fait, peut-être que ces histoires-là ne l'excitaient plus…

Je découvris une petite voie – qui me mènerait sans doute dans la bonne direction…

– Vous devez être mêlé, par profession, à des affaires passionnantes ?…

Il haussa les épaules.

– Bien rarement.

Silence…

Ah ! tant pis ! Il fallait y venir.

– Je lisais tout à l'heure dans un journal l'histoire de cet homme qu'on a trouvé assassiné dans son bureau, rue Meslay, je crois.

– Oui, oui, j'ai lu ça. C'est un copain à moi qui s'en occupe. J'ai dîné avec lui il y a trois jours. Il m'en a causé…

Il se tut à nouveau. Décidément, mon affaire ne l'intéressait pas. Un instant, je fus repris d'une petite crainte. Peut-être me mentait-il, m'avait-il joué la comédie et n'était-il au Havre qu'en mon honneur ? Il était venu pour me faire parler… Il me laissait m'engager…

… Allons ! allons ! quelles bêtises vais-je laisser pousser dans ma tête ? Si je bats la campagne aussi follement, je suis perdu. Je ne vaudrai plus rien dans cette lutte contre la police. Il faut me dire une fois pour toutes que, pour le moment du moins, je suis invisible, sous la bonne protection d'une nuit opaque.

Ma crainte était vraiment stupide, car le voilà qui, gentiment, revient sur mon sujet… S'il a gardé un instant le silence, ce n'est pas du tout par tactique, mais plutôt tout simplement parce que ce crime ne le passionnait pas, et qu'il ne pouvait supposer que j'y attachais beaucoup plus d'intérêt, et que j'attendais ses paroles avec une anxieuse impatience.

– Mon copain ne pense pas que le coup ait été fait par un professionnel. L'assassin a dû se contenter de ce qu'il avait trouvé sur le bonhomme. Aucune serrure n'a été fracturée. D'autre part, rien à la porte d'entrée. Il est entré dans l'appartement tranquillement, comme vous et moi. Le type a dû lui ouvrir lui-même, et, d'après la place des sièges dans le bureau, il l'a fait asseoir. Ils se connaissaient. Ça ne devait pas être quelque chose de bien reluisant, ni l'un ni l'autre. Le dénommé Salbry…

… J'allais rectifier le nom. Je m'arrêtai à temps…

– … Le type en question n'avait pas une bonne cote dans le quartier et devait pratiquer un biseness un peu douteux. Il a de la correspondance chez lui. On verra facilement avec qui il était en relations…

… Évidemment, pensais-je. C'est de cette façon-là que je serai repéré. On va se présenter chez moi, et le concierge dira que je suis parti sans laisser d'adresse. Il faut que j'écrive au concierge. Mais quoi ?

J'ai trouvé ! Je vais lui écrire dès demain qu'il continue à garder mon courrier, sans le faire suivre, car je suis à la poursuite d'un client, voyageur de commerce, qui me doit de l'argent. J'ajouterai – ça, c'est très bien – que je compte rentrer à Paris d'un instant à l'autre.

Ceci se passait dans ma tête, que j'inclinais docilement pour faire croire à Savournin que je l'écoutais, pendant qu'il racontait des souvenirs de caserne…

Il avait lâché l'affaire de la rue Meslay. J'étais assez content, maintenant, qu'elle le préoccupât aussi peu.

Nous étions installés depuis un instant à la terrasse d'un petit café.

– Oui, dit-il tout à coup, ils vont dresser la petite liste des personnes avec qui il était en rapport d'affaires, et l'on enquêtera sur

chacune d'elles…

Bon ! voilà qu'il y repense !

Mais il aperçoit deux vieux bonshommes sur un banc et se livre à des considérations sur les retraites aux anciens fonctionnaires. Il laisse à nouveau tomber le sujet qui m'occupe. Mais, moi, je peux plus difficilement m'en séparer.

Soudain, une idée, comme un élancement, vient me faire souffrir.

Savournin a parlé des relations d'affaires de Sarrebry… Or, plus tard, quand son collègue aura découvert mon nom dans les papiers de la victime, et si, comme il est probable, je suis convoqué à l'instruction, Savournin se dira : « Tiens ! il le connaissait !… Pourquoi, lorsque nous avons parlé de l'affaire, ne m'a-t-il pas dit qu'il le connaissait ? »

Comment parer à cela ?

Je pourrais dire peut-être : « Mais, au fait, je le connaissais, ce Sarrebry… »

Ça semblerait bien suspect…

Et puis, dans ce cas, même s'il ne s'étonne pas de cette révélation tardive, il va m'interroger avec curiosité, écrire à son collègue, ou lui téléphoner…

Comment parer à cela ?

En tout cas, ne rien dire ce soir. Nous allons nous quitter pour nous coucher. Je vais réfléchir…

Ah ! quelle sale nuit je vais passer !…

Tandis que si je parlais tout de suite…

Allons ! allons ! un peu d'énergie ! ne risquons pas de faire une grosse bêtise pour éviter les fatigues de l'indécision !

Peut-être vaut-il mieux ne rien lui dire. Il ne se souviendra sans doute pas de notre conversation…

Mais si ! il s’en souviendra ! Il s’en souviendra certainement. Quand il reverra son copain, l’autre lui racontera que mon nom figure parmi ceux des relations de Sarrebry.

Et il se demandera : « Pourquoi ne me l’a-t-il pas dit ? »

Je lui en parlerai demain. Je lui dirai que j’ai repensé à cette affaire de la rue Meslay et que, tout à coup, je me suis dit :

« Mais je le connais, ce Sarrebry ! »

Décidément, c’est mieux. Je lui en parlerai dès demain matin, sans précipitation… Je le verrai à l’heure du déjeuner…

17 mai, 4 heures

Il n’était pas au restaurant.

J’ai demandé négligemment au portier :

– M. Savournin ?

– C’est l’inspecteur de la Sûreté ? Il est reparti à Paris, monsieur. Il a été rappelé par dépêche…

… Pourquoi l’a-t-on rappelé ?

Ah ! non, tout de même ! De quoi vais-je m’occuper là ? Il a été rappelé pour une raison ou pour une autre. Je ne vais tout de même pas rapporter à mon histoire tout ce qui se passe autour de moi !

L’ennuyeux est que je n’ai pas pu lui dire ce que j’avais décidé. Si son copain lui parle de l’affaire…

Ah ! tant pis, il ne lui en parlera peut-être pas !

17 mai, 9 heures

J'étais un peu obsédé par cette histoire de Savournin. Ah ! comme je regrette de m'être tourmenté pour ces lubies ! Qu'est-ce que je viens de recevoir sur la tête ! J'en suis encore tout étourdi…

J'étais allé jusqu'à la gare pour prendre les journaux du soir.

Ils portaient en manchette cette nouvelle : *Le crime de la rue Meslay. Arrestation de l'assassin…*

Je copie :

« Depuis un ou deux jours, les inspecteurs de la Sûreté chargés de cette affaire suivaient avec la plus grande discrétion une piste qui leur semblait intéressante. Ils ne se trompaient pas.

« L'examen des papiers de la victime avait permis de dresser la liste de ses relations. On avait pu déterminer, parmi ces personnes, celles qui étaient le plus au courant des habitudes de Sarrebry. Et, hier au soir, les inspecteurs Jacquinet et Blamard arrêtaient à son domicile le nommé Daubelle, employé de banque…

« D'après deux témoignages, Daubelle savait que Sarrebry gardait chez lui un certain nombre de billets de mille.

« Tout porte à croire que l'on est en présence, en dépit de ses dénégations, du meurtrier de Sarrebry. »

… Si l'on m'avait dit un jour : « Vous commettrez un crime et un ami sera arrêté à votre place », j'aurais, je crois, imaginé que cette situation me bouleverserait, m'attristerait jusqu'au fond de l'âme. Ce n'est pas de la tristesse que je ressens aujourd'hui. Je suis assommé, comme s'il m'était tombé une pierre sur la tête. J'éprouve une sensation confuse. Ce qui arrive à Daubelle ne m'émeut pas. Et ce n'est pas seulement parce que j'ai toujours manqué d'affection véritable pour ce compagnon d'esprit médiocre. Mais, malgré moi, je ne peux voir dans ce fait nouveau que le danger obscur qu'il comporte pour moi.

Daubelle finira bien par se disculper. Je ne pense pas qu'il ait l'idée

de parler de moi pour m'accuser. Mais il me nommera peut-être parmi les amis qui peuvent témoigner de sa moralité. On enverra quelqu'un chez moi. J'ai expliqué au concierge pourquoi je ne lui donnais pas d'adresse fixe. Mais cette explication ne tiendra pas éternellement.

J'avais pris la décision de ne pas prendre de soporifique pour dormir, crainte de m'y habituer. Mais je prendrai tout de même un cachet ce soir, car il est important, essentiel, que je me repose. J'ai besoin de toute la solidité de mon esprit.

18 mai, 11 heures

J'ai dormi. J'ai trop dormi. Je me sentais lourd et sans énergie. Ce qui m'a réveillé, secoué, c'est ce que j'ai lu ce matin dans les journaux.

On dit qu'un témoin n'avait pas reconnu Daubelle… D'où sort ce témoin ? Témoin de quoi ?

Un journal, mieux renseigné que les autres, parle maintenant d'un fait qui n'avait jamais été signalé…

Il paraît qu'une dame, qui habite sur le palier de Sarrebry, a ouvert doucement sa porte au moment où une personne… où moi je sortais du logement de Sarrebry. Cette dame peut-être attendait quelqu'un, se tenait impatiemment dans son antichambre, sa porte entrebâillée. Elle a entendu du bruit, et a glissé un regard dans l'escalier, par pure curiosité…

Elle ne m'a pas vu de face. C'est ce qu'elle dit bien expressément…

Mais, convoquée sur sa demande, et mise en présence de Daubelle, elle prétend qu'il est plus petit, moins large d'épaules que l'individu qu'elle avait aperçu…

… C'est juste.

Je me vois arrêté. Je vois la reconstitution de ma sortie dans l'escalier, et la dame qui déclare… non pas sans doute : « C'est bien lui ! » mais : « Ce doit être lui, car il a la corpulence de celui que j'ai vu. »

18 mai, 10 heures du soir

J’ai passé toute ma journée dans des tramways. J’allais jusqu’au point terminus et je revenais non pas au bout du parcours, mais à un endroit où l’on croisait d’autres tramways où je montais, tout cela afin de ne pas étonner les gens, les conducteurs, les contrôleurs qui auraient pu me remarquer s’ils m’avaient vu tout le temps sur la même ligne.

Dans un tramway, je n’avais pas à me diriger moi-même. Je me laissais entraîner. Ça me défatiguait l’esprit. Je regardais les gens autour de moi.

J’ai eu faim pour déjeuner et faim aussi pour dîner. Mais mon appétit s’est calmé tout de suite et j’ai mangé très peu.

À certains moments, c’est tout de même écrasant d’être seul. Je voudrais faire la connaissance d’une femme, pas d’une poule. Mais où la trouver ? Dans le hall de l’hôtel, il y a, à côté du téléphone, une petite pièce où, la porte ouverte, travaille une dactylo. A-t-elle un mari ? ou un amant ? Je n’ai pas le courage de me renseigner, ni d’entrer en relations avec elle.

Je voudrais bien n’être plus seul.

Ce n’est pas que je pense à mon affaire. J’y ai très peu pensé cette après-midi ; surtout, je crois, parce que ça me fatiguait d’y penser. Ce soir, je vais m’expédier dans le sommeil avec au moins deux cachets.

19 mai, midi

Les journaux du soir, hier soir, ne parlaient plus de Daubelle. Ceux du matin, ce matin, étaient muets sur ce point.

Les heures sont de plus en plus lourdes…

19 mai, 10 heures du soir

J'ai eu une petite chance aujourd'hui. En sortant après le déjeuner, j'ai vu, à la devanture d'un libraire, cette revue de Monte-Carlo, imprimée sur papier vert, et qui donne les « permanences » de la roulette, c'est-à-dire la suite des numéros qui sont sortis pendant une semaine à la même table. J'avais jadis étudié ces journaux-là, et travaillé des « systèmes » qui me donnaient de fortes espérances. Quand je prolongeais mes calculs et que le système ne m'amenait pas à de bons résultats, j'en étais frappé péniblement, comme si la perte avait été réelle. Elle était grave, en effet. C'était la perte d'un grand espoir.

Mais c'est amusant de calculer, ça passe le temps. Et, cette après-midi, le système que j'ai expérimenté m'a fait gagner « théoriquement » une grosse somme, d'autant que, jouant « à blanc », j'avais beaucoup d'estomac et je risquais des dix mille francs à la fois.

Je partirai demain pour Monte-Carlo. Je m'arrêterai à Rouen pour prendre de l'argent dans mon coffre.

Vingt mille ? Trente mille ? Quelle folie ! Cinq mille tout au plus. Je jouerai petit jeu, et si « ça veut rire », comme disent les joueurs, je forcerai la mise avec l'argent du gain.

Ces calculs m'ont calmé, et fatigué assez heureusement. Je vais tâcher de dormir sans cachet.

20 mai, midi

J'ai dormi, mais avec des rêves de chiffres, de combinaisons où la roulette intervenait bizarrement dans la vie. Trois ou quatre personnes de ma connaissance étaient mêlées à mes rêves.

Pas Daubelle. Je n'ai pas encore rêvé à lui.

Je partirai à une heure pour Rouen. J'irai chercher de l'argent dans mon coffre, pas plus de cinq mille francs. Puis je partirai pour Paris, que je ne ferai que traverser. Je me garderai bien de passer chez moi. J'irai prendre un train à la gare de Lyon, qui m'amènera à Dijon dans la soirée. Il y a un wagon-restaurant où je pourrai dîner.

Dijon, 21 mai, 10 heures du matin

Je suis arrivé à Rouen de bonne heure. J'ai passé à la banque. J'avais acheté de grandes enveloppes à tout hasard. J'avais d'abord décidé de ne prendre que le pli de cinq mille. Mais je me suis dit que Rouen était bien loin de Monte-Carlo, et qu'il fallait entamer la grosse enveloppe pour le cas d'un vague coup de chien, qui m'obligerait à revenir. Finalement, j'ai laissé la petite enveloppe de cinq billets, et j'ai pris la grosse qu'il sera toujours temps de mettre à l'abri, dans une banque de là-bas.

En traversant Paris en taxi, je m'étais dit que la voiture passerait par les boulevards, et notamment par le boulevard Saint-Martin, tout près de la rue Meslay… Ça ne me déplaisait pas. Mais il descendit l'avenue de l'Opéra et la rue de Rivoli.

Les journaux ne disent toujours rien. Je ne pense pas que l'on ait relâché Daubelle. On eût annoncé cela.

Voyage sans histoire jusqu'à Dijon. Dîner dans le wagon-restaurant en compagnie de trois individus qui ne se connaissaient pas et se passaient la salière ou la carafe d'eau avec une politesse silencieuse.

À Dijon, l'hôtel, un hôtel de second ordre, était encore bien éveillé, le petit hall en pleine lumière. Le portier de nuit m'a conduit à ma chambre.

Sur la pancarte, on indiquait quelle était la sonnette pour la femme de chambre. Comme j'avais besoin d'un savon, j'ai sonné… Je me suis dit, l'instant d'après : « La femme de chambre est couchée à cette heure-ci. C'est un veilleur d'étage qui va venir. »

Il est arrivé une petite femme brune, pas mal. Tout de suite, je l'ai aimée. Quelques phrases de conversation vague. Je n'écoutais pas ses réponses, à peine mes demandes. Je lui ai touché l'épaule. Elle ne s'est pas écartée. Je lui ai pris la taille. Je l'ai embrassée.

J'ai connu, l'instant d'après, un des rares vrais bonheurs de ma vie.

Quelques minutes après, je l'aimais beaucoup moins. Je lui ai fait un petit cadeau d'argent, cent francs, avec des formes, en lui disant : « Achète-toi quelque chose en souvenir de moi. »

Puis, comme je suis assez âgé pour prévoir l'avenir, j'ai pensé qu'avant quelques heures je l'aimerais à nouveau. Je lui ai dit : « Viens me réveiller à sept heures et demie. »

Depuis six heures, je l'attendais avec impatience. Ce bonheur du matin n'a pas été inférieur à celui de la veille. Nouveau petit cadeau. Elle est gentille. Je prendrai tout de même le train de deux heures pour Lyon.

Dans le train, 3 heures de l’après-midi

C’est curieux. Il y a des moments où j’oublie complètement que j’ai tué un homme.

4 heures

Je suis en train d'écrire à une table du wagon-restaurant. Si les gens, autour de moi, se doutaient de ce que j'écris !

Je me dis que je n'aurais pas dû quitter la petite bonne. Mais j'ai pensé que c'était mieux ainsi, que j'avais pris le meilleur de ce qu'elle pouvait me donner.

J'ai tout de même besoin d'une femme, non pour l'amour d'elle. J'ai besoin d'une femme comme d'un oreiller.

Tout seul, je vis constamment sur la dure.

L'effet de mon crime, c'est que je ne puis m'abandonner à personne, à une autre âme. Mais une femme, c'est un corps. C'est un animal qui m'empêche d'être seul. Je ne croyais pas que l'ennui pût être si cruel.

Je vois bien que je me suis séparé de l'humanité. Je suis un arbre déraciné. Je n'ai plus le droit à la chaleur de la bonne terre commune.

Je n'en jouissais pas auparavant, de la bonne terre commune. Maintenant, elle me manque.

Je puis aller dans tous les pays. Ils me sont ouverts. Et je reste malgré tout un relégué.

L'argent, qui gonfle ma poche, n'a aucune valeur. Il ne vaut que par son pouvoir d'achat. Or, rien de ce qu'il peut me procurer ne m'intéresse.

… Non, je ne veux pas me dire que cet argent ne me sert à rien. C'est une impression qui m'est trop pénible.

J'avais fait parfois ce rêve d'être un philanthrope, un petit manteau bleu, d'aller dans les faubourgs, de donner un billet de mille à un pauvre diable qu'on allait saisir. Mais maintenant, le bonheur des autres ne me dit plus rien…

Peut-être parce que je n'ai plus en moi de bonheur possible, parce

que je n'imagine plus de bonheur.

Il faudrait tout de même gagner beaucoup d'argent, en accumuler, pour le plaisir de voir grossir le tas. Seulement je puis perdre mon petit magot. Et ces billets auxquels je ne tiens pas, il me les faut tout de même. La vie m'est odieuse, mais je ne veux pas la quitter. Je ne me croyais pas capable de tuer quelqu'un. L'événement m'a prouvé le contraire. Mais je suis sûr que, moi, je ne pourrais jamais me tuer.

Je n'ai pas de courage. Je ne marche que si le destin me pousse aux épaules.

Marseille, 22 mai, 10 heures du soir

Je viens de lire un journal de Marseille. Et j'ai appris que Daubelle n'était plus inculpé. Il a fourni un alibi irrécusable.

Impression confuse. Suis-je soulagé ? Non. Je n'avais pas souffert de son arrestation. Est-ce parce que je me disais qu'il s'en tirerait toujours ? Est-ce parce que je me disais aussi que cette fausse piste était une sauvegarde pour moi ?

Au fond, je suis peut-être content qu'il ne soit plus accusé. J'étais inquiet en pensant que le juge allait le cuisiner et que, dans leurs entretiens, il serait question de moi. Je ne tiens pas à ce que l'on parle de moi.

Même jour, minuit

Je viens d'acheter quelques journaux de Paris, de ce matin. Cette fois-ci, ça y est. Je suis mis en cause.

Mon nom est imprimé en toutes lettres. On ne dit pas que je suis l'auteur du crime. On parle d'un témoin important, que la justice recherche, et qui a quitté son domicile quelques jours après le meurtre.

J'ai lu quatre de ces feuilles qui toutes disaient à peu près la même chose. Je vais prendre deux cachets pour dormir.

Je n'ai pas encore donné mon nom à l'hôtel. Le garçon d'étage a déposé sur ma table une fiche à remplir. Il vaut mieux ne pas y mettre mon nom.

D'autre part, si j'inscris un faux nom, je n'aurai pas de pièces d'identité qui portent ce nom d'emprunt.

J'ai avec moi un passeport qui m'a servi il y a huit mois pour un voyage en Espagne. Je pourrais gratter le nom et le remplacer par un autre… Mais je ferais cela très mal si la modification n'est pas grande, et si je prends un nom qui se rapproche du mien.

Je ne mettrai rien du tout sur la fiche. Demain je partirai de bonne heure, après avoir demandé et réglé ma note. Je donnerai à la caisse un nom quelconque. Et, s'ils me réclament ma fiche, je dirai que je ne l'ai pas remplie, que je vais faire une course et que je viendrai la remplir après… Mais ils ne me demanderont peut-être rien…

En tout cas, je vais dormir, essayer de dormir.

5 heures du matin

Je reprends la plume. Mon sommeil a été coupé brusquement il y a une demi-heure par quelqu'un qui essayait d'ouvrir ma porte. Un voyageur, sans doute, qui se trompait de numéro. Mais cette alerte m'a bien secoué, et je n'ai pu arriver à me rendormir. Je vais prendre un cachet supplémentaire. C'est peut-être dangereux… Ah ! tout vaut mieux que cette insomnie…

Attention… Si je me rendors et si je me réveille trop tard ! Moi qui ne veux à aucun prix prolonger mon séjour à l'hôtel !

Oh ! tant pis ! je vais prendre un cachet. L'étui est devant moi. Je me dépêche d'avaler le cachet pour ne plus souffrir d'hésiter.

10 heures

Je me suis réveillé à neuf heures. Je me suis habillé sommairement. Il me faut d'autres journaux, des journaux de Marseille de ce matin, des journaux de Paris d'hier soir.

Les journaux de Marseille reproduisaient, sur l'affaire de la rue Meslay, les journaux de Paris d'hier matin. Les feuilles du soir, les départementales de Paris, ne sont pas encore arrivées. Mais j'ai trouvé un journal du Midi qui publie mon portrait…

C'est fait d'après une photo assez récente. Qui la leur a procurée ? Peut-être Daubelle… Peut-être l'a-t-on trouvée dans mon appartement ? Le concierge a la clef.

Il est bien ressemblant, ce portrait…

D'autres journaux vont le reproduire. Il faut que je rase ma moustache. Mais ça va-t-il me changer suffisamment ?

D'abord quitter l'hôtel. Les gens de cette maison, sans me dévisager attentivement hier, m'ont tout de même regardé. Si je me coupe tout de suite la moustache, ils remarqueront ce changement et en chercheront la raison.

Comment faire ?

C'est assez simple. J'ai sur moi de quoi me raser. Je quitterai l'hôtel, après avoir fait mettre mes bagages dans un taxi. Je m'arrangerai, en faisant un geste quelconque, en me grattant le nez, pour que le chauffeur du taxi ne remarque pas si j'ai ou non une moustache.

Une fois dans la voiture, je donnerai l'adresse de la gare… En route, je dirai au chauffeur, qui ne se retournera pas complètement pour m'écouter, je lui dirai de m'arrêter devant un « lavatory », comme il y en a plusieurs dans Marseille. Je descendrai, en dissimulant le plus naturellement possible ma figure. Je me raserai une fois enfermé dans le petit endroit.

Et ce sera un homme assez différent, pas trop conforme à son

image trop divulguée, qui prendra paisiblement son billet, à destination de Toulon.

… Toulon d'abord… Nous verrons ensuite si nous devons pousser jusqu'à Monte-Carlo.

Monte-Carlo, 23 mai, 9 heures du soir

Décidément je ne me suis pas arrêté à Toulon. Une fois dans le train, j'ai payé un supplément pour venir jusqu'ici. D'abord je m'étais dit qu'il fallait éviter les formalités d'une frontière à traverser. Et puis, j'ai pensé que ces formalités n'existaient pas pour la Principauté. Je me suis dit cela, puis je me suis demandé si je ne me trompais pas, ou si des formalités spéciales n'avaient pas été instituées depuis mon dernier voyage. Tout cela m'a un peu énervé. J'ai été sur le point de descendre à Nice. Et puis, par paresse sans doute, je suis resté dans le train. J'ai été un peu soulagé, en arrivant ici, quand j'ai vu qu'on ne me demandait rien, à la gare, que de remettre mon billet à la sortie.

Me voici dans un petit hôtel modeste, où je suis venu un peu au hasard. Je ne sais pas si j'y resterai, et si je n'irai pas dans un palace où l'attention se concentre moins sur le voyageur.

J'avais déjeuné passablement dans le wagon-restaurant. Ce soir, j'ai dîné assez mal à l'hôtel, du poisson un peu sec, une maigre volaille, un flan au lait, des petites poires sans saveur.

Je suis assez content d'être dans cette chambre, qui est grande. On m'a monté de quoi écrire, et la plume court assez bien.

Je veux fixer ici toutes les réflexions qui sont venues m'assaillir depuis ce matin. Des hypothèses qui se répètent, se répètent, et me fatiguent, me fatiguent ! Une fois que j'aurai mis cela sur le papier, il me semble que j'en serai débarrassé. Cette page blanche est un bon réceptacle, où je jette mes idées noires.

Comment pourront-ils me prendre ?

Comment arriveront-ils à me découvrir ?

Je dis : arriveront. Je ne dis pas : arriveraient. Il me semble certain qu'ils y arriveront.

Mais comment ?

Je me suis dit sept ou huit fois que j'avais eu tort de donner mon nom à cette banque de Rouen où j'avais loué et où j'ai toujours un coffre.

Je n'aurais pas pu louer ce coffre sans donner mon nom et fournir une pièce d'identité, mon passeport que j'ai là. Quand j'ai signé la feuille, j'ai pensé une seconde que c'était dangereux, et puis je me suis dit qu'ils ne savaient pas ce que j'allais mettre dans le coffre. Mes enveloppes à ce moment étaient dans ma poche. Dans le sous-sol où se trouvent les coffres, le préposé a ouvert celui qui m'est attribué, et dont le numéro est gravé sur la clef que j'ai là. Il s'est éloigné dans le fond du couloir et n'a pas vu ce que je mettais dans ma cachette. Quand je suis revenu à Rouen, et que j'ai repris mon argent, tout s'est passé de la même façon, et personne n'a vu ce que je reprenais.

Le danger, c'est que ces employés de banque lisent les journaux. Ils vont voir mon portrait et apprendre que l'on est à ma recherche. Ils ont mon nom sur leurs fiches.

Mais j'ai pour moi la chance – sérieuse, je crois – que ni mon nom ni ma figure ne les aient frappés…

J'ai été hanté plus de dix fois par la tête de Savournin dont je voyais devant moi le sourire malin, et un peu bête – bien que Savournin soit certainement intelligent et qu'il ait une sacrée mémoire. Il m'a bien reconnu à l'hôtel du Havre. Nous avons parlé de l'affaire de la rue Meslay. Je ne lui ai pas dit que je connaissais la victime. Il est impossible qu'il n'ait pas pensé à cela ces deux jours-ci, en apprenant que l'on me recherchait.

Cela, c'est mauvais, très mauvais…

C'est mauvais en ce sens que cela lui donnera un rude soupçon.

Mais ce n'est pas ça qui lui indiquera ma trace. Depuis Le Havre, depuis Rouen, je n'ai laissé aucun jalon qui les renseigne sur le chemin que j'ai pris.

Je n'avais pas donné la fiche à Dijon. Ils ne m'ont pas demandé mon nom. J'étais arrivé très tard dans la soirée.

À Marseille non plus, aucune fiche. Cela, je l'ai noté. Ici, fatalement, ils me demanderont d'en signer une. Je mettrai un faux nom. Et, s'ils me réclament une pièce d'identité, je leur dirai que j'ai

oublié mon passeport à Paris. Ils n'insisteront pas, c'est probable. Et ils ne me mettront pas à la porte pour cela. Ils n'ont pas trop de voyageurs.

Je resterai ici, bien que l'hôtel soit petit. Mais je ne veux pas recommencer dans un autre hôtel à éluder les formalités de la fiche.

Une autre idée encore qui m'a obsédé aujourd'hui, c'est celle du marteau. Si l'on a découvert le marteau sous le lit, on y a remarqué des traces de sang. Si c'est la concierge de la rue Meslay qui a fait cette découverte, elle le remarquera bien, ce marteau. Car les circonstances du crime lui sont présentes à l'esprit. Peut-être aurai-je la chance que l'objet ait été trouvé par la bonne d'un locataire nouveau, une domestique qui n'a pas suivi l'affaire d'aussi près, et qui rangera simplement le marteau dans une armoire sans en parler à personne.

Oui, oui, mais si c'est cette concierge qui le trouve, elle sera trop heureuse d'apporter à la justice cette pièce à conviction.

Si l'on en parle dans les journaux, mon concierge à moi est capable de faire un rapprochement : nous avions parlé de ce marteau, dont il avait constaté la disparition.

Réflexion faite, ce n'est pas aussi grave que l'histoire Savournin.

Et puis, ce n'est toujours pas cela qui les mettra sur ma piste.

Ils auront du mal à me rejoindre. Cette constatation me donne une satisfaction certaine, bien qu'un peu tremblante. Seulement elle me rend nerveux. Et je me suis surpris à chantonner tout à l'heure :

Je suis une aiguille
Dans un' bott' de foin !

Monte-Carlo, 24 mai, 3 heures du matin

Je dors mal. J'ai préféré rallumer l'électricité. Je vais écrire un peu. Tout à l'heure, pour chercher le sommeil, je pensais à des systèmes de jeu, à des martingales. Aujourd'hui, il faut que j'aille jouer. Il est nécessaire de m'occuper la tête, d'en expulser toute cette affaire. Je suis harassé de tourner ainsi en pensée dans ce quartier de la Porte Saint-Martin.

Ce fameux jour, je ne pensais pas à regarder cette rue Meslay et je ne sais pas au juste quelles boutiques il y a autour de cette maison. Mais j'ai imaginé depuis une petite fruiterie, une blanchisserie, un magasin de papiers peints, et maintenant, les voilà tous installés à demeure dans mes évocations. Ces trois magasins étaient-ils fermés le soir où je suis allé là-bas ? Étant donné l'heure, ils devaient être fermés. Alors, une fois pour toutes, je les vois fermés.

Grosse question : entre la rue Saint-Martin et la maison de l'homme, j'ai dû rencontrer des gens ?

Je n'y ai pas fait attention. Il faut dire qu'à ce moment je ne m'étais pas décidé à faire ce que j'ai fait. J'étais même sûr que je ne le ferais pas.

J'étais tellement sûr d'être dans la catégorie immense des non-criminels, en deçà éternellement du pas à franchir !

… Quand je suis sorti de la maison, je n'ai pas regardé non plus autour de moi. Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait, mais je ne voulais pas me donner l'allure d'un homme méfiant. Je marchais la tête peut-être un peu trop droite, évitant de jeter les yeux à droite et à gauche. Et je pensais aussi à ne pas marcher trop vite. Tout de même, je ne traînais pas…

Ah ! quelle obsession ! Un peu de vacances dans ma tête ! Je vais retourner à mon oreiller, à la poursuite du sommeil.

Demain, j'irai au casino.

Il y a la question des papiers d'identité à fournir au secrétariat pour obtenir la carte d'entrée. Mais, de ce côté, je suis déjà paré.

En effet, j'ai dit à la caissière, qui est en même temps patronne de l'hôtel, que j'étais très ennuyé d'avoir laissé mon passeport à Paris à cause précisément de ces formalités du casino. Elle m'a dit qu'elle arrangerait tout cela en me donnant un certificat qui attesterait que j'habite l'hôtel. Ainsi je pourrai avoir une carte.

24 mai, midi

Je ne suis pas sorti ce matin. J'ai rôdaillé dans ma chambre. J'ai lu les journaux. (Rien de nouveau. Ils n'en parlent pas.)

J'ai travaillé des systèmes de jeu, mais c'est fatigant. Cette après-midi, je jouetterai un petit peu, pour me distraire simplement.

25 mai, 9 heures du matin

Journée très occupée. À trois heures, j'étais au casino. J'obtenais ma carte sans difficulté. J'avais hâte d'entrer dans la salle. Était-ce pour jouer ? Était-ce pour aller dans un autre monde ?

J'étais déjà venu à Monte-Carlo plusieurs fois et j'éprouvais encore ce même contentement à voir ces tables où se fabriquait sans relâche du bonheur ou du malheur.

Comme toujours, je suis resté quelque temps sans jouer, avec la satisfaction d'un monsieur qui s'y mettra quand il voudra et qui se sent, pour le moment, maître de la situation. Puis, j'ai vu une place vide qui m'a attiré. J'ai joué un petit jeu sur les douzaines et en une demi-heure j'ai gagné cinq cents francs. J'étais très content. Je me suis levé, décidé à ne plus jouer, pour ne pas perdre mon bénéfice.

Je suis sorti de la salle. Je suis allé m'asseoir dans le hall d'entrée. Je regardais les gens. Gagnaient-ils ?… Perdaient-ils ?… Étaient-ils comme moi et avaient-ils quitté la salle pour garder leur argent ? Ou bien avaient-ils tout perdu ?… J'avoue que cet examen ne me fournissait aucune réponse certaine. Aussi cessai-je de m'y livrer.

J'ai vu devant moi une femme blonde d'une trentaine d'années, habillée assez élégamment. Je ne la connaissais pas. Elle m'a dit qu'elle habitait mon hôtel et que j'avais déjeuné ce jour-là tout près d'elle.

Elle portait un binocle. Ses traits étaient réguliers. Elle paraissait potelée.

Elle s'est assise auprès de moi, elle m'a demandé si je gagnais. Sans attendre, elle m'a fait ses confidences de joueuse. Elle venait tous les jours au casino en apportant seulement quatre cents francs. Elle les avait perdus. Elle avoua qu'elle était navrée de ne plus pouvoir jouer. En dépit de ses principes absolus de toujours limiter sa perte, elle me dit qu'elle allait retourner à l'hôtel pour y chercher deux cents francs. Je lui proposai de les lui prêter.

– Je vous les rendrai ce soir.

– Ça ne presse pas.

Une demi-heure après, elle m'a rapporté mon argent. Je l'ai invitée à dîner. Nous sommes allés dans un restaurant près du casino. Pendant le dîner, elle m'a raconté sa vie. Elle était divorcée. Son mari lui faisait une rente. Elle passait quatre mois de l'année à Monte-Carlo.

Je la regardais et je pensais que pendant quelque temps je pourrais faire d'elle ma compagne et tout ce qui s'ensuit.

Après le dîner, je lui ai dit : « Si vous voulez, au lieu d'aller jouer, on ira au cinéma. »

Elle a accepté, cette joueuse, plus vite que je n'aurais cru. Elle s'était refaite, il est vrai, à sa dernière entrée dans la salle, et, dans ces cas-là, on est moins pressé de retourner « à l'usine ». Par contre, si l'on sort de là-bas après avoir perdu, aucune puissance divine ne peut vous empêcher de reprendre les opérations.

Nous sommes donc allés au cinéma. Ce n'est pas que le ciné m'intéresse particulièrement, mais il y a des circonstances où je recherche volontiers les salles obscures.

J'ai passé le bras autour des épaules de Jeanne. À l'entracte, je lui ai proposé de rentrer à l'hôtel.

Nous manquions le film principal ; mais on le verrait une autre fois.

Nous sommes rentrés à l'hôtel comme deux amoureux. Je l'ai reconduite à la porte de sa chambre…

– Je reviens vous trouver tout à l'heure.

Elle n'a pas dit oui, elle n'a pas dit non.

Je suis allé dans ma chambre pour me mettre en déshabillé de nuit. Admirables moments, où le reste du monde disparaît.

Elle n'était pas encore couchée. Elle était assise à sa table, vêtue d'un peignoir de surah blanc. Elle faisait semblant de lire.

Je l'ai attirée vers son lit. Elle résistait doucement, juste ce qu'il fallait pour ne pas avoir l'air de prendre les devants.

Nous avions éteint la lumière. Après l'étreinte, je lui ai dit à voix basse : « Je reste auprès de toi. »

L'homme que j'étais l'année d'auparavant n'aurait eu qu'une idée : regagner sa chambre, et son lit tranquille. Mais l'homme que je suis maintenant n'aime plus la solitude. J'étais las de la compagnie continuelle de ce pauvre assassin. J'étais dans ce lit comme dans une étable paisible, un animal sans pensée et sans souvenirs. Et ma main se reposait sur la bonne croupe de Jeanne, déjà à moitié endormie.

Au milieu de la nuit, nous nous sommes mêlés une seconde fois, en sortant de notre sommeil, dans une bonne chaleur égale.

Je me suis réveillé vers sept heures, et j'ai pensé que, pour le personnel de l'hôtel, il valait mieux regagner ma chambre. Je suis parti sans éveiller Jeanne, et je suis revenu retrouver dans mon lit solitaire le bonhomme embêtant que je suis. Ce lit n'était pas chaud, et je me suis levé pour écrire ces lignes.

Pendant que je cherchais le sommeil dans ce lit trop frais, mon histoire m'obsédait à nouveau. J'avais peut-être eu tort d'écarter de mon esprit cette préoccupation : le numérotage des billets. Plus de soixante billets à changer un à un. Précaution peut-être inutile, mais ça me promènera.

26 mai, 9 heures du matin

Quelle journée !

J’avais retrouvé Jeanne à la table de l’hôtel, à l’heure du déjeuner. Je l’avais revue avec plaisir. C’est quelque chose de n’être plus seul.

Très carrément et très simplement, elle avait demandé à un autre client de changer de place avec elle, pour s’installer à côté de moi. Dans ces villes de plaisir, et d’ailleurs la plupart du temps « en tout bien tout honneur », des intimités se resserrent facilement entre des personnes en villégiature.

Elle était sortie le matin, et me transmettait une invitation à déjeuner. Elle connaissait des gens de je ne sais exactement quelle ville du Nord, qui avaient loué un appartement meublé pour quelques mois. Je crois qu’elle avait fait leur connaissance à la salle de jeu. C’était, me disait-elle, un gros industriel en retraite.

Ce gros industriel était un petit monsieur à binocle, très prétentieux, qui me salua d’un petit signe de tête, sans même penser à me remercier d’avoir accepté son invitation. Il ne savait pas que ce personnage obscur du bout de la table pouvait avoir, du jour au lendemain, une réputation plutôt retentissante.

… Je relis la phrase qui précède. Dire que je l’ai écrite sérieusement ! Je me suis surpris à éprouver un certain orgueil de l’acte sensationnel que j’avais commis !

Mais j’étais exaspéré par l’air « distant » de ce petit monsieur. Je tenais puérilement à me sentir plus d’importance.

C’est la cause des bêtises que j’ai faites cette après-midi. Après le déjeuner, nous étions allés en bande à la salle de jeu. J’avais sur moi tout mon argent… Comme il hasardait des sommes assez fortes, je n’ai pas voulu jouer un jeu miteux. Et j’ai ponté par cinq cents francs à la fois. Résultat : au bout d’une demi-heure, j’avais perdu quatre billets de mille.

J’ai dit d’un air détaché : « Il vaut mieux que je n’y touche plus aujourd’hui. »

Et je suis revenu dans le hall, affreusement dégoûté, et me traitant intérieurement de tous les noms…

Voilà ce que je faisais de cet argent qui m'avait coûté si cher…

Maintenant, il me semblait qu'il allait s'écouler sans arrêt jusqu'au dernier billet, et que bientôt je me trouverais sans le sou.

Même si, à partir de ce moment, je menais une vie serrée, je verrais fatalement la fin de ce pécule. Je n'avais plus aucun espoir de l'augmenter. J'avais perdu ma foi dans les bénéfices possibles de la roulette. J'oubliais que, la veille, après avoir gagné cinq cents francs, j'avais eu l'impression que toute l'encaisse de la maison était à moi, que je ne cesserais de gagner jusqu'au moment où je m'arrêterais à temps, sur une toute petite passe de déveine.

Le petit monsieur de Tourcoing (ou de Roubaix) avait gagné ; ce qui n'était pas pour moi une consolation. Il nous proposa d'aller dîner à Nice. Je prétextai un rendez-vous d'affaires, avec un client (?).

La vérité est que, si Jeanne m'intéressait toujours, j'en avais assez de ces gens-là. Je ne voulais pas que ce type, qui m'avait déjà traité à midi, m'invitât encore pour le soir. D'autre part, je n'étais pas disposé à faire avec lui un assaut de politesse, et à payer à dîner à cette smala.

Et puis, après le découragement désabusé d'il y avait un instant, je sentais sourdre en moi, depuis quelques minutes, un désir d'abord inavoué, puis plus franc, puis plus impérieux, d'une revanche à prendre à la roulette.

J'étais même tellement possédé qu'aussitôt mes compagnons partis, je n'allai même pas dîner dehors, mais, hâtivement, comme un voyageur dont le train est près de se mettre en route, je pris au buffet un sandwich et un verre de bière… Et je rentrai dans la salle de jeu. Une fois là, on est tout de même un peu moins impatient.

Cette périlleuse confiance en moi, que j'avais cru perdre tout à l'heure, était revenue plus infaillible, plus souveraine que jamais.

Confiance périlleuse, dis-je… Pourtant j'étais plus heureux ainsi. Une espérance folle, c'était mieux tout de même que mon sale désespoir d'auparavant.

Je jouai assez prudemment et, durant une heure, avec des petites alternatives de gains et de pertes, je réussis à me défendre, ce qui, pour un homme meurtri par une récente défaite, est quelque chose comme une victoire. La perte matérielle n'est pas réparée, mais le moral se raffermit.

Je me rendis compte à ce moment que mon dîner avait été un peu sommaire. Et je me dirigeai à nouveau vers le buffet.

C'est alors que se produisit un événement grave, et qui devait reléguer au deuxième plan toutes les préoccupations de jeu…

Comme j'allais sortir de la grande salle, pour entrer dans le hall, je m'entendis appeler par mon nom…

Je vis devant moi un chétif homme blond à lunettes, un garçon à peu près de mon âge. Je le connaissais certainement… Il vit que je ne mettais pas de nom sur son visage.

– Je suis M. Rimbourg. Nous avons dîné au commencement de l'hiver avec votre ami Daubelle.

Il ajouta :

– Je vous ai aperçu cette après-midi, mais j'hésitais à vous reconnaître. Vous avez quelque chose de changé. Est-ce que vous ne portiez pas la moustache ?

Et, sans autres commentaires, il en vint à une communication, importante pour lui, sans doute, et, pour moi, combien davantage…

– Votre ami Daubelle est ici, à l'hôtel, assez souffrant… Après ce qui lui est arrivé…

Fallait-il que je fusse au courant de ce qui était arrivé à Daubelle ? Je ronronnai quelque chose de vague. Heureusement que ce Rimbourg n'était pas en humeur d'enquête, et qu'il voulait surtout continuer son rôle d'informateur, moins dangereux pour moi.

– J'ai dîné tout à l'heure avec Daubelle dans sa chambre. Je lui ai dit que je vous avais aperçu, ou plutôt que j'avais cru vous apercevoir ! Il m'a bien recommandé, si je vous rencontrais ce soir, de vous annoncer qu'il était ici.

Il fallait en dire le moins possible. Mais il fallait tout de même manifester.

– J'irai le voir demain. Je suppose qu'il doit dormir maintenant.

– Je ne sais pas, mais il vaut mieux, en effet, attendre à demain. Vous êtes à Monte-Carlo, ou dans les environs ?

– … Je suis dans un hôtel par ici, dans un petit hôtel où je ne resterai pas…

… Bonne inspiration pour éviter de donner une adresse…

En somme, un jeune homme peut avoir des excuses plausibles pour ne fournir que des renseignements un peu vagues.

– Et puis, ce soir, ajoutai-je, il faut que j'aille retrouver quelqu'un. Je suis même un peu en retard.

Prétexte, bon également, pour ne pas prolonger ce contact avec cet excellent Rimbourg.

– À demain, lui dis-je, en lui serrant la main, non sans une exagération de cordialité.

– Je vous annonce à Daubelle ?

– Parfait ! J'irai le voir demain matin.

Du coup, je n'avais plus faim.

Sans savoir exactement où j'allais, je me dirigeai à pied vers l'hôtel.

Je ne rentrerai pas tout de suite. Jeanne n'était pas de retour. Mais si, d'aventure, elle était rentrée, mieux valait ne pas la rejoindre immédiatement et rester tout seul avec moi-même pour me concerter sur la conduite à tenir.

L'idée de filer, de filer sans retard m'était évidemment venue à l'esprit. Mais c'était fou… Après ma promesse d'aller voir Daubelle le lendemain !

Je pouvais évidemment inventer une histoire sentimentale qui

m'obligeait à partir brusquement…

C'était possible… Mais quel expédient fatigant à mettre au point !

J'entrai machinalement dans un restaurant éclairé, où il y avait beaucoup de monde. Je m'assis à une table que ses occupants venaient de quitter et dont l'on changeait la nappe. On me présenta deux cartes, dont celle d'un menu à prix fixe, que je choisis avec empressement pour me dispenser d'autres efforts d'imagination.

… Si je ne m'en vais pas, et si je vais voir Daubelle, que lui dirai-je ?

Au fond, je peux très bien ne pas être au courant de son arrestation. Un Parisien qui voyage ne lit pas les journaux tous les jours.

Peut-être puis-je avoir vu tout de même un journal qui relatait sa mise en liberté et m'avait appris du même coup son arrestation ?

Oui, mais les journaux de ces jours-là annonçaient en même temps que l'on me recherchait, et publiaient mon portrait. Il ne faut pas que j'aie vu cela… D'autre part, si Daubelle me dit : « On te recherche », que lui répondrai-je ?

Je lui raconterai que je rentrerai à Paris dans deux jours et que j'irai voir ces messieurs de la Sûreté.

Il me dira peut-être que je dois les prévenir par dépêche.

Je lui dirai que je le fais sans retard. Et je n'enverrai rien. En somme, un petit chasseur d'hôtel peut très bien garder une dépêche dans sa poche, si on ne lui a pas dit de rapporter le reçu.

Ce serait tout de même moins compliqué de m'en aller. Je dirais que je suis forcé de partir pour quarante-huit heures. En quarante-huit heures, je pourrai réfléchir…

J'avais mangé légèrement de chaque plat. Je vis avec satisfaction que l'heure s'avançait. Maintenant, je désirais rentrer à l'hôtel pour retrouver Jeanne, comme un asile d'oubli.

Mais elle n'était pas encore là. Je me suis mis en pyjama. J'ai laissé la porte entrebâillée pour l'entendre dès qu'elle arriverait… Demi-

heure interminable. Enfin elle a passé dans le couloir et je l'ai rejointe chez elle. Elle avait bu du champagne. Elle était bonne et chaude. Elle a été contente de mon ardeur, sans soupçonner toutes les raisons de cette fougue éperdue. Elle s'est endormie assez vite. Mais moi, je ne dormais pas, en proie à une obsession insupportable. Je suis rentré dans ma chambre, et j'ai pris une dose de soporifique qui, trop tôt après le dîner, pouvait me tuer sans doute…

Je n'ai pas eu cette chance.

Je me suis réveillé à huit heures pour écrire le récit de ma journée.

Et, je ne sais toujours pas maintenant, après avoir écrit tout cela, ce que je vais faire tout à l'heure, si je m'en irai, si je verrai Daubelle, et ce que je pourrai lui dire.

Le même jour, midi

Je l'ai vu. J'avais pris la résolution brusque d'y aller. Je crois que c'était surtout par curiosité. Et pourtant je m'étais promis de ne jamais céder à la curiosité, quand je me suis empêché de m'en aller dans la rue Meslay, le lendemain du fameux jour…

Mais, cette fois, je n'ai pu y tenir. Et je me suis payé d'autres raisons. Je me suis dit qu'il était utile de voir Daubelle, en dépit du péril que l'entrevue comportait. Il me renseignerait sur ce qui se passait à Paris. Il me dirait si vraiment l'on me soupçonnait et qui s'occupait de cette affaire, et quels inspecteurs – il me les décrirait – étaient à mes trousses.

D'abord, et fidèle à mon lâche instinct de masquer à mes yeux l'action dangereuse, je suis sorti en me disant que j'irais jusqu'aux portes de son hôtel et qu'il serait toujours temps de revenir sur mes pas.

Et, chemin faisant, j'ai trouvé par hasard ce que je dirais à Daubelle pour expliquer ma fuite… C'était là le point délicat.

J'avais lu assez souvent cette histoire de criminels, refusant par galanterie de donner un alibi, pour ne pas trahir une dame avec qui ils avaient passé la soirée. Ça ne prend plus guère chez un juge d'instruction, mais ça prendrait sans doute avec Daubelle.

… Ça a-t-il pris ? Je n'en suis pas sûr. Je lui ai raconté que j'étais forcé de me rendre invisible pendant quelque temps. J'ajoutai que je lui donnerais tous les détails à un moment donné.

Il m'a dit, lui, quelque chose d'intéressant. Il n'en était pas certain, mais il avait l'impression que l'on me soupçonnait très sérieusement du meurtre de Sarrebry.

Ai-je bien joué ma comédie ? Je le crois. Quand il m'a dit que l'on me soupçonnait, j'ai trouvé un gentil rire d'innocence, pas exagéré.

Je crois aussi que j'ai mené ma petite enquête avec la prudence qu'il fallait. Il y a tout lieu de croire que l'homme qui me recherchait était l'inspecteur qui l'avait cuisiné. C'est un gros Alsacien, rasé et qui

porte un pince-nez. Daubelle a pu savoir qu'il s'appelait Ortmann.

Autre tuyau intéressant : la police officielle n'est pas seule à me rechercher. Quand Daubelle a été relâché, un des neveux de Sarrebry est venu le voir. Ils sont persuadés que leur oncle avait de l'argent sur lui. Ils s'en font, des idées ! Ils parlent de centaines de mille francs ! Alors ils se sont adressés à un inspecteur de la Sûreté en retraite, à qui ils ont promis une forte commission sur les sommes recouvrées. Tout cela est bon à savoir. Mais Daubelle n'a pu me décrire le physique de ce policier amateur, qui doit d'ailleurs avoir des seconds.

– Bien, bien, ai-je dit en souriant. Je suis renseigné. Je tâcherai de ne pas me trouver sur sa route.

Daubelle avait assez mauvaise mine. Il n'était pas alité, mais ne bougeait pas d'un grand fauteuil que l'on avait amené près de la fenêtre. Il se plaignait d'avoir de l'albumine. Il se plaignait aussi de manquer d'argent.

Je pris un air soucieux et gardai le silence. Était-ce de sa part une requête tendancieuse ? Voilà ce que je me demandais. Mais je pouvais aussi – et c'est ce qui expliquait ce silence – chercher les moyens de le tirer d'embarras.

– De quelle somme ?

– Un millier de francs.

– Voyons… J'ai trouvé à l'hôtel un bijoutier usurier. Je suis en pourparlers avec lui pour avoir deux mille francs. Car, moi aussi, je suis fauché. Je vais tâcher d'obtenir trois billets, et je t'en donnerai un. Ça sera un peu cher d'intérêts. Mais nous réglerons ça plus tard. J'ai rendez-vous avec lui en sortant d'ici. Si ça colle, je ferai déposer une enveloppe à ton nom chez le concierge de ton hôtel.

– Je te remercie. Tâche que ça réussisse. Mais je ne te reverrai pas cette après-midi ?

– Non, je vais sur la côte retrouver… cette dame. De là, nous irons pour une semaine, je ne sais où, à un endroit où l'on ne puisse nous repérer… Mais je t'enverrai des nouvelles ici.

Il me donna la poignée de main la plus cordiale qu'il m'eût jamais accordée. Mes doigts subirent son étreinte, et je tâchai de ne pas trop

les raidir.

Je n'aurais pas pu m'empêcher de lui donner de l'argent. Il avait été arrêté à ma place, et je lui devais une compensation. Sentiment d'équité instinctive. Et puis, c'était aussi par une sorte de superstition, pour conjurer le sort. J'allai changer un billet de mille (à cause du numéro) et je revins déposer moi-même à son hôtel dix billets de cent dans une enveloppe à son nom. Il se dirait peut-être que j'avais un peu trop vite réussi dans mes négociations. Ma foi, tant pis ! Je voulais me débarrasser de cela, afin de partir au plus tôt.

Après cette visite, j'éprouvai un soulagement immense. Il me semblait que j'avais franchi victorieusement un terrible obstacle. Dans la suite, on verrait. Mais, pour l'instant, j'étais inondé de joie, de cette joie ignorée des gens raisonnables, et que connaissent bien les « paniers percés » qui voient l'éternité à eux, dès qu'ils ont pu reculer de huit jours la date d'une échéance.

Vraiment, pour aimer la vie, il faut avoir été aux prises avec ses difficultés et s'en être tiré, même passagèrement.

J'avais décidé de m'en aller à Marseille, puis, après, je ne savais où. Mais je ne voulais pas quitter Jeanne tout de suite. Je lui ai dit que j'étais forcé de rentrer à Paris, que je reviendrais, et je lui ai demandé de me faire un grand plaisir, de m'accompagner à Marseille, où elle resterait un jour ou deux avec moi.

Un peu de trêve encore avant de retomber dans la solitude. Et puis, j'avais toujours besoin de son corps.

Vraiment, je n'ai jamais senti comme maintenant le bonheur d'étreindre. Oh ! ce n'est pas à elle précisément que je tiens. Je veux l'union. Je suis dans ses bras comme dans un refuge sacré. J'y retrouve l'abolition du passé, le pardon.

… À Marseille, évidemment, à l'hôtel (je n'irai pas dans celui où j'étais allé précédemment et où je m'étais présenté avec une moustache), je retrouverai les ennuis de la fiche à signer et des papiers d'identité. Mais c'est curieux comme on s'aguerrit et comme l'on s'habitue à ces petits dangers… Ça ne m'inquiète pour ainsi dire plus.

En ce moment, je suis tranquille et j'ai l'impression qu'on ne me prendra jamais. Je me dis que j'ai tort de penser cela, de l'écrire, de

défier ainsi le destin. Mais tant pis ! Il faut que je me délivre de toute superstition. Je ne veux pas que des phobies, que des manies, viennent gêner, tarer mon jugement, l'affaiblir, l'user. J'ai besoin de lui, dans toute sa force.

Marseille, 9 heures du matin

Nous sommes arrivés, Jeanne et moi, hier soir, avant dîner. Nous sommes allés manger une bouillabaisse dans un endroit réputé. J'en ai mangé, pour ma part, un peu trop. Après, on a été au cinéma. Nous sommes rentrés nous coucher, et l'on s'est aimé gentiment. Puis on s'est endormi. Mais – effet d'un dîner trop copieux – je me suis réveillé après un songe agité.

Pour la première fois, *il* a fait son apparition dans mes rêves.

Ça commençait dans un wagon. J'étais seul dans mon compartiment, et j'ai vu devant la porte, dans le couloir, deux hommes debout, habillés comme des gens d'un autre temps dans des redingotes serrées. Ces hommes, qui se ressemblaient, portaient de très longs cheveux blonds qui leur tombaient sur les épaules.

Ils ont disparu et je l'ai vu en face de moi, lui, Sarrebry, assis sur la banquette. Il me regardait en souriant. Je lui ai dit sans doute :

– Tiens ! vous êtes là ?

Il a mis le doigt sur la bouche. Je suis allé regarder dans le couloir, qui était vide. Ce couloir, à droite et à gauche, se prolongeait à perte de vue.

Je suis revenu dans le compartiment et j'ai vu Sarrebry allongé dans le filet. Il souriait doucement. Ensuite, nous nous serions trouvés, lui et moi, dans la campagne, à cheval chacun sur un grand mouton.

Puis, une rue, qui pouvait être la rue Meslay, ou une autre. Des gens couraient après moi et j'étais très ennuyé parce que j'étais tout nu, et je courais aussi sur une voie de chemin de fer, entre des rails. Je galopais devant un train, qui était à quelques mètres derrière moi, et ne me rattrapait pas. Mais je me disais que si je me jetais de côté, je perdrais de ma vitesse, et que ce train m'écraserait…

Je me suis réveillé, en tremblant si fortement que Jeanne s'est éveillée aussi.

– Qu'est-ce que tu as ?

Je me suis calmé et, quelques instants après, je suis revenu près de sa bonne chair chaude.

Je me suis levé à huit heures. Elle dormait encore. Je suis descendu, sommairement habillé et lavé, dans le salon de lecture de l’hôtel. Un voyageur de commerce, à une autre table, fait sa correspondance. Ça ne doit pas ressembler à ce que j’écris ici.

8 heures du soir

Elle est repartie pour Monte-Carlo. Je lui ai prêté deux mille francs. Je sentais qu'elle voulait retourner là-bas à la roulette. Je ne l'ai pas retenue. Quand nous ne sommes pas couchés, les heures me paraissent un peu longues avec elle. La préoccupation de ma vie ne peut pas faire l'objet d'un entretien.

J'ai pris une décision. Je rentre à Paris. Je n'ai déjà plus de goût à voyager.

Jeanne partie, j'ai fait mon inventaire. Cinq mille francs dans le coffre à Rouen, et quarante-deux mille francs sur moi. Déjà vingt-trois mille francs ont filé. Il faut que je mène une vie ordonnée pour avoir devant moi deux ans, au moins dix-huit mois de tranquillité.

D'abord, je mettrai de côté mille francs qui, avec les cinq billets de Rouen, représenteront trois envois semestriels à mon ancienne femme.

Je trouverai bien à Paris une pension modeste à cinquante francs par jour.

C'est beaucoup d'être tranquille pendant près de deux ans. Jamais je n'ai eu tant de sécurité devant moi.

Il me vient des idées de travail. La nécessité ne me talonnera pas. Je chercherai du travail avec assez d'empressement. Quel travail ? Je ne sais pas. Évidemment, je n'entrerai pas dans une maison pour y être employé d'une façon régulière. Il faudrait des références, jeter un peu de lumière sur moi. Ce n'est pas le moment.

Mais sept cents journées de vie libre, c'est quelque chose. Sept cents soirs, je me coucherai sans le moindre souci du lendemain, et je me sentirai bien à mon aise entre mes draps.

Je fais des rêves de fainéantise. Je resterai au lit des journées entières. Je ne serai obligé de me lever que pour aller en face dans le couloir, au petit endroit, naturellement en emportant mon lourd portefeuille… À propos, il faudra que je m'informe au bureau de l'hôtel… Ont-ils des coffres comme dans les palaces ? Mais le personnel de garde est très restreint. Des cambrioleurs pourraient très

bien visiter ce bureau. Je garderai mon argent sur moi.

Mon rêve, ce serait, par les jours de pluie battante, d'attirer mon lit près de la fenêtre et, bien couché, de regarder les passants patauger dans la boue.

Je m'achèterai des livres. Je les lirai plus ou moins. Mais ils seront là. Et si je ne lis pas, ce ne sera pas faute de livres, mais parce que je les délaisserai volontairement.

Lyon, 29 mai, 6 heures du soir

Voilà une heure que je suis devant mon papier, incapable d'écrire, tant je me sens nerveux et en plein désarroi.

J'ai été pris d'une peur imbécile, je m'en rends compte maintenant.

J'avais pris le train ce matin, à Marseille. La nuit avait été mauvaise. Je ne puis savoir exactement pourquoi. Je n'avais pas eu de cauchemar. Tout au plus quelques rêves bêtes, sans aucune relation avec l'acte important de ma vie.

Je suis allé me promener de bonne heure sur le port. J'ai mangé des coquillages. J'ai eu tort. Il m'en est resté quelques-uns sur l'estomac. Encore une fois, il faut que je fasse attention à ces choses-là. C'est très grave. L'important, pour moi, est de garder la maîtrise de moi-même. Il faut donc que je reste en bonne santé. Une maladie imprévue peut m'assaillir, c'est entendu. Mais il ne faut pas que j'aille au-devant, en négligeant mon hygiène.

J'avais pris mon billet pour Paris, et j'étais installé dans un compartiment de seconde. Ma valise était dans le filet.

Il m'a semblé que deux hommes, qui s'étaient embarqués comme moi à Marseille, montaient dans mon wagon. Ils s'étaient installés dans un compartiment voisin. Ils n'avaient pas spécialement des gueules de policiers. Mais qu'est-ce, au juste, qu'une gueule de policier ? Deux quadragénaires, l'un rasé, l'autre faiblement moustachu. L'un portait un panier où se trouvait un petit chien. Ce n'était pas l'attribut habituel d'un policier. Mais, qui sait, pour détourner les soupçons ?

Ah ! quand on n'est pas bien portant, ces idées qui font leur trou comme des vers, et qui cheminent, cheminent sans arrêt ! J'ai essayé de dormir, mais c'était encore plus bête ! Car l'estomac en déroute a pris la direction du jeu. Je me suis réveillé en sueur, avec un pouls fébrile. Les deux hommes étaient dans le couloir, en face de mon compartiment, pourquoi pas en face du leur ?

Je ne suis pas allé au wagon-restaurant. Mes clovisses me pesaient encore sur l'estomac. Les deux individus ont mangé dans leur

compartiment. Ils avaient apporté des victuailles empaquetées. J'ai vu ça de côté, en circulant dans le couloir.

Je suis revenu à ma place. J'ai encore dormi. En me réveillant, j'ai vu un des types qui me regardait et qui s'est éloigné tout de suite après. Quand j'y pense maintenant, je me dis bien que ça ne signifiait rien, qu'un voyageur quelconque peut avoir de ces curiosités, qui n'en sont même pas. On regarde là ou là, par désœuvrement…

Mais j'ai eu, à ce moment, la certitude que ces deux hommes m'épiaient. Alors j'ai pris un parti… J'ai mis mon pardessus : pour ne pas avoir l'air de quelqu'un qui s'en va, je me suis étendu sur la banquette. On était à une trentaine de kilomètres de Lyon. J'étais décidé à descendre à Lyon et à laisser ma valise et toutes mes frusques dans le filet, afin que les types ne croient pas à un départ définitif et qu'ils ne se mettent pas à mes trousses.

Alors, voilà ! J'ai fait cette bêtise. J'ai abandonné dans le compartiment une valise qui contenait des effets très usagés, c'est entendu, mais, pour remplacer, même modestement, ces vêtements de première nécessité, j'aurai à débourser au moins quinze cents francs. Ah ! ces phobies coûtent cher !

Me voici à Lyon, dans un hôtel. Encore un hôtel ! Encore cet accueil froid d'une chambre étrangère et qui ressemble à tant de chambres, étrangères également. De quoi écrire, s'il vous plaît ! Un buvard avec du papier à écrire, taché, corné dans les coins. L'instant d'après, une fois que, la plume à la main, je me confesse, je me sens un peu soulagé.

Je pourrais peut-être retrouver ma valise à Paris. Le train arrivé, les visiteurs du P.-L.-M. la mettront aux objets perdus…

Tout de même, soyons un peu conséquent, même avec nos inconséquences. Il est peut-être absurde d'avoir soupçonné ces deux individus. Mais, en somme, je ne suis pas absolument certain de m'être trompé sur leur compte. Il n'est pas probable, mais il est possible que ce soit des hommes de police. Il est donc imprudent de chercher à retrouver ma valise. Le sacrifice est fait, il est fait. Évitons d'en faire de plus importants.

Pourtant, j'en veux faire un autre, qui me tracasse. Il faut qu'il soit consommé, pour que ma pauvre tête n'y songe plus. Depuis hier, j'ai une hantise, irraisonnée, folle sans doute, d'être arrêté d'un moment à

l'autre. Alors, qui enverra de l'argent à ma femme ? Cet être qui m'a trahi, son amant qui m'a trahi aussi, sont les seuls « miens » que j'aie dans la vie ; je m'inquiète pour eux, peut-être plus que pour moi. Vraiment, pour beaucoup de gens, je n'ose pas dire pour tous, l'altruisme est un sentiment nécessaire. Nous avons besoin d'exporter de la sensibilité. Celle que nous gardons pour nous est souvent trop malheureuse. D'autres affaires, d'autres soucis, à l'intérieur de nous, la martyrisent.

J'enverrai à ma femme deux années d'avance de pension. C'est une bonne façon aussi de placer une partie de cet argent qui me gêne, à transporter ainsi dans ma poche.

Ce même jour, un peu avant minuit

Je suis allé prendre une tasse de thé dans une pâtisserie, avec un sandwich. J'en ai acheté trois autres en prévision de la faim à venir. Tout à l'heure, je les mangerai dans mon lit. Je n'ai pas encore faim et je ne tiens pas à me coucher.

Je devrais être un peu tranquille et jouir de ma sécurité passagère. Mais je suis tellement mécontent de moi, non pas seulement à cause de cette panique d'aujourd'hui, mais en pensant à toutes celles qui, par la suite, vont m'assaillir.

Et puis, vraiment, dans ces lits d'hôtel, je ne suis pas chez moi.

Il est vrai qu'à Paris, même dans mon domicile, il y a longtemps que je ne suis plus chez moi.

Et puis, j'ai l'impression que beaucoup de joies de la vie n'ont plus d'intérêt pour moi. Je dis : beaucoup de joies, pour ne pas dire toutes. Je tiens à ne pas exagérer, peut-être à me ménager. Il y a des moments où j'ai l'idée folle de commettre d'autres crimes pour ne pas rester enfermé dans cette étroite histoire, pour me parler, à moi, d'autres rues que de la rue Meslay et d'autres victimes que de ce sempiternel Sarrebry, dont la personne ne m'inspire aucun remords, qui est incapable de m'attendrir, ou de me terroriser.

Évidemment, si Jeanne était là, je m'embêterais moins. Mais je me dis aussi que, si elle était là, je souhaiterais d'être seul. J'étais content de l'étreinte. Mais ma faible joie était gâtée par l'idée que ce serait tout de suite fini.

J'ai tout de même eu la tentation, ce soir, de rebrousser chemin, de revenir à Monte-Carlo. Quelle bêtise encore ! Si je revenais si vite, Jeanne attacherait une importance exagérée à ce retour. Elle s'imaginerait que je tiens à elle énormément. La vérité est qu'elle me serait commode, ce soir.

Encore une marque de paresse. Je ne supporterai la vie que si je la varie un peu. Je n'ai pas une grande expérience de l'amour. Je sais

tout de même que ce qu'il y a de plus émouvant, c'est le travail d'approche, au moment où la créature désirée est la magnifique Inconnue, celle que l'on n'a pas eue encore !

Il faut que je fasse un petit effort, il faut que je secoue cette indolence. J'irai au ciné, dans des restaurants, avec cette idée de connaître une femme nouvelle. Je peux difficilement « faire » les familles, à cause des inconstances de ma vie, qui me défendent, où que j'aille, les séjours prolongés.

… Je vais sonner la femme de chambre. J'ai sonné… Jadis, depuis l'année où, pour la première fois, j'ai vu des femmes, je vivais sous la terreur constante des maladies, et je me défiais farouchement des personnes que je ne connaissais pas. Maintenant, je crains moins les mauvaises aventures, car il y en a une, d'autre sorte, qui pèse plutôt sur ma vie et qui diminue singulièrement l'importance de n'importe quelle autre.

La femme de chambre ne vient pas. Elle est couchée, c'est probable.

Ah ! que je m'embête !

Je ne vais tout de même pas m'en aller à la recherche d'une maison. Je connais très peu cette grande ville. Et je n'ai jamais osé demander cette sorte de renseignements.

Moi qui pensais : « Je ne suis pas de ces criminels de bas étage, qui se font pincer en fréquentant les mauvais endroits ! » Il faut croire qu'ils trouvent la vie lourde, comme moi, et que, comme moi, ils manquent de relations.

On est fait pour vivre en société, et les assassins n'échappent pas à ce besoin.

Je vais sortir un peu. Je n'ai rien à écrire ce soir, et j'ai horreur de ce lit qui ne me promet aucun repos.

30 mai, 9 heures du matin

Dire que c'est pour moi une distraction que d'aller m'acheter une valise, du linge et des chaussures !

Cette nuit, je suis sorti une heure. Je suis allé dans un café très éclairé. Il y avait trois femmes. J'en ai regardé une assez longtemps, mais j'ai escompté tout de suite les quarts d'heure navrants que je passerais avec elle. D'autre part, pour ce qui est de la chose elle-même, Jeanne, ces jours-ci, m'a suffisamment calmé.

J'ai bien dormi, jusqu'à huit heures. J'aurais voulu rester au lit. J'ai tâché de me rendormir. Mais, que je me tourne à droite, à gauche, la chambre est pleine de soucis vagues, d'autant plus dangereux qu'ils sont imprécis et se dérobent devant l'attaque de la raison.

30 mai, 3 heures de l’après-midi

30 mai ! Encore un jour à écrire le nom de ce mois qui date dans ma vie ! Joli mois de mai, quand t’en iras-tu ?

Peut-être, pour ce qui me concerne, t’en iras-tu pour ne plus revenir !

… Il me semble que j’ai écrit cela sans une sincérité complète, avec la vague idée de conjurer le sort.

Je suis allé ce matin dans un grand magasin. Ça m’amusait de faire des achats. Je pensais aussi que je pourrais commencer une petite intrigue avec une vendeuse. Mais j’ai eu affaire à une personne un peu défraîchie, puis à une petite assez gentille, mais complètement absente, et qui me proposa diverses paires de chaussettes. Elle faisait son travail machinalement, et quand elle prenait la mesure du pied, en mettant la chaussette autour de mon poing fermé, il n’y avait vraiment dans ce geste aucun prélude d’une conversation plus intime. Je ne cessai un instant d’être pour elle le client anonyme. D’ailleurs, et je me hâtai de le constater, elle n’avait vraiment rien d’emballant.

Au restaurant, à une table de personnes âgées en voyage, se trouvait une grande jeune femme brune, assez régulière de traits. Elle mangeait lentement, vraiment sans goinfrerie, mais sans le moindre arrêt. Je n’eus pas un instant la tentation d’unir une minute de sa vie à un laps de temps égal de la mienne.

7 heures du soir, même jour

J'ai envoyé six mille francs à mon ancienne femme dans une enveloppe scellée de cinq beaux cachets rouges. Ce fut mon travail de l'après-midi avec un cachet emprunté à l'hôtel, une bougie et de la cire. J'ai donné mon vrai nom à la poste, en produisant ma vraie carte d'identité. Je suis très content de moi. Il y a huit jours, je n'aurais pas distingué avec autant de netteté ce qui présentait ou non du péril. Il n'y avait aucune probabilité que l'employé des postes eût remarqué mon nom et mes traits sur les journaux qui avaient donné ma photo.

Je continue à me raser la moustache. Cela, c'est vraiment une précaution nécessaire.

En revenant de la poste, j'ai dormi sur mon lit, et j'ai eu un rêve désagréable.

Je passais à Lyon sur un des quais. Il y avait une foule qui marchait dans le même sens. Et je me suis vu encadré par deux bonshommes qui devaient être mes types du train. Sans rien me dire, ils étaient venus se mettre l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, et nous marchions au pas de l'oie. Je pensais que jamais je ne pourrais m'échapper. Ce rêve a fini en eau de boudin. Je crois vaguement que l'on s'est trouvé tous dans un pré, au bord de la rivière. Mes deux hommes étaient assis sur l'herbe, assez loin, et ne faisaient pas attention à moi.

Je n'ai eu aucun soulagement en me réveillant, car je souffrais d'une douleur très vive un peu au-dessus de l'aine droite. Jadis, il y a trois ou quatre ans, un médecin m'avait dit : « Votre appendice vous jouera de mauvais tours. À votre place, je m'en séparerais. »

La douleur n'a duré que quelques secondes. Mais l'embêtement a persisté. Si j'ai une attaque de ce côté-là, le moment sera vraiment mal choisi. Il faudrait aller à l'hôpital… Je ne pense pas qu'ils vous demandent, dans des cas urgents, des pièces d'identité très complètes. Car je ne songe pas à me faire hospitaliser sous mon nom. Qui sait s'ils n'écriraient pas à Paris, au cas où mon cas serait grave, à mon concierge, par exemple, pour qu'il prévienne ma famille. Je ne sais du tout si cette hypothèse est improbable. Je n'ai aucune notion sur les usages des hôpitaux…

Il vaudrait mieux ne pas être malade et ne pas entrer dans ces complications.

31 mai, 9 heures du matin

J’écris ces lignes à Paris, dans un café, tout près de la Bastille. Je ne sais exactement ce qui m’a pris hier soir. J’ai eu tout à coup horreur de cet hôtel de Lyon. J’ai réglé ma note et je suis parti sans retard.

Il m’a semblé que, si je restais à Lyon, j’allais faire des bêtises. (Peut-être la plus grave est-elle celle que j’ai commise, en revenant ici.) J’ai eu d’abord l’idée de m’arrêter à Dijon, avec la sournoise pensée de retrouver la petite bonne de l’aller. Mais serait-elle là ? La vérité est que j’en ai assez de voyager, et que je veux revenir à Paris, coûte que coûte.

Je suis hanté par l’idée que, dans la loge de mon concierge, il s’accumule un courrier pour moi. Je n’attends rien d’intéressant, mais qui sait ? C’est énervant de laisser des enveloppes fermées…

Je ne sais d’ailleurs pas du tout comment je pourrai aller chercher mon courrier, puisque la police est à mes trousses. Je n’ai aucune raison de penser que mon concierge, par un dévouement héroïque, risquera de s’attirer des ennuis, en évitant de dire que je suis passé chez moi. Il a dû recevoir des instructions impérieuses à ce sujet.

D’autre part, je ne puis envoyer personne à ma place.

3 heures

Je me suis arrêté dans un hôtel de la rue Saint-Antoine, tout près de la Bastille. Voici le truc que j'ai trouvé pour entrer en communication avec mon concierge.

Je lui ai envoyé un petit bleu, où je lui disais que je ne faisais que passer une heure à Paris, le temps d'aller d'une gare à l'autre (sans préciser). Mais j'ajoutais que je rentrerais avant deux jours. En attendant, je voulais savoir ce qu'il y avait dans mon courrier. Je le priai donc de décacheter toutes les lettres arrivées depuis mon départ.

« Je vous téléphonerai, ajoutai-je, pour vous demander ce qu'il y a d'intéressant dans ce courrier. Je sais que vous n'avez pas le téléphone, mais je vous ferai appeler par le débit de tabac qui est en face de chez vous. Je vous téléphonerai aujourd'hui ou demain de la ville où je vais maintenant. »

Du restaurant où je suis allé prendre mon repas, j'ai demandé ledit Maubrin, mon concierge, un peu après une heure. C'était le moment de son déjeuner. Il serait sûrement dans sa loge.

… Je transcris notre entretien.

– … Danton 56-78 ?… Vous seriez bien aimable d'appeler d'urgence M. Maubrin, le concierge du 107, la maison d'en face. Vous direz que c'est la personne qui devait lui téléphoner…

… J'ai attendu dix minutes. Je ne cessais de répéter : « Ne coupez pas ! ne coupez pas ! » Enfin, j'ai entendu un bruit :

– C'est vous, monsieur ?

– Oui, monsieur Maubrin. Vous avez reçu mon mot. Vous avez ouvert les lettres ?

– Oui, oui… Il y a une lettre du Gaz, puis une de l'Électricité… une autre où l'on réclame deux cents francs… Je n'ai pu lire la signature…

– Ça va, ça va ! Rien d'autre ?

– Des prospectus… Monsieur est pour rentrer bientôt ?

– Cette semaine…

Lui parlerai-je des journaux ? des recherches ? Oui…

– J'ai lu dans les journaux qu'on me recherchait pour une histoire absurde, qui ne me regarde en aucune façon. Je n'ai pas voulu donner signe de vie pour une raison toute naturelle, que je vous expliquerai à vous, afin que vous soyez au courant.

… Silence… Va-t-il dire quelque chose ?… Il se tait… Est-il encore là ?

– À bientôt, monsieur Maubrin !

– Au revoir, monsieur.

Décidément, je ne crois pas avoir eu tort, en faisant allusion à l'affaire. Il aurait trouvé extraordinaire de ne pas m'entendre lui en parler.

J'avais une petite crainte particulière, que j'ai oublié de noter ce matin. Je me demandais si mon ancienne femme ne m'avait pas accusé réception de l'envoi que je lui avais fait au commencement de mai… Coïncidence périlleuse de la date du crime et de celle de l'envoi. Il me semblait bien avoir écrit sur mon mandat : « Inutile de m'accuser réception, car je pars en voyage. » Mais cette femme est étourdie et avait pu m'écrire tout de même. Elle en était capable, comme d'oublier à d'autres moments de répondre à un autre envoi d'argent.

Les gens de police, en tout cas, n'ont pas saisi ma correspondance. Je ne sais pas ce qui se pratique d'ordinaire, mais il est possible que mon inculpation ne soit pas très sérieuse à leurs yeux… Enfin, je n'en sais rien, je ne peux faire à ce sujet que des hypothèses plutôt hasardeuses.

Ce qui m'ennuie le plus pour le moment, c'est la question du gîte. Où aller ? Je ne connais pas les hôtels de Paris, car j'ai habité depuis ma naissance dans des appartements. C'est la première fois que je viens en voyageur dans ma ville natale.

10 heures du soir

Je ne suis sorti qu'un instant, pour aller dîner sommairement au restaurant. J'ai eu la flemme de chercher un autre hôtel aujourd'hui. Nous verrons cela demain. Demain également, je changerai les billets de mille qui me restent. Je ne crois pas que l'on m'arrêtera… Mais, si on m'arrête, et que l'on trouve sur moi ces billets, avec les numéros ? Car il est décidément très possible que Sarrebry ait gardé la liste des numéros. On faisait cela dans son jeune temps, et ce serait tout à fait arbitraire de supposer qu'il n'a pas pris cette précaution.

Cette chambre est encore plus étrangère que toutes celles que j'ai connues. Cet hôtel doit avoir ses habitués, des familles ou des voyageurs de commerce, natifs de différentes villes de la Bourgogne ou du Dauphiné, réseau du P.-L.-M.

J'ai voulu voir la bonne. C'est une femme entre deux âges, pas spécialement moche. Mais aucun être au monde n'aurait l'idée de la désirer.

Bien que nous soyons en juin, la journée a été assez fraîche, surtout pour un homme qui vient du Midi. Or la literie comporte une couverture trop mince et un édredon trop lourd. Je vais passer là-dedans une nuit abominable, coupée de réveils où je retrouverai, fidèle au poste, le grand souci de ma vie.

Demain, je me mettrai à la recherche d'un autre hôtel meublé en moderne, avec des meubles tout simples, des cubes en noyer ciré. Je ne serai pas davantage chez moi, mais je serai moins chez les autres qu'entre ces fauteuils de reps, où se sont assis tant de gens que je ne connais pas.

… Quel marasme ! Je suis obligé de prendre la plume pour me certifier par écrit que je n'ai pas lieu d'être inquiet, qu'il est impossible que les gens de police me rejoignent. Je n'ai laissé derrière moi aucune trace. S'ils me pincent, ce sera tout à fait par hasard, et, comme disent les gens du turf, « ça vaut une cote ». C'est du 1 000 contre un, du 3 000…

En admettant qu'il existe des détectives extraordinaires, comme les

livres nous en présentent, la tâche est au-dessus de leurs forces. Encore une fois, je ne suis pas de ces pauvres bougres qui vont se faire prendre bêtement dans les maisons publiques.

Les chances que j'ai contre moi, je sais fort bien les évaluer. Je ne suis pas le seul criminel qu'on recherche. Il y a toute une série de policiers qui sont en quête de quelqu'un. Le gibier le plus adroit est toujours en péril le jour de l'ouverture… Oui, oui, mais pas de ces comparaisons-là. Elles vont fausser mes pronostics. Il y a beaucoup plus de chasseurs qu'il n'y a de policiers…

Je sais très bien que la toute petite chance que j'ai d'être pris, je puis la réduire à rien, en ne sortant jamais, en évitant les mauvaises rencontres. Mais quelle vie ! C'est me condamner à la réclusion perpétuelle. Ma prison, dans cet hôtel ou dans un autre, est aussi triste qu'une prison officielle.

… Ce n'est pas le remords qui me tourmente. Vraiment, j'ai beau chercher au fond de moi-même, je n'ai aucun remords. Suis-je un être abominable ou non ? Ce n'est pas la question. Je constate : je n'ai pas de remords. Si je m'en veux, ce n'est pas d'avoir tué. Ce que j'éprouve, c'est le regret d'avoir empoisonné ma vie avec cette menace d'arrestation. Je me répète que je ne serai pas arrêté, que ma crainte est exagérée. Telle qu'elle est, justifiée ou non, elle me fait mal.

Je me dis que la vie n'était pas gaie avant. J'étais tourmenté par de graves ennuis, par l'affreux manque d'argent. Aurais-je pu m'en tirer autrement ? Ce n'est pas sûr. Et au prix de quels efforts douloureux… Combiner des démarches… Aller voir des gens… Me cogner contre des refus. Avec Sarrebry, j'ai employé la manière forte. Un coup de marteau, et j'ai anéanti sa mauvaise volonté.

Mais c'est cet Ennui ! L'Ennui, l'Ennui !

Il est terrible…

Il se trouve que je ne suis pas le premier venu. Si j'étais une brute, l'ennui me ferait moins souffrir. Je suis doué ou affligé d'une sensibilité avide. Il faut un aliment à mon esprit…

Lire ?

Non.

J'aimais lire, quand je fréquentais des gens. Je me créais une supériorité. Je sortais mes notions nouvelles comme des cravates neuves. Oui. Je me créais une supériorité. Ce qui me manque, c'est de n'avoir personne avec qui me mesurer.

J'ai joué jadis au bridge et à la belote. J'étais content, heureux, quand j'avais des jeux supérieurs. Et ce n'était pas par amour de l'argent. On jouait des sous, rien du tout, des haricots.

Maintenant, je suis interdit de jeu, mis en dehors des compétitions.

Tout de même, si je trouve quelque part une équipe de bridge ? Ou un partenaire de belote à deux ? C'est plus facile à rencontrer.

J'ai un petit espoir de m'ennuyer un peu moins.

Seulement, voilà ! Aussitôt que je me raccroche à la vie, mon cauchemar d'être arrêté me reprend.

Résolution :

Je veux m'en foutre. Il est peu probable qu'ils m'arrêteront. Bien entendu, je ne vais pas faire toutes les terrasses des cafés, et multiplier ainsi sottement les petites chances que j'ai d'être aperçu et pincé. Des policiers sont mêlés à cette affaire, et surtout, ceux qui sont le plus à craindre, les parents de Sarrebry et leur police privée… Ceux-là doivent « en mettre » davantage, car, pour eux, il y a du fric au bout du succès. Ah ! c'est le danger ! Il faut être prudent. Mais se garder d'une prudence excessive, de rester chez soi, de s'affoler avec des craintes imbéciles…

Ce matin encore, au restaurant, il m'a semblé qu'un type me regardait. Je suis même arrivé à trouver qu'il avait, en jeune, les traits de Sarrebry… Je me serais giflé pour me laisser prendre par ces idées-là.

Je vais me coucher, après avoir pris deux bons petits cachets. N'est-ce pas trop tôt après le dîner ? Non, ma digestion est faite.

4 heures du matin

Je m'étais couché. Le lit n'était pas mauvais, comme je le craignais. Il était même bon. J'ai éprouvé quelques minutes de félicité complète, avant de m'endormir.

Et voilà que bêtement, stupidement, idiotement je me suis réveillé il y a une heure avec une angoisse folle. En dormant, ou à moitié éveillé, il m'a semblé entendre un remue-ménage dans la chambre à côté. Et j'ai été persuadé, sûr, sûr, absolument certain qu'il y avait là des gens pour moi, derrière la porte d'entrée de ma chambre, qui donne sur le couloir, et derrière la porte fermée au verrou qui communique avec l'autre chambre. J'ai entendu distinctement un bruit de lime sur du bois.

Une fois bien éveillé, je n'ai plus rien entendu. Pour me punir, j'ai quitté mon lit, et je me suis installé à ma table pour écrire tout cela.

Maintenant, ça va mieux, ça va tout à fait bien. Mais, si ça me reprend comme ça tout le temps ! En me couchant, tous les soirs, je m'attendrai à ce que ça recommence. Je n'ose plus me recoucher. Mon lit me fait peur. C'est un ennemi.

Et ce qui me décourage aussi, c'est que je perds même la confiance que j'avais, pour me calmer, dans cette confession écrite. Je n'ai plus d'influence sur moi.

Je croyais avoir quelque pouvoir sur cette bête errante. Elle s'échappe, et s'en va, m'emmène je ne sais où.

Il vaut mieux tout de même me recoucher. Je ne vais pas rester sur cette chaise, où j'ai le souci de l'équilibre de mon corps. Au lit, je m'abandonne. Je ne lutte plus contre la pesanteur. Lève-toi, et laisse-toi aller sur ta couche. Il ne tombera pas plus bas, le paquet de ce torse, de cette tête, de ces jambes et de ces bras.

Et puis, je dis adieu à mon papier. Je n'écrirai même plus.

7 juin

J’écris ces mots du Dépôt.

J’ai été arrêté ce matin. Je ne sais pas comment ils m’ont eu. Je ne le saurai peut-être jamais. Je n’ai pas osé le demander aux inspecteurs qui, sans doute, ne me l’auraient pas dit.

Ça s’est passé au restaurant de l’hôtel, exactement après déjeuner. Il est probable qu’ils étaient là depuis ce matin, deux inspecteurs et un petit jeune homme à pince-nez. Je crois savoir, mais je n’en suis pas encore sûr, que, lui, c’était le parent de Sarrebry.

Ils m’ont laissé déjeuner. J’étais descendu sans chapeau.

Ils pensaient sans doute que je remonterais à ma chambre après déjeuner, qu’il valait mieux me laisser manger là, pour n’avoir point à s’occuper de mon repas.

Comme je sortais de la salle à manger, je vis un homme au bas de l’escalier. Il paraissait attendre un voyageur. Je montai l’escalier. Sans se presser, il monta derrière moi. Et je n’y fis même pas attention. Comme j’arrivais sur le palier du premier étage et que je m’approchais de l’escalier du second, un autre homme déboucha du couloir, s’arrêta devant moi.

– Paul Duméry ?

Je le regardai un peu surpris, mais non interloqué. Il tenait dans la main gauche une carte qu’il me montra, la remit dans la poche de son veston…

– Je suis chargé de vous conduire à la Police Judiciaire.

Je fis un mouvement pour me retourner à cause du monsieur que j’avais entendu monter derrière moi, et qui allait se trouver témoin de cette scène. Mais je m’aperçus tout de suite, à sa figure, qu’elle ne le surprenait pas. Ils me prirent chacun par un bras.

J’avais décidé depuis longtemps que, si l’on m’arrêtait, je ne ferais aucune résistance. On m’avait raconté des histoires de tortures, de

trucs effrayants employés par les gens de police, pour arracher des aveux. À quoi bon nier, si j'étais pris ? Ils manquaient de preuves contre moi ? Mais il faudrait discuter, se débattre pour un succès incertain. J'avais revu souvent, ou plutôt imaginé la bonne femme d'en face, sur le palier de Sarrebry, celle qui avait vu un homme sortir de chez la victime…

Et, surtout, je ne voulais pas être mis à la question. Celui des hommes qui m'avait parlé tout d'abord me dit très vite, à demi-voix :

– Vous avez à répondre d'un homicide commis sur le sieur Sarrebry.

Je ne me rebiffai même pas. L'autre homme me mit les menottes et ils m'entraînèrent doucement dans l'escalier. Un taxi attendait devant la porte. C'est à ce moment que j'aperçus sur le trottoir le monsieur à binocle. D'après ce que je crois, celui-là n'était pas de la police, mais un parent de Sarrebry. Il me regarda d'un air dur. Les inspecteurs, eux, étaient plus placides, et sans brutalité. J'étais un de leurs clients habituels.

Et, du moment que je ne faisais pas de résistance, ils ne songeaient nullement à me molester.

Ils me firent monter dans le taxi, ou plutôt l'un monta d'abord, et moi je m'assis à sa droite, les mains sur les genoux. Elles avaient l'air réunies tout naturellement et il fallait bien regarder pour apercevoir les menottes. Mais ça me donnait une attitude gentille et réservée.

L'autre inspecteur s'installa sur le strapontin.

Ils n'indiquèrent aucune adresse au chauffeur, qui démarra.

Je me demandais où était la Police Judiciaire… Au Palais de Justice ? Je n'étais pas renseigné du tout. En tout cas, ça ne devait pas être loin de la rue Saint-Antoine, où ces gens m'avaient cueilli.

Celui qui était assis à ma gauche était un grand blond qui portait une petite moustache. Il avait l'air assez distingué. L'autre, celui du strapontin, l'homme qui, à l'hôtel, avait monté l'escalier derrière moi, était trapu, brun, plus moustachu que l'autre, et plus commun.

Simplement pour parler, je leur demandai :

– C'est loin, où vous me conduisez ?

Aucune réponse immédiate. Au bout d'un instant, l'homme du strapontin :

– Vous y arriverez toujours assez tôt.

Il ajouta tout de suite :

– Au Quai des Orfèvres.

Ça ne me disait rien. J'ai beau être natif de Paris (et peut-être précisément parce que je suis d'ici), tout en connaissant ces noms de quais, je ne les « situe pas ». Quand on n'est pas en relations suivies avec les services officiels qui y sont installés, on n'a pas souvent l'occasion d'aller dans ces voies-là, où il y a peu de magasins et où demeurent peu de particuliers.

Au bout d'un instant, je sentis le besoin de ranimer la conversation :

– C'est là-bas que je dois être interrogé ?

– Oui. Mais si vous avez quelque chose à dire avant, ne vous gênez pas.

Cela fut proféré par le grand homme blond, avec un peu de blague et une voix aimable.

Je voulais lui répondre tout de suite. Mais je ne trouvai pas instantanément la formule. Je ne voulais pas dire : « J'ai tué Sarrebry. » J'étais gêné de prononcer, devant ces gens convenables, des paroles qui évoquaient des actes anormaux et violents.

Je finis par dire :

– Je ferai des aveux.

Ils hochèrent la tête en même temps, en signe d'approbation.

– Ça vaut mieux, dit l'homme blond.

Je me rends compte maintenant, en écrivant ceci, du soulagement – étrange au premier abord et assez naturel à la réflexion – que

j'éprouvai à l'idée que je me libérais d'un secret et que j'allais pouvoir parler à des gens de cette histoire, si pesante pour un homme seul.

Très occupé à examiner, sans insistance visible, mes deux compagnons de route, je ne regardais pas au-dehors, et la voiture s'arrêta, plus tôt que je n'aurais cru, sur le quai des Orfèvres.

L'homme du strapontin fut le premier à terre et m'aida à descendre, moins par obligeance que parce que je n'avais pas la liberté de mes mouvements. Il n'y avait aucun piéton sur le trottoir, car l'endroit est très peu passant, sinon pour les voitures qui gagnent le Pont-Neuf pour aller sur la rive droite. L'inspecteur blond régla le taxi, et nous entrâmes tous trois sous le porche sans exciter la moindre curiosité chez les quelques vagues employés qui s'y trouvaient, et qui étaient probablement blasés sur ce genre de rencontres.

Nous montâmes l'escalier qui conduit à la Police Judiciaire, et nous entrâmes dans une pièce meublée « administrativement ». Je m'assis à côté de l'homme trapu, pendant que l'homme blond allait nous annoncer à quelqu'un (qu'il mettrait sans doute au courant de mes confidences).

J'aurais voulu poser quelques questions à l'autre inspecteur.

Comment avait-on découvert ma trace ? C'est ce qui m'intriguait.

Et j'avais remarqué qu'à l'hôtel, au moment où l'on m'arrêtait, le personnel s'était mis à l'écart… Sans doute pour ne pas me gêner ?

Mais, par timidité, je n'osais interroger mon compagnon.

J'essayai pourtant d'amorcer un entretien.

– On va m'interroger ?

– C'est-à-dire que vous allez déposer comme témoin.

– Comme témoin ?

– C'est le juge d'instruction qui vous interrogera demain, celui qui est commis pour votre affaire. Le commissaire, ici, ne pourrait poser des questions qu'en présence d'un défenseur…

À ce moment l'homme blond revint, et nous fit signe de le suivre.

On ne m'avait pas fait attendre longtemps, et j'étais en droit de me dire que l'on me traitait comme un visiteur d'importance.

Un homme imberbe et grisonnant se trouvait assis derrière un bureau. À sa gauche, sur le côté étroit de la table, un secrétaire rangeait des papiers.

Petit regard de curiosité du chef. Autre regard, assez furtif, du secrétaire.

Ces personnes n'avaient pas l'air de m'en vouloir. L'homme grisonnant me fit signe de m'asseoir, sur une chaise en face de lui.

– Votre nom ?

Une petite toux pour m'éclaircir la voix…

– Paul Duméry.

– Lieu de naissance ?

– Paris, 7 janvier 1898.

– Vous avez déjà subi des condamnations ?

– Aucune.

– Vous avez fait votre service militaire ?

– À Caen. 72ème d'infanterie. Je ne suis pas sorti gradé. J'étais scribe au bureau du chef.

– Vous avez des diplômes universitaires ? !

– Bachelier es sciences.

Il continua, sans donner à sa voix le moindre accent de gravité :

– Un homicide a été commis le 8 mai dernier… rue Meslay… sur la personne d'Achille Sallebry…

– Sarrebry.

– Sarrebry ?… Oui.

Pourquoi consulter son papier ? Il me semble que si quelqu'un était au courant, c'était plutôt moi !

– Qu'avez-vous à dire ?

– J'avoue… J'avoue être l'auteur… de cet homicide.

– Quels mobiles ?

– L'argent…

Cet interrogatoire, ou, comme ils disaient, cette déposition, ne pouvait être qu'assez sommaire. Un aveu si rapide enlève beaucoup d'aliment à la conversation…

Il me semblait que ça ne pouvait s'arrêter là… Et, comme le commissaire levait légèrement la tête en me regardant, j'eus l'impression que lui et mes autres auditeurs attendaient d'autres détails.

Alors je racontai ma visite à Sarrebry. Je n'en reproduis pas ici les termes. C'était banal, sans relief. Je mentionnai simplement le caractère un peu machinal de cet acte. J'éprouvais comme une pudeur à donner à mon récit une allure tendancieuse de défense. Je me disais qu'ils resteraient sceptiques devant cette interprétation. Et j'évitais malgré moi ce qui pouvait paraître discutable, éveiller de l'incrédulité et rompre la bonne harmonie de ce groupe.

On me fit signer ma déposition, que le secrétaire venait de transcrire. Le commissaire avait sonné. Deux gardes municipaux entrèrent dans la pièce. Ils savaient qu'ils avaient à me conduire au Dépôt. Je fis au commissaire et aux autres personnes un salut de tête assez prononcé, auquel ils répondirent par un geste analogue, simplement plus léger, poli en somme.

… Je suis fatigué, et je passe un peu vite, sauf à y revenir plus tard, sur mon arrivée au Dépôt. On ne sort pas du Palais. On traverse deux ou trois cours. J'ai pénétré dans une sorte de vestibule ou de hall. On m'a fait entrer dans une petite salle, où l'on m'a encore demandé des renseignements, nom, âge, etc. Puis j'ai posé sur un tampon encré l'extrémité de mon pouce gauche, et j'ai fait une tache obligatoire sur la feuille de papier.

On m’a fouillé. Est-ce avant ? Est-ce après ? Je ne me rappelle plus. Je crois que c’est avant. On a pris mon argent, que l’on a mis de côté. On a pris ma clef de coffre. Je ne portais plus mon pistolet automatique… Il est resté à l’hôtel, dans le tiroir de ma table de nuit.

Puis j’ai été conduit à une cellule…

C’est beaucoup moins effrayant que dans la légende. Évidemment, c’est simple. Mais pas trop étroit. Il y a des cabinets bien nettoyés, un robinet d’eau de source. J’ai demandé au gardien si l’on pouvait écrire. Il m’a apporté, de la cantine, du papier, de l’encre, un porte-plume et des plumes.

Ce que j’écrirai n’est pas pour le dehors. Du moment que ça ne va pas à la poste, et que je le garde sur moi, personne n’a rien à y voir.

Le lit est petit. Mais je ne tiens pas aux lits larges, et je vais dormir, dormir, avec un énorme souci de moins.

8 juin, 10 heures

Ce matin, à huit heures, j'ai déjà reçu une visite.

Quelqu'un de chez un avocat. Me Martin-Jephté, il y a sept ans, avait plaidé contre moi, ou plutôt contre une Compagnie d'assurances où j'étais accrédité. Le procès avait été perdu par la Compagnie. Or, cet avocat, en lisant dans les journaux que j'avais été arrêté, s'autorisait de nos anciennes relations pour me proposer de me défendre.

Les trois ou quatre fois où j'étais allé le voir pour une transaction, il ne m'avait pas été très sympathique. Mais, enfin, je ne connaissais pas d'autre avocat, en dehors de deux anciens condisciples à moi que j'avais à peu près perdus de vue. On m'a conduit dans une petite pièce qui ressemblait à une cellule, et où j'ai vu ce monsieur du barreau. C'est un grand type qui doit avoir dans les trente-cinq ans. Il est poli, mais sans cordialité, et surtout il a un air supérieur assez déplaisant.

Je lui ai dit que j'avais avoué. Il a incliné la tête, sans approbation, sans désapprobation. Cela signifiait, je suppose, qu'il prenait note de ce point.

C'est un de ces hommes qui vous écoutent patiemment, qui hochent trop souvent la tête, et n'ont pas l'air de vous écouter : vous n'êtes qu'un comparse, il a pris la direction du jeu.

J'ai signé un papier pour dire que j'avais fait choix de Me Martin-Jephté comme défenseur.

Je le hais.

Le même jour, 7 heures du soir

On m'a conduit chez le juge. On a compris que je n'avais aucune idée de rébellion ni de fuite, et l'on ne m'a pas remis mes menottes, que l'on m'avait enlevées hier soir quand j'ai été dans ma cellule. Je n'ai pas mentionné ce détail dans mon journal d'hier, mais cela va de soi, puisque j'ai pu écrire.

Le juge d'instruction m'a interrogé à trois heures. J'ai attendu quelques minutes dans un vestibule, où Me Martin-Jephté est venu me retrouver. Il a avec moi des airs de cornac, de patron, qui me déplaisent souverainement. Je suis décidé à lui dire le moins de choses possible.

À M. Trégent, le juge, tant qu'il voudra. C'est un grand maigre, qui a la tête penchée vers l'épaule. Il a une voix un peu chantante, et, quand il a reçu une réponse, il fait lentement : oui, oui… regarde le plafond comme s'il réfléchissait. Mais je me demande à quoi il peut réfléchir. Mon affaire est très claire. Je ne les chicane pas. Je fais de pleins aveux. Je ne cherche même pas à atténuer ma culpabilité.

Je vois bien que le juge cherche à établir ma préméditation. Et moi, bien que ce soit un peu la vérité, il me semble difficile de dire que j'avais pris dans ma poche l'arme du crime avec l'idée que je ne m'en servirais pas.

Martin-Jephté discute peu. Il a posé deux ou trois questions que j'ai même oubliées. Je ne savais pas où il voulait en venir. Pendant qu'il parlait, le grand homme maigre, qui pouvait de moins en moins soutenir sa tête, avait, dans les yeux, sans regarder l'avocat, quelque chose qui souriait vaguement. Prenait-il mon avocat pour un médiocre ? C'est ce qui me rendit assez sympathique mon grand inquisiteur.

Je me souviens maintenant d'un détail au sujet du Martin-Jephté en question. Lors du procès que ma Compagnie avait soutenu contre lui, le directeur du contentieux, qui est mort aujourd'hui et qui était un petit vieillard très fin, m'avait dit du mal de cet avocat.

Et, comme je lui demandais si ce Martin-Jephté était israélite, il me répondit :

– De temps en temps.

Il compléta cette indication en expliquant que ce nom de Jephté, juif ou protestant, permettait au monsieur de choisir sa religion selon les circonstances ou plutôt selon les personnes avec qui il se trouvait en relations.

Le juge d'instruction a décidé qu'il m'interrogerait encore demain (pourquoi ? je me le demande. Je n'ai plus rien à lui dire). Je coucherai donc encore ce soir au Dépôt, et ne changerai de pension que demain après-midi.

Demain matin, on me conduira aux bureaux de l'anthropométrie, où l'on me fera ma photo.

J'ai eu de la cantine une petite côtelette pas mauvaise, une purée de pommes de terre, un peu de gruyère et des cerises. Je me coucherai de bonne heure, parce que demain matin il faudra se lever assez tôt.

Je suis assez fatigué, non que ces deux journées aient été trop dures. C'est de la fatigue d'avant. Mon arrestation, mes interrogatoires ne m'ont pas ému… Mais peut-être tout cela m'a-t-il secoué plus que je n'en ai eu conscience.

Prison de la Santé, 9 juin, 7 heures du soir

Ce matin, on m'a conduit à l'anthropométrie. Il y a un passage particulier pour les gens du Dépôt. Au bout de ce passage, un escalier de pierre de cent marches. On est en plein Moyen Age. Là-haut, on vous ouvre une porte, et l'on se trouve brusquement au vingtième siècle.

Moi, je ne faisais pas partie d'une fournée. Je venais là en client isolé. Je n'ai donc pas séjourné dans un petit parc de quelques pieds carrés, entouré d'une barrière. On m'a conduit tout de suite à la mensuration, puis à la photographie. On m'a pris sur un carton quatre ou cinq empreintes digitales. On m'avait remis au dépôt la fiche sommaire que l'on avait établie l'avant-veille, et qui s'ornait d'une empreinte de pouce.

On a confronté les deux pièces, pour être sûr que l'individu que l'on amenait là était bien celui que l'on avait incarcéré deux jours auparavant.

Je ne crois pas qu'ils me donnent des épreuves de ma photo. J'ai vu, sur les tables, quelques images de personnes qui m'avaient précédé. Sur le même carton, un portrait de face sans chapeau, un autre avec la coiffure, et un profil non coiffé.

De la sorte, ils auront tous les documents nécessaires pour me repincer, le cas échéant. Mais il y a peu de chances pour que je devienne un récidiviste. D'abord ce n'est pas dans mes goûts. Et ensuite, je crois bien que l'on me mettra bientôt pour l'éternité hors d'état de contrevenir aux lois humaines.

Je calcule : deux ou trois mois pour faire venir mon affaire devant les assises. Quelques mois ensuite pour exécuter la sentence…

Je ne dis pas cela pour conjurer le sort en mettant les choses au pis. Très nettement, je ne me vois pas obtenant des circonstances atténuantes. Le plus que je puisse espérer, c'est la Guyane pour toute la vie. J'aime autant, sinon mieux, la peine au-dessus.

Si c'est le bagne, quelle existence ! Car je ne m'évaderai jamais. Ces actes-là ne sont pas dans mes moyens.

J'ai fait connaissance aujourd'hui avec l'autobus de la Préfecture. Nous étions une demi-douzaine de passagers. J'avais pour camarades de route quelques délinquants sans intérêt, avec qui je n'ai pas communiqué, car on m'a amené le dernier, au moment où ils étaient tous installés dans la voiture, chacun dans sa petite case. Je ne les ai aperçus qu'à l'arrivée à la Santé, et encore assez mal.

Cette façon de voyager vous isole plutôt du paysage. Le roulement de l'auto… Des arrêts aux carrefours… On n'a conscience des virages que lorsqu'ils sont franchement à angle droit.

C'est interminable.

À l'arrivée du fourgon, on m'a fait descendre le premier. Je suis resté un instant sur le perron à côté d'un monsieur qui se trouvait là, probablement un inspecteur. Les camarades ont passé devant moi. J'ai eu le loisir de jeter un coup d'œil sur la cour d'entrée, qui est toute feuillue de lierre. Ces constructions en briques sont d'un aspect agréable.

Séance au greffe. Nouvel interrogatoire d'identité. Ils finiront par me connaître. On a encore pris une empreinte de mon pouce. C'est effrayant ce que dans ce métier-là il faut se salir le bout des doigts.

Puis j'ai attendu un grand temps dans un petit réduit qui ressemble à un « petit endroit » où manquerait l'essentiel.

Tous les voyageurs passent à la fouille, une fouille bien plus complète qu'au Dépôt. On vous fait mettre tout nus. Mes compagnons de route avaient déjà subi cette formalité. C'est pour cela que l'on m'avait fait attendre. Après cette séance, un petit tour dans la salle contiguë, où se trouvent des appareils à douche. Je n'aime pas ça. C'est la première épreuve vraiment vexatoire depuis mon arrestation.

Je suis allé ensuite, accompagné par un gardien, jusqu'à la lingerie, qui se trouve dans le même couloir. Là, un homme paisible, vêtu d'une façon sobre, effacée (j'ai su depuis que c'était un détenu), m'a remis un paquet : des draps, des serviettes et une chemise.

Les couloirs de la Santé ressemblent à ceux de ces palaces allemands nouveau modèle. C'est propre, et un peu austère. Beaucoup

de grilles, de passerelles de fer, de rails aériens.

J'ai voyagé deux étés de suite en auto avec un camarade à moi, qui est maintenant au Brésil. C'est moi qui avais le guide en main, pour le choix des hôtels. Selon leur importance, le petit dessin comporte une, deux, trois, et jusqu'à cinq tourelles dans les grandes stations balnéaires. Entre le modeste Dépôt et la Santé, il y a bien deux tourelles d'écart.

Je suis arrivé à la cellule qui m'attendait. Elle est un peu plus spacieuse que celle du Dépôt… Il n'y a pas grande différence. On m'apportera de quoi écrire de la cantine, et aussi mes deux repas quotidiens. Le matin, je prendrai l'air dans le préau.

Le gardien m'a demandé si je voulais un livre. Il m'a conduit fort obligeamment à la bibliothèque. Là se trouvait le bibliothécaire, un autre détenu, un jeune homme fort distingué. J'aurais voulu lui demander pour quel motif il se trouvait dans cette maison. Devant le gardien, je n'ai pas osé. Pourquoi ? Il ne m'aurait peut-être rien dit. Mais je suis un nouveau venu dans la maison, et je n'en connais pas les usages.

J'ai pris un livre au hasard. Il y avait sur les rayons toute une collection d'auteurs célèbres dans un cartonnage d'éditeur. Ils sont à l'état de neuf. Est-ce parce qu'ils sont bien entretenus, ou parce qu'ils ne sont pas fatigués par les lecteurs ?

J'ai choisi un roman de Balzac. J'ai toujours admiré ce grand écrivain. Mais je ne crois pas que je le lirai. Je suis devenu, depuis le 8 mai, incapable d'une attention soutenue. Je n'ai plus qu'un appétit stomacal. Il se maintient bien, heureusement. Et je le retrouve, fidèle, à l'heure des repas, neuf heures trente et quinze heures trente.

Cette après-midi, vers deux heures, j'ai reçu la visite de Me Martin-Jephté. On est venu me chercher, et l'on m'a conduit au parloir. Dans un grand couloir, analogue à ceux des cellules, il y a, sur tout un côté, de petites chambres sévères, meublées simplement d'une table et de deux chaises. C'est là qu'ont lieu nos entretiens avec nos défenseurs.

Me Martin-Jephté m'attendait, assis à la table. Je suis resté seul avec lui.

Il m'a demandé si je me trouvais bien dans ma cellule, si je n'avais pas de réclamations à formuler, si je n'avais besoin de rien, toutes

questions posées avec une sollicitude si évidemment de commande qu'on n'avait qu'une idée, c'était de l'en libérer au plus vite : oui, j'étais bien… non, je ne réclamais pas… non, je n'avais besoin de rien.

De sa serviette, il a sorti une pile de journaux, et m'a donné à lire tout ce qui concernait mon arrestation et mon affaire, qui est devenue son affaire. Car il avait fait, certainement, sa tournée dans les salles de rédaction. Et personne n'avait omis de dire que Me Martin-Jephté était chargé de la défense. Dans quelques feuilles, il avait obtenu des épithètes, comme « brillant », voire « éminent ».

Il avait arrêté déjà le plan de sa défense. J'avais avoué, il n'y avait pas à revenir là-dessus. Mais, à sa vive déconvenue, je ne pus lui signaler le moindre cas de maladie mentale chez mes ascendants… Je crois bien que si j'en avais connu un, je l'aurais passé sous silence. Et j'aurais perdu allègrement cet élément de ma défense, plutôt que d'en faire hommage à cet avocat.

Il m'a questionné sur Sarrebry, avec l'idée, bien entendu, de le noircir à l'audience. Je me suis montré d'abord très réservé. Et puis, j'ai songé que j'étais absurde. Et j'ai fini tout de même par dire ce que je pense de ma victime, un homme d'affaires louche, et bassement cupide. Mon défenseur m'a écouté avec attention. J'ai dû prendre mon parti de son contentement.

10 juin, après dîner

J’ai dormi, j’ai assez bien dormi la nuit dernière. La journée a été terriblement longue. Je n’ai eu comme distraction qu’une séance chez le barbier.

À quatre heures, j’ai eu l’idée de demander un jeu de cartes pour faire des réussites. Mais le gardien m’a dit que c’était défendu. Alors j’ai demandé à mon compte deux grandes feuilles de papier carton. J’ai découpé trente-deux morceaux sur lesquels j’ai écrit as de trèfle, roi de trèfle, et ainsi de suite.

Chez moi, à des moments de désœuvrement (j’en ai connu), j’avais souvent fait des patiences jusqu’à une heure avancée de la nuit. Cet exercice a l’avantage de créer des péripéties artificielles : comment vais-je me trouver une case libre, afin d’y remonter ce roi, qui est juste placé sur cet as, et qui s’oppose à sa libération ?

Aujourd’hui j’ai fait de ces patiences pendant plus d’une heure. J’ai ouvert mon roman de Balzac. J’y suis resté quelques minutes, et je suis revenu à mes réussites.

… Juin, après dîner

Je ne sais pas exactement quelle est la date qu’il faut inscrire avant juin. Je crois que je n’ai rien écrit depuis trois jours ? Quatre jours ? Martin-Jephté n’est pas revenu. J’avoue que je l’ai attendu… J’aime mieux voir des gens que je déteste que pas de gens du tout.

15 juin, le soir

Aujourd'hui, journée d'émotion. Quelqu'un m'a demandé au parloir. C'était mon ancienne femme, qui venait me voir avec son type.

Le parloir, c'est, pour chaque pensionnaire de la Santé, un réduit derrière deux grilles, séparées par un demi-mètre. De l'autre côté de la deuxième grille, les visiteurs…

Ils sont restés une dizaine de minutes, pendant lesquelles on ne s'est à peu près rien dit. Elle n'a cessé de pleurer, si bien que j'ai pleuré à mon tour. Albert, son type, assistait à cette scène avec un air triste et résigné.

Elle répétait de temps en temps :

– Qu'est-ce qui t'est arrivé !

Elle n'attendait pas de réponse et pleurait de plus belle.

À la fin, elle m'a dit :

– On va te laisser…

– Vous êtes bien gentils d'être venus.

– Tu penses !

Je leur ai dit de revenir bientôt. Il faut être aimable.

Quand je suis rentré dans ma cellule, j'ai pensé à ma femme, et je me suis demandé si ça m'aurait intéressé de coucher avec elle. J'aurais voulu avoir un petit désir, fût-ce sous la forme d'un regret. Mais, vraiment, ça ne me disait rien.

Alors j'ai passé en revue dans ma tête toutes les femmes que j'avais plus ou moins approchées. Il ne s'agissait pas des récentes, comme Jeanne de Monte-Carlo.

(De celle-là, je ne recevrai aucune nouvelle. Je ne lui avais pas

donné mon nom, et j'avais pris le nom de jeune fille d'une de mes tantes par alliance.)

Jeanne, dans mon souvenir, n'était pas encore assez lointaine pour m'inspirer de la curiosité.

Je passai en revue mon sérail imaginaire… J'avais pensé quelquefois à la patronne de mon restaurant, une dame brune assez forte qui portait un binocle. J'ai toujours désiré plus particulièrement les personnes d'un aspect légèrement respectable.

C'est ainsi que, dans ma maison, j'avais souvent croisé dans l'escalier un grand chameau blond qui habitait au-dessus de mon étage et donnait des leçons d'anglais. J'aurais voulu faire sa connaissance. Mais l'occasion ne s'était jamais présentée.

D'ailleurs, je n'ai jamais fait d'effort pour la faire naître. Je sentais obscurément que les rapports avec cet être un peu maussade ne seraient pas aussi intéressants que dans mon imagination, surtout quand elle était fertilisée par une chasteté prolongée.

L'effectif de mes souvenirs était en somme assez restreint. Mais je pouvais l'augmenter avec des visions de personnes qui n'avaient passé que furtivement dans ma vie.

… La femme très brune de cet architecte ? Je l'avais rencontrée avec son mari, chez Daubelle.

… La receveuse des postes dans cette station de bains de mer ?

Je me rendis compte des ressources appréciables que peut offrir à un prisonnier ce genre de rêveries stimulées.

Les craintes que j'avais pu avoir pour ma santé ? Elles n'avaient plus de raison d'être, puisque ma vie était limitée.

Dès tout à l'heure, aussitôt couché, je retrouverai en pensée… la patronne du restaurant ?… Non, la maîtresse d'anglais.

Comme il faut croire, dans ces évocations, à une réalisation possible, j'imaginerai que je m'évade sans douleur, que je vais jusque dans ma rue. Le hasard (qui, dans ces rêveries, se tient à votre disposition) me fera rencontrer cette personne à trente pas de chez moi. Je l'emmènerai à l'hôtel. Je la déshabillerai lentement. Il ne faut

pas se presser. Je la verrai monter dans le lit, en chemise, avec sa large croupe un peu carrée…

Couchons-nous. Voilà un bon canevas de roman, que je développerai, une fois au lit, en faisant durer, le plus que je pourrai, les péripéties.

16 juin, 4 heures après midi

Hier soir, l'aventure avec la maîtresse d'anglais a été un peu trop rapide. Mais on se retrouvera.

18 juin, au soir

Hier, journée monotone. Aujourd'hui, petite distraction : la visite de mon avocat. Il paraît assez ennuyé, parce que le juge d'instruction, qui trouve l'affaire très claire, veut me faire passer en cour d'assises dans un délai record, c'est-à-dire vers la fin de juillet.

– Je vois pourquoi, me dit Me Martin-Jephté. Il doit recevoir de l'avancement prochainement, avant les vacances, et il voudrait que cette instruction fût terminée par lui. Je vois bien. Il craint sans doute de n'être pas compris dans le prochain mouvement si l'on se dit qu'il a des affaires en train. Et il voudrait les expédier avant le mois d'août pour ne pas manquer le coche. Autrement, vous ne passeriez qu'en octobre, après vacations. Mais on pourra toujours s'arranger pour ne pas passer si tôt.

Je lui ai répondu que ça m'était égal, et même que je préférais, le plus tôt possible, être fixé sur mon sort.

Je me demandais pourquoi il ne voulait pas me voir juger en juillet. Et j'ai fini par trouver cette raison : il s'intéressait, pour sa publicité personnelle, au retentissement de mon affaire. Or, à ce point de vue, la saison d'été est moins favorable.

… C'était certainement cela. Je me décidai alors, pour contrecarrer ses visées, à insister pour qu'il ne s'opposât pas à l'idée du juge.

– Je veux être fixé au plus vite, ai-je répété.

Et vraiment, je commençais à en avoir déjà assez de la Santé. La séance de la cour d'assises, si redoutable, allait mettre de la variété dans ma vie…

La fin juillet, ce serait dans quarante jours. C'était loin. Peut-être s'il s'était agi de me juger le lendemain, aurais-je, par pusillanimité, accueilli avec satisfaction l'idée d'un sursis.

24 juin… au jugé (date à vérifier)

Je me suis encore procuré deux feuilles de papier-carton pour me fabriquer un jeu de cartes moins sommaire.

Les figures des rois, des dames et des valets, je les dessine comme sur de vrais jeux de cartes (de mémoire, mais j'en ai vu passer !).

Ces dessins sont inversés (est-ce l'expression ?). Je veux dire qu'il n'y a pas de haut ni de bas, de quelque façon que l'on tienne la carte… Je m'exprime mal, mais on comprend… Ce qui m'ennuie, c'est de ne plus retrouver le nom de la dame de cœur, ni celui du valet de pique.

Une fois mon jeu de cartes terminé, je me suis demandé, après quelques patiences, ce que j'allais faire pour venir à bout des journées.

C'est alors que je me suis souvenu qu'à mon arrivée à la Santé, on m'avait demandé si je voulais travailler. J'avais répondu non, sans savoir. J'ai dit au gardien que je revenais sur ma décision. Il s'en est occupé, et ça s'est arrangé. On m'a proposé diverses besognes, des bonnets de papier d'abord, un article réclame pour une maison de commerce. Ce n'est pas amusant.

Les caisses à fromage ? Il faut clouer. Je suis trop maladroit pour des trucs comme ça.

Et puis ils n'ont pas l'air de vouloir me confier un travail où il soit nécessaire d'employer des instruments de fer ou d'acier.

C'est ainsi que lorsque j'ai voulu fabriquer des paniers à salade (j'en avais aperçu dans un couloir de grandes quantités entassées sur une sorte de camion à main), le gardien a paru hésiter et m'a dit qu'il en référerait au directeur. J'ai eu peur que ça n'en finisse pas et, sur la suggestion du préposé, j'ai demandé à peindre des petits soldats de plomb. On m'a donc apporté de petits pots de couleur et des pinceaux, des petits soldats tout gris, et un modèle.

Je peins avec une extrême minutie, lentement, très lentement. Alors, comme c'est un travail payé aux pièces, je ne comptais pas au

début que ça me rapporterait grand-chose.

Mais je n'ai pas encore besoin d'argent. Quand j'ai été arrêté, on a saisi les billets que j'avais sur moi, et on m'a laissé au greffe du Dépôt une somme de mille francs, transférée ensuite à la Santé. C'est là-dessus que je paie la cantine. D'ailleurs, j'y prends moins de vivres. L'ordinaire de la maison n'est pas mauvais. J'ai mangé ce matin un veau aux salsifis vraiment très acceptable.

28 juin (date fournie par le gardien)

J’arrive maintenant à peindre dans une heure deux fois plus de soldats qu’au début.

Ce sont des uniformes d’avant guerre, pantalon rouge, tunique gros bleu.

Il faut que ça sèche avant de pouvoir y piquer de petits points de jaune pour les boutons dorés.

1er juillet

On est venu prendre livraison de mon travail, et je dois dire que j'ai eu des compliments. On a constaté qu'il n'y avait pas de bavures, et que la couche de couleur était bien égale… Ce matin, à deux reprises, je me demandais : pourquoi suis-je assez content ? C'était à cause de ces compliments.

Mais on m'a apporté d'anciens chasseurs à cheval avec une gourmette au shako, des brandebourgs noirs sur le dolman bleu. C'est compliqué. S'ils vous paient ça le même prix, ça n'est pas juste.

4 juillet

Je passe décidément en cours d'assises le 7 août. Mon affaire ne tiendra qu'une audience. Martin-Jephté m'a dit que je serais transféré à la Conciergerie vers la fin de ce mois.

Là-bas, j'aurai la visite du président des assises, qui me posera des questions, et me demandera notamment si je ne forme pas un recours en cassation contre l'arrêt de renvoi. J'essaie, dans ces notes, de respecter les termes propres. Et je me surprends à ressentir une certaine vanité de pouvoir m'exprimer ainsi dans ce langage spécial.

7 juillet

Vingt-sept petits hussards coloriés dans ma journée. Record.

9 juillet

Je ne touche plus aux trente-deux cartes que j'avais préparées avec tant de soin. Plus de réussites.

Depuis que je travaille, j'ai renoncé au jeu.

10 Juillet

Ce qui simplifie un peu la situation, c'est que je suis orphelin. Mon père est mort en 1910, j'avais onze ans, et ma mère au début de 1914.

Je n'ai pour parente qu'une cousine germaine, qui s'appelle Mme Crussole, du nom de son mari qui ne vit plus. Cette femme est un peu plus âgée que moi… Bien avant que j'aie commis mon crime, elle avait déjà l'air atterré, avec sa bouche ouverte et ses yeux lamentables. Je n'ai donc pas été impressionné quand je l'ai vue arriver à la prison.

Elle n'a su que me répéter, pendant le quart d'heure interminable qu'elle a passé au parloir :

– Il y a des moments où je me dis qu'il est heureux que mon oncle et ma tante ne soient plus de ce monde !

« … Quelle peine ils auraient eue ! Quelle peine !

Je me suis retenu. J'aurais voulu lui demander pourquoi elle n'était pas restée chez elle ; je me suis contenté de prendre moi aussi des yeux apitoyés, comme si je donnais raison à cette idiote. Se plaindre est un besoin pour elle. Elle venait me voir pour s'abreuver de tristesse.

Des numéros comme celui-là diminuent les regrets que je pourrais avoir de quitter bientôt cette vallée de larmes.

11 juillet

Au cours d'un entretien que j'ai eu avec Martin-Jephté, j'ai élucidé certains points qui m'intriguaient.

Je crois savoir que si j'ai été arrêté, c'est tout à fait un coup de hasard.

J'étais allé – probablement le matin même du jour où ils m'ont eu – chez un marchand de vin, pour m'acheter des cigarettes.

Là, je suis tombé sur un ami d'un neveu de Sarrebry. Il a cru me reconnaître. Il avait dans l'esprit cette sacrée photo qui a paru dans les journaux. Cette maudite publication a découplé à ma poursuite un certain nombre de limiers amateurs, d'autant plus ardents qu'ils croyaient trouver au bout une pitance considérable.

Ils devaient se dire : « Sus ! sus ! qu'on le rattrape avant qu'il ait tout mangé ! »

Quel museau ils auraient fait s'ils avaient appris que j'étais à des tables de jeu !

Il est à penser que le type qui m'a repéré m'a suivi jusqu'à mon hôtel, et qu'il a alerté dare-dare les chasseurs officiels.

Détail assez particulier : ce fameux marteau que j'avais glissé sous le lit avec une hâte imprudente, le marteau n'a joué aucun rôle dans l'affaire. Les rapports de police n'en ont pas parlé. On ne l'a certainement pas découvert. Non, mais qu'est-ce que c'est que cette perquisition !

L'appartement de feu Sarrebry a été loué vers la fin mai.

On l'a sûrement remis en état. On a enlevé les meubles. Des déménageurs ont passé là. En enlevant le lit, un de ces hommes a dû trouver le marteau par terre. C'est forcé.

Maintenant, il est fort possible que cet homme, indifférent à ce qui ne se liait pas étroitement à sa vie quotidienne, n'ait pas su qu'il s'était commis un crime dans cet appartement. Il n'était pas du quartier. Il

n'avait pas eu l'occasion de parler à la concierge ou à un habitant de la rue, ni à un habitué du débit voisin.

Il nous semble difficile, quand nous avons été fortement obsédés par un fait, qu'il puisse passer hors de la vue de la plupart des autres habitants de ce monde. Nous supposons chez le prochain, chez le moins prochain, chez l'être encore plus éloigné, une constante curiosité qui leur fera rencontrer fatalement l'objet de nos préoccupations incessantes.

Je vois très bien ce déménageur mettre tranquillement ce marteau dans sa profonde. Il n'a même pas eu l'idée qu'il pût s'y trouver des taches suspectes. Il ne se doutait de rien. Il n'a pas regardé.

Ces empreintes, que seul un examen microscopique pouvait identifier, c'était pour lui une de ces mille saletés que prennent bien tout seuls les outils les plus innocents.

Et Savournin, l'inspecteur de police, l'ex-copain de régiment que j'avais rencontré au Havre ?

Savournin avait-il parlé ?

Il avait suivi en amateur – ainsi qu'en témoignait notre entretien de là-bas – l'affaire de la rue Meslay.

Il avait dû certainement – cet inspecteur ! – tiquer sur ma photo, puisque, au Havre, il m'avait tout de suite reconnu, alors que l'on ne s'était pas vus depuis douze ans.

… Il s'était peut-être dit qu'il valait mieux garder le silence.

Par camaraderie ?…

Ou plutôt pour éviter le ridicule d'avoir passé quelques heures avec un assassin, sans avoir eu, lui, policier, le moindre soupçon.

Quoi qu'il en soit, voilà deux repères importants – l'histoire du marteau, ma rencontre avec Savournin – qui n'ont joué aucun rôle dans l'affaire.

Ils avaient pris à mes yeux une importance énorme, exclusive, parce que je ne voyais qu'eux, parce qu'ils émergeaient de la nuit d'inconnues où circulent mille agents invisibles. C'est ce qu'on appelle,

je crois, des impondérables, non pas parce qu'ils n'ont pas de poids, mais parce que nous n'avons pas mis la main dessus pour les peser. Ils nous attaquent sans nous prévenir, comme ces bacilles que nous ne voyons pas et qui sont cachés dans l'air pourtant lumineux que nous respirons.

Je me rappelle maintenant un vieux piqué que j'ai connu à mon ancien restaurant où il venait dîner quelquefois.

On disait qu'il était professeur, mais on ne savait où. C'était sans doute un de ces professeurs sans école qui se soulagent de leur science en faveur du premier venu.

Il me disait : « Je suis comme tout le monde. J'appelle hasard le grand maître de ce que nous ne voyons pas. Et, comme ça nous embête d'être ainsi dominés par un inconnu, nous mettons dans ce nom de hasard un sens un peu méprisant. Nous le considérons comme un fou dangereux. Il joue avec moi à colin-maillard. Mais ce n'est jamais lui qui a le bandeau. Et, comme je disais étant gosse, c'est toujours moi qui y est. »

Il ajoutait :

– Nous nous imaginons, parce que nous croyons le voir, que l'en deçà est moins mystérieux que l'au-delà…

Dire que, d'ici un semestre, je partirai, moi Duméry, pour l'au-delà. Je quitterai ce monde que je crois connaître pour un autre Inconnu.

Ah ! J'en ai le mal de mer. Ne pensons plus. Calons notre chaise et peignons nos soldats.

14 juillet

Aujourd'hui, il y a eu de petits suppléments à l'ordinaire. La Société nous fait la grâce de nous rattacher à elle pour un jour, et de nous associer au souvenir glorieux de cette libération, de cette prison qui s'est ouverte.

Ce soir, des bruits d'orchestre parviennent jusqu'à nous. C'est drôle : ça ne me fait aucune impression. Ça ne m'attriste même pas.

J'ai d'ailleurs eu pour moi tout seul ma revue du 14 Juillet.

J'ai peint des petits chevaux avec une variété de robes qu'on ne trouverait pas dans un régiment. J'ai fait un petit cheval pie, blanc et noir, un autre blanc et marron. Il y en a un alezan, avec quatre pieds blancs (je sais qu'on appelle cela des balzanes). Il y en a un autre gris de plomb avec la tête noire. J'ai lu quelque part que ça s'appelait : cavecé de maure. J'ai voulu en faire un moucheté ; mes pinceaux n'étaient pas assez fins. Alors j'ai renoncé aux mouchetures, et ce petit cheval est maintenant rouge cerise, avec la queue et la crinière noires.

22 juillet

Voilà plusieurs jours que je n'ai rien trouvé à écrire. Demain, je déménage. On me transfère à la Conciergerie.

Conciergerie, 23 juillet

Changement de domicile sans détail saillant. Ma cellule n'est pas très différente de l'autre. Cette vie est monotone. Mais, à part ce dernier mois de mai, je n'ai jamais eu une existence bien accidentée.

Le conseiller qui doit présider les assises m'a rendu visite aujourd'hui. On m'a conduit dans un parloir.

Je ne sais pas comment s'appelle ce magistrat. Ça ne m'intéresse pas, d'ailleurs, étant donné le caractère forcément limité de nos relations.

C'est un homme imberbe, plutôt vieux. Il a un air méditatif et qui peut paraître profond.

Il m'a posé des questions avec des intervalles de silence, un peu comme mon juge d'instruction qui avait l'air d'emmagasiner ce qu'on lui disait. Je connais ça, c'est comme un dossier que l'on met soigneusement dans un casier… Ensuite on n'y touche plus.

Il m'a interrogé. Mon identité d'abord, et mon crime. Il est possible que ça l'intéresse. Moi, j'en suis à deux cents lieues.

Depuis que cette histoire n'est plus à moi tout seul, elle m'occupe beaucoup moins.

25 juillet

J'ai laissé repousser ma moustache et repris mon ancien visage. Je soigne mes cheveux. C'est entendu, je vais comparaître en maudit devant ces gens. Ils flétrissent mon crime : ça me laisse froid. Mais je ne veux tout de même pas qu'ils me prennent pour un mal élevé.

Le cher Martin-Jephté, qui est obligé de revenir en pleines vacances pour les assises, n'est pas encore arrivé de la plage où il est allé installer sa femme et ses enfants. Je sais tout cela par une nouvelle connaissance à moi, un garçon pas désagréable, Me Tholon, un alerte petit rouquin qui est secrétaire, ou, comme il dit, collaborateur de mon avocat. Il termine en ce moment son stage, et travaille, sans se la fouler d'ailleurs, chez Martin-Jephté.

Il ne me fait pas l'effet d'avoir une vénération particulière pour son patron. Même, d'après certains petits sourires, il m'a semblé qu'il se payait discrètement sa tête.

– Vous avez reçu la visite de Bosserand, le conseiller qui présidera les assises. C'est ce que nous appellerons une belle figure de juge : tenons-nous-en là. L'avocat général Brallemer ne lui ressemble pas. C'est aussi une belle figure, mais plutôt de gérant de café. Bon type, d'ailleurs. Il requiert la peine capitale, mais parce que c'est son boulot. Il n'a pas l'air d'y tenir personnellement.

Ce petit Tholon, par instinct, semble avoir compris qu'un défenseur est une sorte de soutien, comme un parent que, dans une idée de justice élevée, le législateur a créé pour apporter une assistance morale aux misérables.

Quand Tholon vient me voir, il ne m'entretient pas exclusivement de mon crime et de mes moyens de défense… Peut-être n'y a-t-il pas chez lui de plan arrêté. S'il ne me parle pas tout le temps de mon affaire, c'est qu'il cherche simplement à nous distraire, lui et moi.

Toujours est-il que j'attends sa visite avec impatience. Quand il est là, je cesse, pour un instant, d'être un prisonnier.

La loi n'est peut-être pas aussi dure qu'elle en a l'air, quand on obéit à l'esprit de ses prescriptions. Mais beaucoup de ses serviteurs

exécutent leur consigne les yeux fermés, avec des bras de fer.

26 juillet

Le petit jeune homme est revenu aujourd'hui, et m'a fait venir au parloir d'avocat. Il m'a demandé, de la part de son maître, si nous allions citer comme témoin mon ami Daubelle, qui avait été arrêté à ma place. Comme c'est Daubelle qui m'avait fait connaître Sarrebry, on pourrait se servir de lui pour faire un portrait, plutôt désavantageux, de la victime.

J'ai réfléchi un peu. Il est, en effet, indiqué de faire venir Daubelle. Ce n'est pas une idée magistrale, et elle aurait pu venir à l'esprit de n'importe qui. Mais quelque chose de vague, et que je précise peu à peu, me fait hésiter…

Daubelle est maladroit. Il va bafouiller une déposition, qui ne me fera aucun bien, même s'il la prépare d'avance, car il ne retrouvera rien de ce qu'il a préparé. Tout ce qu'il dira paraîtra bêtement tendancieux.

D'autre part –je garde cela pour moi tout seul – il sera très troublé à l'idée que je lui ai donné mille francs. Il va être agité par ce qu'il appellera un scrupule de conscience, et qui sera simplement la peur que l'on imagine une collusion entre lui et moi.

Évidemment, il a joué un rôle à l'instruction, et on peut difficilement le laisser dans l'ombre. J'espère qu'il est toujours malade et en traitement dans le Midi. C'est ce qui arrangerait les choses.

J'ai dit à Me Tholon que décidément il valait mieux ne pas amener ce pauvre type à la barre.

Je ne lui ai pas dit qu'au fond je ne me souciais pas beaucoup de ma défense. J'avais avoué, j'étais l'auteur d'un crime sans excuse. Mon affaire était bien claire. Mais ne décourageons pas ces gens qui ont entrepris la tâche de me sauver, et n'ayons pas l'air de ne pas tenir à la vie. J'y tiens peut-être d'ailleurs…

27 juillet

Je ne sais pourquoi, j’ai senti naître en moi de la sympathie, de la confiance, de l’amitié.

J’ai maintenant un semblable dans mon île déserte, c’est ce jeune Tholon.

Je juge les gens sur ma première impression, surtout parce que j’ai la paresse de les étudier.

D’abord, on n’étudie pas les gens. C’est une chose qui se dit, mais qui ne se fait pas. Ce n’est pas drôle de s’armer de méfiance. On risque après cela de ne plus se laisser aller. Et, se laisser aller, c’est ce qu’il y a de bon dans l’amitié.

Je ne crois pas que Robert Tholon me déçoive jamais. D’ailleurs, les circonstances font que notre intimité ne peut durer que quelques mois.

Et puis, je suis sûr que c’est un garçon très bien. Je dirais un garçon d’élite, mais je n’aime pas cette expression. J’en ai rencontré dans la vie de ces individus dits précisément d’élite, et qui me donnaient l’impression d’une prétention insupportable.

Vraiment, en les trouvant odieux, j’étais sincère, et je n’étais aucunement jaloux de ces jeunes gens, dont leur entourage disait qu’ils étaient des « sujets numéro un ».

Mais l’entourage dit cela, parce qu’il en est lui-même flatté. On aime découvrir des champions, que l’on dénigrera ensuite, au profit de champions plus récents.

Tholon est un garçon comme je n’en ai pas vu. C’est peu de dire qu’il est très intelligent. Ce qui me plaît dans cette intelligence, c’est qu’elle n’est pas du tout asservie.

Évidemment il ne déteste pas produire à l’occasion son petit effet. Mais ça ne m’est pas désagréable, et je lui suis reconnaissant de ne pas me traiter en tête à tête comme un auditeur négligeable.

Sous le rapport des amitiés masculines, je n'ai pas été gâté.

Au lycée, j'ai beaucoup aimé un garçon nommé Germand, un Algérien qui est retourné dans son pays après ses études terminées. Je ne l'ai plus jamais revu… On s'est écrit… de plus en plus rarement. Il a été tué à la guerre.

Nous passions ensemble toutes nos récréations dans des conversations sans fin. Naturellement un bon nombre de petits salopards ne se privaient pas de ricaner, et de donner à notre amitié un sens équivoque. Or, l'un et l'autre, nous étions bien loin de cela.

J'aime beaucoup l'esprit franc de quelques rares, très rares compagnons. Mais vraiment la peau des individus de mon sexe m'a toujours bien rebuté.

Dans une sorte d'élan, j'ai raconté à Robert Tholon que j'écrivais mon journal. Je lui donnerai la liste des bureaux de poste, où j'ai envoyé, sous des initiales, toutes les notes que j'ai prises depuis avant d'entrer en prison. Et je lui remettrai tout ce que j'ai enregistré depuis qu'il ne m'est plus loisible d'aller dans les bureaux de poste.

Je l'ai autorisé à supprimer dans ces mémoires ce qui avait trait à lui… Je me disais qu'il ne tenait pas à laisser des traces de ses relations avec un client assassin.

Je me le disais, cher Robert Tholon, mais je vous connais, et je ne pense pas que vous supprimerez grand-chose. Peut-être tout de même, ce que vous m'avez dit de votre « collaborateur » ? Mais vous m'avez dit aussi que c'était votre dernière année de stage, et que vous ne resteriez pas au barreau.

Je lui ai montré tout de suite le passage où je l'appelais le petit rouquin.

Il a beaucoup ri, mais il n'a pu s'empêcher de dire, en reprenant un peu de son sérieux :

– Je ne suis d'ailleurs pas roux, mais blond accentué.

Et nous avons ri ensuite, ensemble, de cette rectification.

3 août

Depuis ce jour de mai, il me semble que mon esprit a pris un peu plus de largeur.

J'avais déjà connu deux fois, au cours de ma vie, cette sorte d'émancipation.

Quand je me suis mis à jouer aux cartes, d'abord.

… Bon petit jeune homme, habitué, par l'exemple de mes parents, à une servile économie, j'hésitais à dépenser vingt sous. À partir du moment où j'ai joué, et surtout de celui où j'ai perdu, je me suis efforcé d'attacher moins de prix à l'argent, pour ne pas souffrir autant de mes pertes.

Ma deuxième émancipation : la trahison de ma femme. Nouvel effort pour me dégager des idées reçues, qui me serraient, m'écorchaient, me faisaient mal comme des brancards usagés.

Puis j'avais repris, faute d'incidents nouveaux, le trantran de la vie, les petites luttes quotidiennes pour la croustille, comme les bêtes dans les bois qui cherchent leur pâture sans se demander pourquoi elles sont sur la terre.

6 août

C’est demain le grand jour. Demain, je passe mon examen. On va me dire si je suis reçu assassin.

J’ai commandé le coiffeur pour huit heures. Je n’irai pas dans le préau. Il pleuvait ce matin, et l’on me dit que ça n’a pas cessé de toute la journée, une petite pluie d’été, froide à force d’être persistante.

7 août, 11 heures du soir

Je pensais que je n'aurais pas le temps d'écrire, avant de me coucher, le récit de cette longue journée. Mais je suis plus énervé que fatigué, et j'aime autant rester assis, car je n'ai pas idée que je dormirais facilement.

J'ai d'ailleurs reposé très paisiblement la nuit dernière. En me réveillant ce matin, j'ai dû faire un effort pour me rappeler que c'était le jour du jugement. À ce moment j'aurais souhaité une remise. Ma paresse matinale était plus forte que ma curiosité encore assoupie.

Ce qui s'est passé au début de ce 7 août, je ne l'ai senti que vaguement. Le coiffeur est venu… On m'a apporté mon déjeuner que j'ai pris sans appétit. J'ai mangé peut-être un peu copieusement, pour la faim à venir.

J'étais lourd, mal éveillé, et j'ai vécu passivement les premiers instants de cette journée.

On m'a conduit au Palais de Justice, à la salle d'attente des prévenus. J'ai assisté ensuite à la récusation des jurés, qui se fait en Chambre du Conseil.

Au cours de ma vie, j'étais venu cinq ou six fois à la cour d'assises, mais sans le titre de prévenu, en visiteur, en resquilleur, si l'on veut. La salle d'audience m'a fait beaucoup moins d'effet que si j'avais pénétré dans un endroit inconnu. Et les hautes fenêtres n'avaient rien de spécialement majestueux.

Au début, il n'y avait pas grand monde sauf dans le fond aujourd'hui réservé aux simples citoyens, qui n'ont pas de relations dans la haute magistrature, mais qui connaissent, à titre d'habitués fervents des séances judiciaires, les braves gardes du Palais.

Tous ces bancs, qui sont entre le prétoire et la barrière du fond, ces bancs où prennent place les témoins déjà entendus, et aussi des privilégiés, tous ces bancs, trop nombreux aujourd'hui, se remplissent péniblement. Martin-Jephté contemple les vides d'un air inquiet. Ce n'est pas évidemment une de ces audiences où un public empressé déborde dans le prétoire.

Derrière la Cour, des invités. J'aperçois la toute courte et bien chétive épouse du long Martin-Jephté. Tholon m'a dit qu'elle était la fille de grands usiniers. Cette union ne fut peut-être pas due uniquement à un sex-appeal réciproque.

Elle a laissé ses enfants au bord de la mer pour assister à cette grande fête conjugale, dont je suis l'humble promoteur.

D'autres personnes, en élégantes tenues d'été. Ceux-là – c'est encore Tholon qui m'a renseigné – c'est le baron, la baronne de quelque chose en mesnil.

L'occasion était bonne pour le conseiller-président et Mme Bosserand. Ils rendent des politesses. Malheureusement la saison n'est pas favorable. Beaucoup de connaissances sont égaillées sur les plages. Heureusement que l'on a pensé à ces personnes chics que voici. Elles ne vont pas cette année à la mer. Elles profitent du château, qu'elles ont près de Saint-Germain, et qui leur coûte assez cher d'entretien, dans ces temps difficiles…

J'apprends avec plaisir, par mon ami Robert, que tout ce monde doit dîner, invité par le baron, dans un bon restaurant du quai voisin.

Pendant que le greffier lisait l'acte d'accusation, je regardais les membres du jury, assis si gentiment sur leurs bancs. Ils semblaient être là comme des concurrents de divers concours, qui de dignité, qui de modestie, et aussi d'air perspicace.

Mais les juges, et l'avocat général ! Qu'est-ce que c'est que ces déguisés ?

Quand j'étais venu en curieux à la cour d'assises, je n'avais pas été frappé par ce travestissement. Mais maintenant que ça se fait en mon honneur, je trouve cette mise en scène ahurissante. Est-ce pour me faire peur qu'ils ont mis ces robes voyantes ? Je ne pense pas. Ils semblent avoir oublié la solennité de ce vêtement extraordinaire qui devrait exiger une démarche un peu théâtrale. Ils gardent l'allure d'un monsieur en complet veston.

Ce port de tête, austère et chiqué, que l'on voit sur les portraits de magistrats, irait mieux, je crois, avec ce costume spécial.

En ce qui me concerne, je serais plus impressionné par des

messieurs en habits de ville. Je me dirais : « Voilà de mes semblables, que tous mes autres semblables ont chargés de m'exclure, de me supprimer, parce que je me suis conduit en sauvage dans une organisation civilisée. »

Cependant le greffier continuait à lire l'acte d'accusation d'une voix monotone, à peine distincte. Je dois dire que ces braves jurés faisaient leur possible pour écouter, mais on ne leur facilitait pas leur tâche.

Évidemment, si la loi prescrit de lire cette pièce, c'est pour que les auditeurs en aient connaissance. Mais un greffier n'a plus à s'occuper des intentions de la loi, et se contente d'obéir à ses prescriptions. Vous demandez sans doute que les greffiers prennent des leçons de diction ? Quelle innovation scandaleuse !

Le président m'a ensuite posé des questions, avec une fermeté tempérée d'indulgence, pour donner au public, et surtout à ses invités, l'échantillon d'un interrogatoire modèle.

Cependant, le petit Tholon, sur les instructions de Martin-Jephté, était allé faire la retape des informateurs judiciaires ; la plupart n'avaient pas mis beaucoup d'empressement à assister à cet « event » de second ordre. Il ne s'agissait pas d'enlever ces messieurs à quelque chambre civile concurrente, car les autres cours et tribunaux étaient en vacances, à l'exception d'une chambre correctionnelle. On jugeait là quelques humbles frôleurs d'étalages et des jeunes gens qui, se trompant sans doute d'auto, avaient emmené un peu loin de son stationnement une voiture qui n'était pas exactement la leur.

Enfin, d'une expédition à la buvette, Tholon put ramener deux chroniqueurs dont la soif était à peine étanchée. Il les fit asseoir au banc des journalistes, et s'assit à côté d'eux, tel mon garde, pour les empêcher de fuir.

Cependant le défilé des témoins commençait. L'accusation, forte de sa position, n'en avait mobilisé que deux, la concierge de la rue Meslay, et un inspecteur. La concierge, qui s'était sans doute fait une fête orgueilleuse de cette comparution, nous sembla privée un peu de ses moyens, et bridée par la peur, dans cette grande salle qui n'avait pas les dimensions intimes d'une loge ou d'une cuisine. Un inspecteur scanda avec force une déposition sans intérêt. Somme toute, ils n'ajoutèrent rien aux charges énormes qui pesaient déjà sur mes épaules. J'étais d'ailleurs, puisque j'avais avoué, le témoin le mieux

renseigné de cette affaire.

Vinrent ensuite les personnes citées par la défense, mon brave concierge Maubrin, beaucoup plus ému que moi-même.

Il déclara que j'avais toujours payé mon terme à la date qu'il fallait, ce qui, en mon for intérieur, dénotait plus de timidité que d'honnêteté profonde.

Martin-Jephté avait eu l'idée ingénieuse de citer trois membres du conseil d'administration de la société d'assurances où j'avais travaillé, et avec qui il s'était trouvé lui-même en procès. Peut-être avait-il eu en vue, outre (bien entendu) les intérêts de la défense, une occasion de reprendre des relations, cette fois plus amènes, avec cette importante société.

Un seul de ces messieurs se présenta à l'audience, la citation ayant fait naître brusquement chez les deux autres, dans leurs villégiatures différentes, une crise de rhumatismes et une poussée d'eczéma, dûment attestées par des autorités médicales.

Pendant le réquisitoire du ministère public, dont la parole bien timbrée se suivait sans la moindre fatigue pour l'auditeur, j'ai compris, je le dis comme je le pense, le danger qu'une impunité, même relative, pouvait faire courir à la Société. Et il m'a semblé que les jurés étaient bien de cet avis. Je me trouvais être, à leurs yeux, bien plus effrayant qu'un criminel professionnel, qui n'est pas de leur monde, et dont on peut croire que l'on pourra se méfier et se garer.

Et puis, il ne s'agissait pas d'un cas passionnel. Ces braves gens ne s'étaient jamais dit que l'amour de l'argent était aussi une passion et même, pour la plupart d'entre eux, la passion dominante.

Pendant la suspension d'audience, Martin-Jephté tint à me dire que l'avocat général avait été « très faible ». J'approuvai de la tête, bien qu'étant d'un avis différent.

Durant sa plaidoirie, j'ai beaucoup souffert.

Il parlait pour moi, cet individu à l'âme sèche, qui m'était si étranger !

Cette défense était un lourd travail d'écolier où tous les arguments étaient attendus longtemps à l'avance. On les voyait venir avec leurs

gros sabots.

Au cours de nos conversations, je ne lui avais jamais parlé de certains événements notables de ma vie, tels que mes déboires conjugaux. Je ne voulais pas le voir piétiner ce domaine privé avec sa charge de mille kilos de lieux communs.

D’autre part, conformément à mes souhaits, nous avions appris que Daubelle était malade et qu’il n’aurait pas pu venir à Paris si on l’avait cité. C’était mieux ainsi. Il se serait trouvé dans une situation délicate : l’avocat lui aurait demandé de charger Sarrebry, à qui, je crois, il devait pas mal d’argent.

… Le jury s’est retiré pour délibérer. On m’a conduit dans ma salle d’attente. Martin-Jephté est venu, selon son devoir, m’apporter son assistance morale, et chercher des éloges pour sa plaidoirie. Dans la situation où je me trouvais, j’étais bien excusable, n’est-ce pas ? de ne pas les lui prodiguer…

Je m’étais trop dit par avance que cette attente du verdict serait pleine d’anxiété. Or, je ne constate en moi aucune angoisse.

Je dois dire toutefois que je n’ai pu manger le sandwich que m’a gentiment apporté le petit Tholon.

Mon ami m’a souri avec effort, mais nous n’avons pas échangé une parole. Il n’aime pas mentir, et n’avait pas de bons pronostics à me communiquer.

Quand il est parti, j’ai commencé à être un petit peu nerveux, et c’est ce qui m’a agacé davantage. L’être que je sens parfois en moi, cet agité, dont je ne réponds pas toujours, va-t-il me jouer le sale tour de se manifester aujourd’hui ? Oh ! oh ! C’est que je ne veux pas qu’il me domine ! Je ne veux pas avoir d’angoisse, une angoisse qui puisse se voir !

Pour me distraire, j’ai essayé de penser à autre chose.

Jeanne ? Qu’était-elle devenue ?

Elle n’avait pas donné signe de vie. Mais cela n’avait rien de surprenant. Elle ne me connaissait pas sous mon nom véritable…

Malgré moi, mon esprit revient dans la salle d’audience. Qu’y fait-

on en ce moment, pendant la suspension, et la délibération du jury ?

J'imagine les spectateurs s'entretenant avec vivacité, et se livrant à des prévisions.

Les uns disent sans doute : « Ça se prolonge, c'est bon signe. »

D'autres hochent la tête, et murmurent : « Pas toujours. »

Ce n'est pas que j'aie conquis leurs sympathies. Ce n'est pas non plus qu'ils pensent à la victime… Mais il y a en suspens une question de vie et de mort, et les mortels s'intéressent assez à cela.

… Martin-Jephté, que je ne retenais pas d'ailleurs, n'est pas resté longtemps auprès de moi. Il est là-bas sur le champ de ses exploits. Je le vois allant de groupe en groupe, avec son aumônière à compliments.

… Je crois bien que ça s'annonce… N'ai-je pas entendu un tintement de sonnette, puis, peu de temps après, un léger remue-ménage, des pas enfin vers la porte ? Voici mon avocat. Il a l'air sérieux. Il écarte légèrement les bras, comme une madone, et me souffle, en mettant dans sa voix une sourdine peut-être étudiée :

– C'est ce que je craignais…

… Je suis rentré dans la salle d'audience avec mes gardes. Le silence était si grand, si dur, qu'il m'a donné comme un malaise. Et tous, tous, me regardaient.

Alors, il s'est passé en moi quelque chose d'inattendu, et dont je ne me croyais pas capable.

Le président s'était tourné vers moi, et prononçait des phrases dont je savais à peu près la teneur, mais dont je n'entendais pas les termes, bien qu'il parlât d'une voix assez forte. J'ai reconnu un seul mot : mort…

Et, alors, en l'entendant, il s'est passé cette chose singulière que je me suis senti comme surhaussé, et que je dominais tous ces êtres humains qui se trouvaient là et les hommes en robe noire, et les juges…

Je crois que c'est une impression qui est venue toute seule en moi,

et non au ressouvenir de quelque lecture. Il me semblait que j'étais devenu quelqu'un d'important, je dirai presque de noble… Le cœur me battait, pas de crainte, mais de l'émotion de cette élévation subite.

Quand Martin-Jephté vint à moi, j'oubliai mes rancunes, et je lui serrai les mains en le remerciant, et en lui disant :

– Vous avez fait tout ce que vous avez pu.

C'était vrai, en somme : il avait fait ce qu'il avait pu. Et, de cette sorte de tertre où j'étais monté, je ne pouvais, dans mon indulgence, lui en vouloir de ses pauvres limites.

Cette béatitude a duré quelque temps encore, et pendant tout le trajet de la cour d'assises à ma cellule de la Conciergerie.

Puis, j'ai retrouvé mon étiage normal pour écrire le récit de cette journée. Mais, quand je suis arrivé, au cours de ces notes, au moment de la sentence, le cœur m'a battu de nouveau, et j'ai vécu mon impression de tout à l'heure. Dépêchons-nous de nous coucher. Cette petite exaltation me conduira peut-être au sommeil.

De la Santé, 8 août au soir

J'ai dormi cette nuit, avec beaucoup de rêves, qui n'avaient aucun rapport avec ce qui s'était passé hier. C'est curieux que la personne mystérieuse, chargée de nous distribuer des songes, néglige aussi souvent l'actualité.

À huit heures, on est venu me chercher à la Conciergerie. J'ai refait connaissance avec les menottes. Après un petit moment d'ennui, j'ai compris qu'il fallait se conformer à certaines prescriptions de toilette qui sont rigoureusement commandées pour certaines circonstances de la vie.

On me reconduisit à la Santé, cette fois dans une des cellules spéciales, réservées aux pensionnaires de choix, condamnés à la peine capitale.

Une fois introduit dans mon nouveau logement, j'ai été débarrassé des menottes, mais on m'a entravé. J'ai maintenant les fers aux pieds. J'ajoute que l'on m'a fait quitter mes vêtements, que j'avais conservés tant que je n'étais que détenu. Je suis maintenant habillé d'un costume sobre de prisonnier.

Je dois dire que cet accoutrement ne m'impressionne pas. De même hier, le travestissement des juges ne m'avait point terrorisé. D'ailleurs, mon costume d'aujourd'hui, en dépit de son aspect dramatique, est assez rationnel.

Ces fers aux pieds, d'une autre époque, c'est pour m'empêcher de courir. On y est revenu, paraît-il, pour n'être pas obligé d'affecter un gardien spécial à chaque condamné à mort. Le guichet de notre cellule reste ouvert, et, en se promenant dans le couloir, le gardien peut surveiller à la fois trois ou quatre clients.

Robert Tholon, au cours de l'après-midi, est venu me rendre visite. Au moment de ma condamnation, je l'avais à peine aperçu. Il m'avait serré la main hâtivement, sans me regarder. J'ai bien compris qu'il était allé cacher son émotion.

Il m'apporte aujourd'hui les excuses de son patron qu'il remplace avantageusement. Martin-Jephté a été obligé de retourner à la mer.

Un de ses enfants a une angine. Il reviendra, me fait-il dire, ces jours-ci. Qu'il prenne son temps…

Il n'a pas manqué, bien entendu, d'emporter là-bas tous les journaux qui parlent du procès, « sa presse », comme il dit sans doute. Il va la déguster à nouveau sur la plage, en la communiquant, bien entendu, à tous les amis de là-bas et à ses plus vagues relations de bains de mer.

En tout cas, ses petits camarades des journaux ont bien donné, les titulaires de la rubrique, ou leurs remplaçants d'été.

Ils ont déclaré à l'envi que, s'il y avait eu la moindre chance de sauver ma tête, l'éloquence convaincante de Me Martin-Jephté y fût certainement parvenue.

En ce qui me concerne, la critique est plus sévère.

Comme je ne suivais pas les débats avec la gentille attention du bon petit assassin, on se plaît à me considérer comme une espèce de brute, un dégénéré, et à déclarer que je ne comprenais rien de ce qui se disait autour de moi.

J'ai fait à Robert Tholon une déclaration d'amitié, en essayant de ne pas mettre dans ma voix trop d'émotion. Je lui ai affirmé le plus simplement possible que je n'avais vraiment que lui au monde.

Et je lui ai dit aussi le service que j'attendais de lui.

Mon exécution n'aura lieu que dans cinq ou six mois. Pendant un peu plus de quatre mois, j'aurai des nuits tranquilles. Après cela, j'entrerai, il faut bien prévoir cela, dans une période agitée.

Je sais que, dans cette prison, les ordres les plus sévères sont donnés pour que le condamné ne soit pas averti de son sort avant l'heure matinale où l'on viendra le chercher. Il paraît d'ailleurs que l'administration d'ici n'est fixée elle-même que la veille au soir.

En principe, je ne serai averti que le matin, quand on ouvrira la porte de ma cellule.

Au cours de la nuit, on entendra des pas de chevaux sur la chaussée du boulevard. Mais les cellules des condamnés à mort ne se trouvent pas de ce côté.

On pourrait sans doute me mettre au courant par un signal convenu…

J'ai demandé à Robert Tholon de s'occuper de cela.

Il me l'a juré.

J'ai insisté. J'ai peur qu'il se reconnaisse le droit de m'abuser par ce qu'on appelle un pieux mensonge.

– Il ne faut, lui ai-je dit, il ne faut pas… Dans cette circonstance grave, ce serait me trahir que de vouloir me ménager… Ne vous dites pas que votre devoir amical est de me donner de la tranquillité d'esprit en me faisant une fausse promesse. Au moment où je m'apercevrais que ma confiance a été trahie, à cette heure qui sera vraiment l'heure dernière, j'en aurais une grande peine…

« Je tiens à ce qu'on me donne une nuit d'homme éveillé, une nuit blanche, avant de me conduire où vous savez. Je veux qu'il y ait un plus long espace entre l'inconscient du sommeil et l'inconnu de la mort.

Robert Tholon a compris cela. Je suis sûr qu'il tiendra sa promesse. Il s'agit maintenant de tirer de mes cinq mois de vie le parti le plus avantageux.

14 août

Sarrebry, une seconde avant d'avoir reçu le coup de marteau, ne se doutait pas qu'il allait devenir une victime.

Moi, on me l'a annoncé plusieurs mois à l'avance. Je fais mon stage de victime.

La personne qui m'a annoncé que je mourrais avant un semestre n'était pas une somnambule. C'était le conseiller Bosserand, qui, à l'état de veille, m'a dit la bonne aventure. Sa prédiction, à lui, ne peut faire faillite. L'organisation civilisée, dont il fait partie, veillera à ce que cette prédiction s'accomplisse. Un fonctionnaire, payé pour cela, sera l'instrument du destin humain.

Tout de même, la Société est outillée pour toutes les besognes, et il n'y a pas que Dieu et les assassins qui sachent faire mourir.

L'avantage d'avoir notre destin réglé par des hommes, c'est que nous pouvons le connaître.

Quel privilège ! Le condamné à mort est un être unique. On lui montre la borne de sa vie.

Vous autres, vous allez tous vers l'avenir sur une auto qui fait de la marche arrière. Vous ne savez pas à quelle seconde votre tacot va buter contre l'obstacle inconnu. Dans quinze ans, ou dans huit jours ? M. Paul Duméry sait qu'il mourra dans cinq mois, sûrement pas après. Avant cinq mois, peut-être, mais par un accident difficile à prévoir, car, ici, l'on est préservé. On mène une vie retirée, à l'abri désormais des aventures, et des risques de la rue.

17 août

Je n'ai pas de goût au travail. Je ne peins plus de petits soldats. Allez donc entreprendre un travail sérieux, dont l'exploitation soit réduite à cinq mois.

Je ne veux pas lire non plus ce que les autres ont écrit. Ils ont écrit trop de choses, que je ne pourrais lire en cinq mois. Si je choisis, je regretterai ce que j'aurai laissé de côté.

20 août

Sous prétexte qu'ils ont l'avenir devant eux, les hommes vivent au jour le jour.

– Nous ne savons pas, dit ce riche commerçant, ce fonctionnaire bien payé, ou ce monsieur du monde, nous ne savons pas encore où nous passerons l'été.

Moi, dans six mois, je serai établi. Je ne sais pas exactement dans quelles conditions, mais je serai établi.

22 août

Le Président de la République ne me graciera pas. Il aurait tort, même s'il est contre la peine de mort. Comme il est le premier magistrat d'un pays où elle subsiste, il faut qu'il laisse la justice suivre son cours. Je suis le type du condamné ingraciable. Sans fâcheuse hérédité, sans mauvaise éducation, j'ai tué pour de l'argent. Si l'on me graciait, il faudrait gracier tout le monde.

C'est ce que j'ai dit à Robert Tholon. Il ne m'a pas répondu : « Vous avez raison », mais il est trop honnête pour prétendre que j'ai tort.

28 août

Robert Tholon, dans la conversation, m'a demandé si j'avais reçu la visite d'un aumônier.

On m'a parlé de cela. Mais je n'ai encore rien répondu. Je crois que je refuserai le secours du prêtre. Ce n'est pas que je sois un esprit fort. Mais je ne veux pas me résigner lâchement à être un esprit faible. Je ne suis pas de ces gens qui parlent avec mépris des « ratichons ». J'ai connu quelques prêtres pour qui j'ai eu du respect, de la sympathie. Je crois que les prêtres ont rendu de grands services, en empêchant, depuis les temps, des milliards de pauvres bougres de mal faire.

– Je crois aussi que le confessionnal soulage bien des âmes.

– À qui le dites-vous ? Avant d'être arrêté, ce que mon secret m'a pesé !… Mais, ce que je n'admets pas, par exemple, c'est la confession *in extremis*… Je crois à un Dieu, au créateur de toute cette organisation dont nous voyons une partie, et qui est vraiment un peu là. Je me fais une idée tout autre du haut personnage en question…

« Le Dieu que je suppose, et dont je me plais à penser qu'il est tout de bonté et de miséricorde, ce Tout-Puissant ne peut pas être ce comptable tatillon, ce magister à l'esprit étroit, imbu de son autorité, et qui veut bien ne pas sévir, pourvu que vous demandiez pardon. S'il y a un tribunal céleste, ce serait de la part du souverain juge un acte de monstrueuse indulgence de passer l'éponge sur le meurtre de Sarrebry, et, sous prétexte que j'en aurais exprimé des regrets à un préposé en soutane, de rayer ce crime de mon casier éternel.

– Mais, puisque vous avez été puni sur terre ?

– Est-ce une punition, que de m'envoyer dans un monde meilleur ?… Et puis, ce ministre qui enregistre, comme un employé d'octroi, nos déclarations de repentir, où est le papier qui l'accrédite ? Quand les gens de police sont venus m'arrêter, ils m'ont montré, eux, leur carte d'inspecteur.

– En somme, si je vous entends, vous croyez en Dieu, mais vous n'estimez pas que ses mandataires aient des pouvoirs réguliers ?

– Non. Je n'admets pas que cet abbé, placé à la sortie, ait qualité pour nous remettre notre sauf-conduit. Notez que je ne reproche pas aux ministres du culte cette usurpation de pouvoirs. Ils pensent que c'est pour le bien de tous. Que mes semblables leur fassent ce crédit. Moi, je suis sur ce point un incroyant : je ne marche pas. Et puis, je n'aime pas que la belle, la grande religion ait recours à ces procédés de publicité, et promette à ses adhérents l'absolution, comme une prime, d'ailleurs sans garantie.

– Il y a plus de place au ciel pour un pécheur qui se repent que pour un juste qui n'a jamais failli.

– Oui, oui, ai-je répondu à Robert. Les justes, ce sont des clients acquis. On n'a plus à s'occuper d'eux. Les pécheurs, ce sont de nouvelles recrues. Il est bon de les attirer par d'engageantes promesses. À ce compte, un juste naïf peut se dire : pour avoir de l'avancement, passons dans la catégorie des pécheurs. Puis, après ce stage, qui peut ne pas être embêtant, allons délibérément dans celle des pécheurs repentis.

2 septembre

Mes projets : Je m’en irai, dans le courant de l’hiver, je ne sais où. Pour un train-surprise, c’en est un.

Je crois vraiment n’avoir pas beaucoup de courage. Cependant, au moment de partir, je refuserai résolument le bras du prêtre, ce bâton de faiblesse. Et pourtant, je le prévois, j’aurai des défaillances. Mais ce bâton ne me soutiendrait pas.

De ma cellule au mur, ce n’est pas long. Une voiture me prend à la porte de la prison, pour un très court trajet, quelques centaines de mètres. On tourne à gauche (je suis renseigné), et je m’arrêterai, avec toute la bande, au pied du grand mur. C’est là que l’auteur principal m’attendra avec sa lame coupante, fabriquée et fourbie grâce aux subsides de quarante millions de complices.

3 septembre

En somme, ils m’envoient dans un endroit qu’ils ne connaissent pas, dont ils n’ont pas la moindre idée. Belle administration.

Je rigolerais si là-bas – ou là-haut – je me trouvais parfaitement heureux.

Non. Ce ne serait pas si drôle que ça. Parce que je n’aurais pas la satisfaction de penser qu’ils connaissent mon sort.

5 septembre

Robert Tholon, selon mes indications, a été chercher, dès les premiers jours d'août, les papiers que j'avais envoyés aux divers bureaux de poste. On lui avait dit en effet que la poste restante ne gardait que trois mois les plis qui lui étaient adressés. Bien qu'il ne fût pas certain de cela, il a préféré les retirer avant le délai en question.

Je l'avais autorisé à prendre connaissance de mes notes. Il a été frappé du changement de ton.

– Savez-vous, me dit-il, que vous êtes devenu presque un autre homme, depuis le jour où la Justice a mis la main sur vous, et que vous avez l'esprit beaucoup plus libre depuis que vous n'êtes plus en liberté ? Ce n'est pas un cas unique, et l'on a remarqué que rien ne développait le sens révolutionnaire autant qu'une vraie captivité. Dans la vie ordinaire, les entraves sont moins visibles. On a l'illusion d'une plus grande indépendance. On s'endort dans cette illusion. Un grand-oncle à moi m'a souvent parlé de Blanqui ; il l'avait bien connu. Blanqui a passé une grande partie de sa vie en prison.

« En prison, le révolutionnaire est débarrassé des soucis matériels. Il a le vivre et le coucher. Pour beaucoup d'hommes élevés à la dure, le régime pénitentiaire constitue une espèce de confort. Pour un individu habitué à une installation meilleure, les privations relatives entretiennent l'esprit de révolte… Une tutelle oppressive développe la résistance. Un cavalier vous dira qu'un cheval turbulent à qui on lâche les rênes est moins à son aise que lorsqu'il est fortement tenu et qu'il s'appuie sur le mors.

Nous avons parlé aussi de mon procès. Et je lui confiai qu'une de mes craintes était que l'instruction fît venir mon ancienne femme à la barre.

– C'est tout simple, me dit Robert Tholon ; ils n'y ont pas pensé. Cela vous étonne, parce que c'était présent à votre esprit… D'ailleurs votre affaire était pour eux une affaire facile. Vous aviez avoué. Les renseignements leur ont appris que vous aviez divorcé. S'ils avaient eu l'idée de convoquer cette dame, ils auraient peut-être jugé cette comparution inutile et même dangereuse, car, à la barre, elle aurait sans doute témoigné en votre faveur. C'était plutôt à la défense de la

citer. Mais cela, vous ne l'avez pas voulu.

– Je n'y tenais pas. Elle aurait peut-être été obligée de rendre l'argent que je lui avais adressé. Et j'étais même assez ennuyé, parce que l'on aurait pu relever dans les bureaux de poste les envois que j'avais faits sous mon nom.

– Encore une crainte chimérique. Il y a de l'ordre dans les administrations. Mais les matériaux qui s'y entassent sont si nombreux que cet océan discipliné est aussi décourageant que le serait un chaos.

« D'autre part, votre affaire n'a pas eu la publicité qu'elle méritait sans doute, et que souhaitait le patron. Alors le nom de Duméry n'a pas retenu l'attention des employés.

– D'ailleurs ce n'est pas un bon nom de criminel, comme ceux de Landru, Papavoine ou Dumolard.

6 septembre

Ce matin, on m'a apporté une lettre, une lettre de Jeanne. Émotion.

Elle disait simplement, sans en-tête :

« Je viens d'apprendre une nouvelle, que je trouve abominable. Peut-on aller dans la prison ? Je voudrais des explications. Je suis torturée…

Jeanne. »

En bas, le nom de l'hôtel, près du Châtelet. C'est là qu'elle est descendue.

Certainement, elle avait rédigé ce mot en évitant de me dire : *tu* ou *vous*. Au lieu de mettre : « Peut-on aller dans la prison », elle aurait écrit : « Puis-je *te* » ou « puis-je *vous* voir ? ».

Lui répondrai-je ? Oui, il faut lui répondre, mais quoi ? La voir ! Quelle épreuve pour elle, et pour moi !

Ne pas répondre à un tel appel, c'est impossible. Elle dit qu'elle est torturée. Je ne puis supporter cela.

J'ai décidé de montrer la lettre à Robert. Il faut d'abord qu'il aille chez cette pauvre femme, qu'il sache d'elle comment elle a appris la chose. Je ne puis me l'expliquer. Elle ne connaît pas mon nom. Aucun journal, au moment de ma condamnation, n'a publié mon portrait.

Il faut absolument, avant de lui dire de venir, me rendre compte de son état d'esprit.

Robert ira la voir, ou la convoquera à son cabinet, qui est celui de Martin-Jephté, encore absent.

Robert a dû la joindre cette après-midi. Il m'a promis de venir demain matin de bonne heure, pour me mettre au courant. Je l'attendrai avec impatience.

7 septembre, midi

Il l'a vue. Voici comment elle a tout appris : c'est toujours par cet imbécile de Rimbourg, le même outsider qui m'avait accosté à Monte-Carlo pour me dire que Daubelle était dans le pays. L'après-midi de ce jour, il m'avait aperçu avec Jeanne dans le hall d'entrée.

Il y a trois jours, il s'est approché de Jeanne dans la salle de jeu. Il n'a rien trouvé de mieux que de lui dire : « Je sais que vous connaissez Duméry. Qui aurait pu prévoir cela ! »

D'abord, naturellement, mon nom ne lui a rien dit, puisqu'elle ne le connaissait pas. Mais Rimbourg est de ces hommes qui, lorsqu'ils ont empoigné une gaffe, ne la lâchent à aucun prix. De fil en aiguille, il a tout révélé à la pauvre Jeanne… Elle s'est alors procuré les journaux qui rendaient compte de mon procès. Elle a dit à Tholon qu'elle ne pouvait croire que cela s'était passé comme on disait. Elle est persuadée que j'ai une excuse…

Mon parti est pris. Je lui mentirai.

Jeanne est le seul être à qui je veuille mentir. J'inventerai une excuse qui m'aura poussé à mon acte. Je veux qu'elle me croie moins coupable. Elle seule. Les autres, je m'en fous. Et ce n'est pas pour me ménager, moi, que je tiens à trouver des circonstances atténuantes. Je ne veux pas qu'il se fasse dans l'âme de cette femme cette espèce d'écroulement.

Pour la première fois, je vais plaider ma cause, avec toute l'ardeur possible, et, puisqu'il le faut, avec toute la mauvaise foi nécessaire.

Sarrebry m'aura gravement offensé. Comment ? Je chercherai, je ferai de lui un être bien odieux. (Je l'ai toujours considéré comme tel, mais, depuis que je l'ai tué, je n'en étais plus aussi sûr.)

Jeanne doit venir demain.

8 septembre

On m'a conduit au parloir. De l'autre côté des deux grilles, elle n'a pu voir que j'étais entravé. J'aime mieux cela.

Déjà, c'est à peine si elle pouvait dire un mot. Moi, bien sûr, j'étais oppressé aussi. Nous avons parlé un peu en désordre. J'ai inventé une fable, plus ou moins croyable. Elle ne demandait qu'à s'en contenter. Mais, avant la fin, elle a interrompu mon récit :

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit ton nom ?

Je compris que c'était son grand reproche. J'avais manqué de confiance en elle. Mais elle ne pense pas que, si je lui avais dit au premier moment que j'étais un criminel, elle m'aurait repoussé. Depuis, notre vie est devenue plus intime. Nos deux existences ont fait corps. Et je sens que ce drame terrible l'a rapprochée de moi encore davantage.

Elle m'a dit qu'elle reviendrait me voir bientôt. Je lui ai dit : « Mais oui, mais oui ! » avec insistance, mais je crois bien que j'avais hâte d'abréger cette entrevue. Je préfère être seul maintenant, même pour penser à elle, mais mieux, plus tranquillement. J'ai pour elle une grande affection, il ne faut pas qu'elle souffre… Je ne croyais pas que Jeanne avait tant compté dans ma vie. Je m'en aperçois maintenant, peut-être parce que je vois que j'ai tant compté dans la sienne.

10 septembre

Elle n'est pas venue hier. Et, ce matin, quelle nouvelle imprévue, et si dure, m'apporte Robert Tholon !

La pauvre Jeanne s'est tuée hier. Elle a pris un soporifique à forte dose.

Robert m'a dit ce qu'il croit être la vérité : il ne pense pas qu'elle se soit tuée à cause de mon crime.

Le jour où il l'a vue, elle lui a dit qu'elle était sans argent. Elle avait tout perdu au jeu. Mais elle a fait jurer à Robert qu'il garderait pour lui cette confidence. Elle savait très bien que je ne pourrais lui venir en aide, et ne voulait pas m'alarmer sur son compte. D'ailleurs, à ce moment-là, elle avait encore un pauvre espoir de s'en tirer. Elle attendait la réponse d'un cousin… Robert Tholon, qui n'a pas grand-chose à lui (il habite chez ses parents qui ne sont pas généreux), Robert lui avait fait accepter deux cents francs.

À l'hôtel, hier soir, elle avait laissé un mot sur sa table, pour dire que l'on prévienne mon ami.

Robert était bouleversé. Il m'a pris la main…

– Mon pauvre vieux…

… Je lui ai serré la main fortement. Ce geste me dispensait d'exprimer un état d'âme un peu confus…

Je trouve ce suicide abominable. Mais suis-je plus malheureux ?

Depuis quelque temps, je suis assis aux portes de la vie.

J'avais pour Jeanne une vraie tendresse. Chose étrange, sa mort m'adoucit l'idée de la mienne.

Robert Tholon, qui cherchait à me donner quelques consolations, m'a dit, entre autres paroles :

– Enfin vous avez eu d'heureux moments ensemble… Quelle

fichaise ! Tout cela est parti. Se consoler avec des souvenirs ! C'est des choses que l'on dit.

Le plaisir n'est bon que quand il est là, ou quand il va venir.

Quand je cherche à évoquer des heures d'amour, ce n'est pas celles que j'ai vécues, mais celles que je pourrais vivre.

12 septembre

Il me semble que, depuis que ma vie est limitée, je me rends un compte plus exact de ce que j'éprouve. J'ai l'esprit plus rassis. Comme j'ai très peu d'avenir devant moi, je perds l'habitude de la broderie, de l'illusion.

16 septembre

Les heures sont lentes. J'abandonnerais volontiers celles qui me restent. Si je pouvais mourir comme est morte Jeanne… Mais il est difficile de me tuer. On a retiré de ma cellule tout ce qui pouvait me blesser. C'était bien inutile, car, en aucun cas, je ne consentirais à me faire du mal… Des cachets, ça irait. Mais je ne veux pas attirer des désagréments à un employé d'ici, en tâchant de me procurer un soporifique. Je ne veux pas non plus en demander à Robert.

Bonne nouvelle. Martin-Jephté ne reviendra pas avant la fin de septembre. Il est allé plaider une affaire à Alger, pour des industriels. Il y a, paraît-il, de beaux honoraires à la clef.

Un souvenir de jeunesse…

J'avais dix ans. J'étais allé pour quinze jours chez un de mes oncles qui habitait une ville de l'Est.

Le matin du jour où j'arrivai, il y avait eu dans ce chef-lieu une exécution capitale.

Nous étions allés, mes cousins et moi, sur une grande place que l'on appelait champ de foire ou champ de Mars. Les bois de justice avaient disparu peu de temps après l'aube. Mais un groupe s'était formé, nourri et grossi par de nouveaux curieux, qui regardaient l'endroit où cela s'était passé.

Autour de la place s'étaient installés des marchands de glace à la vanille.

Mon oncle préféra nous conduire chez le pâtissier de la Grande-Rue, que les gens de ce pays considéraient comme unique au monde.

Ce fut une journée glorieuse. Nous étions fiers de ce que nous avions vu. Nous éprouvions le même orgueil quand nous nous trouvions en présence (avec une grille entre eux et nous) d'un lion ou d'un tigre royal.

****

Ici s'arrêtent les notes de Paul Duméry. Selon sa volonté, je les ai réunies.

Dans son esprit, il voulait les continuer jusqu'à son exécution. Et c'est pour cette raison qu'il m'avait demandé de le prévenir, la veille du jour où elle serait fixée. Il nous aurait laissé ses impressions de la nuit, car il était décidé à écrire son journal jusqu'au moment où l'on frapperait à la porte de sa cellule…

Nous aurions eu là une relation assez curieuse… Ce n'est pas certain d'ailleurs. L'être nerveux, dont il parle plusieurs fois au cours de ce recueil, l'être débile, dont le contrôle lui échappait, aurait peut-être fait des siennes au cours de cette nuit d'épreuves, si difficilement supportable pour un organisme humain.

Le 20 septembre, Paul Duméry est tombé malade, d'une maladie très grave. La garde qui veille à la porte de la prison n'en défend pas les détenus. Il a été atteint d'une congestion pulmonaire. Pendant quatre jours, il a eu une fièvre intense (près de 41 degrés). Le médecin l'a soigné avec vigilance. Le 23 septembre, on a pensé qu'il ne passerait pas la nuit.

Le 24 au matin, la fièvre était tombée au-dessous de 39 degrés. Et les pronostics ont été moins pessimistes. Le 26, on répondait de sa guérison, bien qu'il fût extrêmement faible.

Je l'ai vu le 28. J'étais porteur d'une nouvelle intéressante.

La commission des grâces avait d'abord donné, dix jours auparavant, un avis défavorable. Comme il le dit lui-même dans ses notes, son crime était de ceux qui ne comportent pas d'excuse. Mais, sur la nouvelle de sa maladie, le dossier avait été repris et examiné à nouveau. La Commission maintenait sa décision, pour le principe, mais des avis officieux indiquaient qu'étant donné l'état de santé de Duméry, on pouvait entrevoir une mesure de clémence. Elle a été prise assez rapidement. On a pensé qu'il ne fallait pas laisser plus longtemps ce « grand malade » (comme disent les médecins) dans l'incertitude de son sort.

Paul Duméry était étendu sur son lit, très amaigri. Il avait depuis plusieurs jours, dans sa cellule, un infirmier spécial, qui se retira quelques instants pour me laisser seul avec lui.

Je lui ai dit :

– Vous êtes gracié.

Son expression n’a pas changé. Les yeux ardents n’ont pas eu un regard plus vif. Il a simplement incliné la tête pour m’indiquer qu’il m’avait entendu.

– Vous êtes content ? m’a-t-il dit d’une voix faible.

Il a ajouté :

– Je suis content que vous soyez content…

Je lui ai pris la main, et je lui ai dit ce que j’ai écrit plus haut. « La décision s’annonçait défavorable. Puis on a pris en haut lieu cette mesure d’humanité. »

Il a baissé les paupières, comme pour se recueillir. Je devinais que, selon son habitude, il commentait ce nouvel événement de son existence. On m’avait bien prié de ne pas rester longtemps, car il était encore très faible. Cependant, il eut la force d’étendre le bras jusqu’à une petite table, de prendre une petite boîte, et me tendre un bonbon, que j’acceptai pour lui faire plaisir.

– Je reviendrai demain…

– Oui… oui… a-t-il dit dans un souffle.

On l’a trouvé mort dans son lit le lendemain matin. Il avait pu atteindre, sans être vu, une potion calmante, énergiquement calmante, qui se trouvait sur la table, et il avait bu le flacon presque tout entier.

– Vous comprenez, me dit l’infirmier. On avait un peu moins l’œil sur lui, dès l’instant qu’il n’était plus condamné à mort.

[1] Augmenter le prix (Note du correcteur).

Table des matières

26 mai, 9 heures du matin

Le même jour, midi

Marseille, 9 heures du matin

8 heures du soir

Lyon, 29 mai, 6 heures du soir

Ce même jour, un peu avant minuit

30 mai, 9 heures du matin

30 mai, 3 heures de l'après-midi

7 heures du soir, même jour

31 mai, 9 heures du matin

3 heures

10 heures du soir

4 heures du matin

7 juin

8 juin, 10 heures

Le même jour, 7 heures du soir

Prison de la Santé, 9 juin, 7 heures du soir

10 juin, après dîner

… Juin, après dîner

15 juin, le soir

16 juin, 4 heures après midi

18 juin, au soir

24 juin… au jugé (date à vérifier)

28 juin (date fournie par le gardien)

1er juillet

4 juillet

7 juillet

9 juillet

10 Juillet

11 juillet

14 juillet

22 juillet

Conciergerie, 23 juillet

25 juillet

26 juillet

27 juillet

3 août

6 août

7 août, 11 heures du soir

De la Santé, 8 août au soir

14 août

17 août

20 août

22 août

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits
Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/
—
Février 2006
—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Max, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !
VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

eBook Info

Identifier:
ENNRJOFCVK

Title:
Aux abois - Journal d'un meurtrier

Creator:
Tristan Bernard

Date:
Février 2006

Publisher:
Groupe "Ebooks libres et gratuits" http://www.ebooksgratuits.com